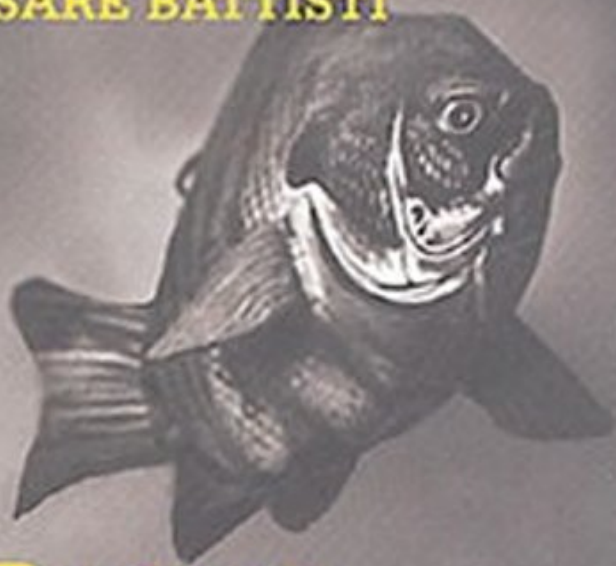
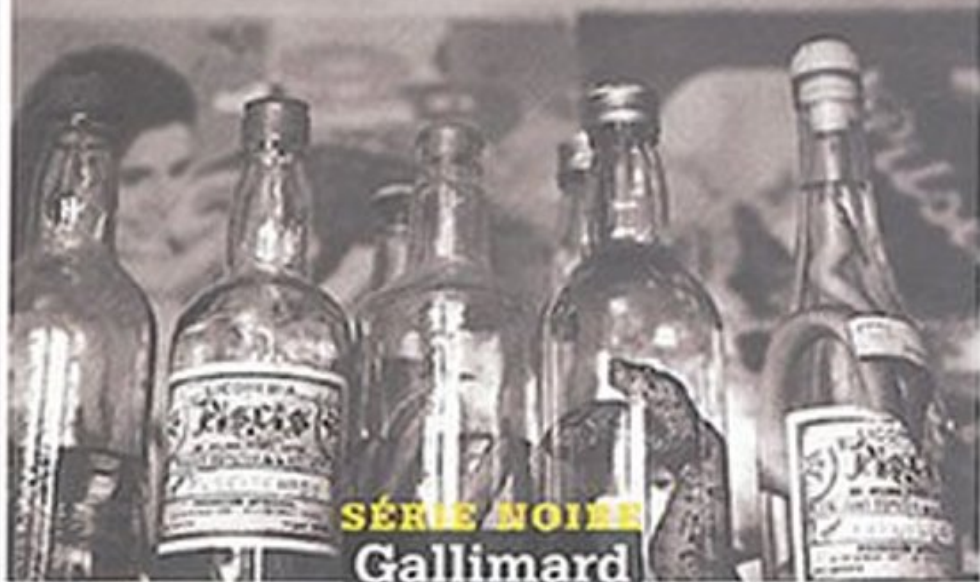


CESARE BATTISTI



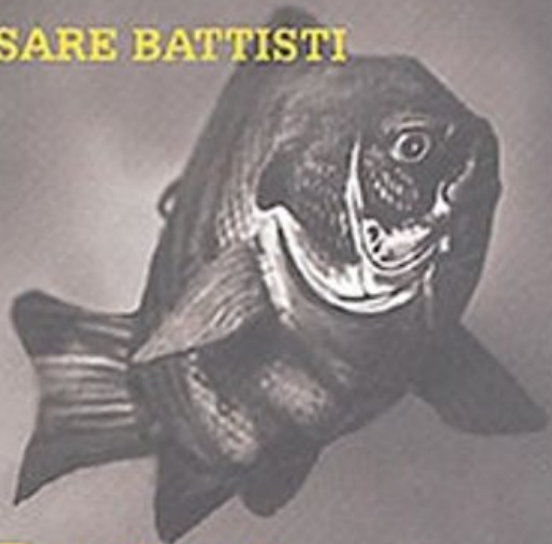
Buena Onda



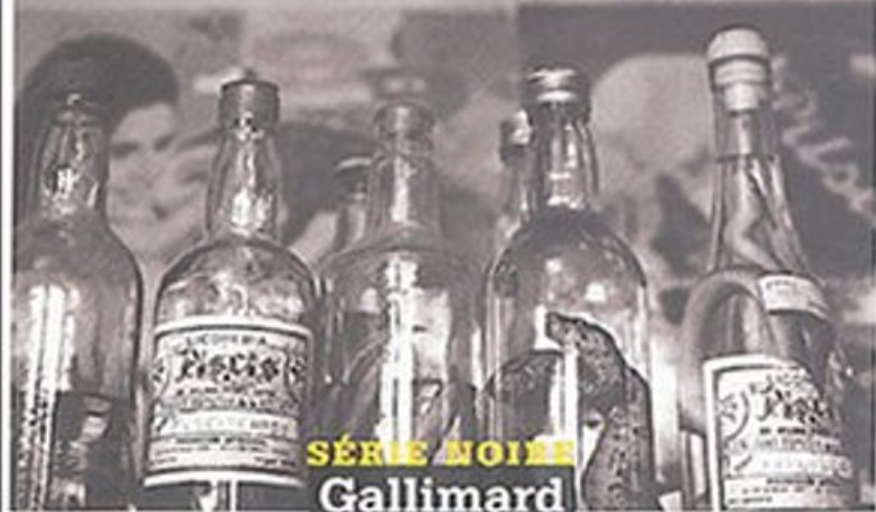
SÉRIE NOIRE
Gallimard



CESARE BATTISTI



Buena Onda



SÉRIE NOIR
Gallimard

CESARE BATTISTI

Buena Onda

Traduit de l'italien
par Arlette Lauterbach



GALLIMARD

Titre original :

BUENA ONDA

© Cesare Battisti, 1996.

© Éditions Gallimard, 1996, pour la traduction française.

Num : Herb et Alv – Juin 2015.

*À partir du moment où
tu expliques ton infini
tu commences à renoncer à lui.*

Le jour où j'ai cloué au pilori le ministre de l'Intérieur, j'ai découvert qu'il n'y a rien de plus écoeurant que la panique d'un matamore réduit à l'impuissance. C'est le visage désossé, c'est la grimace du despote qui feint de ne pas comprendre pourquoi, c'est le dégueulis nauséabond et la terreur du bourreau livré à ses victimes. C'est la bête bornée qui, prise au piège, cherche lâchement à se faire passer pour innocente. Un relent de merde. Un spectacle que je ne conseillerais pas à mon pire ennemi. Ce jour-là, j'ai compris l'origine de mes maux d'estomac chroniques. Les gens bien pensants diraient que c'est plutôt ma tête qui est malade, mais ceux-là sont aussi vides que mon compte en banque.

Même l'absence incompréhensible du Tigre ne nous a pas empêchés de passer à l'action. Une imprudence inadmissible pour n'importe qui mais pas pour Franck. Évidemment, il n'était pas paranoïaque, lui ! Et il n'envisageait même pas qu'on puisse rencontrer une patrouille de police. Secoué d'un grand frisson, j'ai ravalé ma peur et reporté toute mon attention sur le trou dans ma chaussette. Ça peut paraître absurde mais l'idée de montrer mon gros orteil à la moitié d'un commissariat m'était insupportable.

J'ai saisi mon sac au vol et, malgré le poids des armes, je l'ai jeté sur mes épaules avec la désinvolture d'un vrai joueur de tennis.

En échangeant de pauvres sourires d'encouragements, nous avons traversé le parking du supermarché où était caché le fourgon volé. Bien décidé à éviter toute critique, Franck nous précédait d'un pas énergique. Muldi, dont le visage serait resté de marbre sous une décharge électrique, trottnait fidèlement à côté de lui.

Avant de monter à bord, j'ai jeté un coup d'œil autour de nous. Non par mesure de prudence mais plutôt par naïveté extravagante. J'avais l'impression qu'on ne pouvait accomplir un acte de ce genre dans la grisaille d'un jour si ordinaire. J'ai hésité avant de refermer la portière, cherchant un signe sur les visages cyanosés des passants, un petit indice, n'importe quoi qui puisse justifier mon trouble. Mais rien ! Les gens marchaient toujours avec la même hâte, les chiens baptisaient régulièrement les pneus des voitures et Franck s'impatientait

comme d'habitude. J'ai pensé que j'étais en train de vieillir.

Il était un peu plus de trois heures et demie. Tout était calme dans ce quartier bourgeois de Paris, nous n'avons rencontré que deux baby-sitters et quelques retraités. Le camion a glissé doucement dans l'impasse en marche arrière jusqu'à la haie de l'église. Tandis que Muldi agitait dans tous les sens la rouille de son vieux MAB, Franck et moi escaladions la clôture en tombant précisément sur Noël et son confesseur. Le prêtre décolla son quintal du banc et, avec une agilité surprenante, il esquissa un mouvement de fuite qui s'arrêta net sur la crosse de ma mitraillette. Le ministre vit d'un coup d'œil qu'il était inutile de chercher de l'aide chez son directeur spirituel et, recommandant son âme à tous les saints, il se laissa emballer comme un agneau. Le tout fut exécuté rapidement et quand le fourgon démarra en trombe les passants cherchaient encore autour d'eux où était cachée la caméra. Comme prévu la circulation était fluide, en moins de trois minutes on était hors de la zone sensible. Pas de quoi crier victoire, il y avait encore la moitié de la ville à traverser, avec un ministre de l'Intérieur à bord. Après vingt longues minutes de feux, de patrouilles de police et de lamentations de notre précieux butin, nous avons enfin poussé un premier soupir de soulagement. Passé la bretelle du périphérique, au milieu des grosses usines de la banlieue nord on avait derrière nous les barrages que la police était certainement en train de mettre en place. Désormais rien ne pouvait nous empêcher d'arriver au bout du voyage.

Zigzaguant entre des dizaines de scrapers, on est entrés dans le campement des immigrés clandestins. Impossible d'avancer d'un mètre de plus, la pluie tombée dans la nuit avait transformé le terrain en bournier où surnageaient une centaine de tentes et de baraques. Si on avait douté un seul instant de la justesse de notre entreprise, l'état d'abandon et l'acharnement honteux des autorités contre ces gens auraient encore attisé le mépris qu'on éprouvait pour Noël Le Pleurnichard.

Franck lui arracha la cagoule et, avec les égards dus à son

rang, il l'expédia dans la boue. Pas besoin de lui passer la pancarte autour du cou, la gueule de Noël était connue comme le loup blanc. Hommes, femmes et enfants, après un moment d'hésitation, ont commencé à se regrouper timidement autour de nous. Le premier instant de stupeur et d'incrédulité passé, l'un d'eux, plus audacieux que les autres s'est écrié :

— Mais c'est lui ! C'est ce fils de pute ! Immédiatement, un chœur d'insultes et de menaces éclata. Notre cher ministre, les mains attachées derrière le dos et le visage décomposé d'un mercenaire qui se réveille dans le camp ennemi, jeta un regard effrayé sur la foule qui se resserrait autour de lui, tomba à genoux et s'écroula en sanglotant. Une mama noire, son bébé plaqué sur la poitrine, s'avança et lui cracha à la figure. Tout allait pour le mieux, les insultes pleuvaient, il fallait juste les empêcher de le mettre complètement en pièces pour leur éviter de trop gros ennuis. Mais on n'avait pas tenu compte du conseil des sages.

Immédiatement trois hommes se précipitèrent sur la femme et la poussèrent brutalement en arrière. L'un d'eux, un mouchoir bleu noué autour du bras, sans doute le chef, nous regarda durement et commença à crier à la provocation. S'agitant comme un sorcier dépassé par les événements le type s'adressa aux siens dans une langue incompréhensible pour nous mais apparemment convaincante. Du coup, l'attention générale se porta sur nos passe-montagnes et sur la peau blanche de mes mains crispées sur le fusil mitrailleur : le traquenard, les vrais ennemis. Devant cette foule de plus en plus menaçante, Franck eut l'air de comprendre enfin l'absurdité de son entreprise. D'une voix hésitante il tenta *in extremis* de rappeler à la foule les abus de pouvoir du ministre. Ce rappel au « sens civique » nous transforma en un clin d'œil de champions des causes perdues en ignobles agents provocateurs. Le peuple oublié de Dieu avait prononcé son verdict : la liberté pour Barabbas et la croix pour nous. On a réussi à échapper au lynchage en brandissant nos armes. Blêmes, en reculant vers le fourgon, nous avons vu ces

déshérités accorder leur pardon au « bon » Noël et l'aider à se relever. Quand on a retiré nos passe-montagnes, même notre chauffeur sri lankais nous regardait avec méfiance.

« Je te l'avais bien dit... » Pas facile de la ramener après coup sans avoir l'air d'un couillon mais je ne pouvais m'empêcher de penser que nous aurions pu éviter de nous couvrir de ridicule, que les soi-disant victimes de la Société sont notoirement les plus acharnés défenseurs de la légalité et que les Don Quichotte sont des illuminés ou, dans le meilleur des cas, des marginaux.

Du reste, et même si ce n'était pas moi qui avais eu l'idée de cet enlèvement, honnêtement je ne pouvais pas faire endosser à Franck toute la responsabilité. Lui, il n'avait rien fait d'autre que de semer sa sacro-sainte rage dans le terrain fertile de l'ennui mortel. En peu de temps, le jeu était devenu réalité, le goût de l'action l'avait emporté sur la raison et il n'était venu à l'esprit d'aucun d'entre nous que nous étions en train de nous transformer en terroristes attardés. Mais je crois qu'il vaut mieux tout raconter depuis le début. On comprendra plus clairement pourquoi, quelques jours après cette tragédie, je me retrouve dans cet avion, cerné de congés-payés tartinés de crème solaire avant même d'arriver à destination. S'ils y arrivent.

2

Tant de choses qui commencent et peut-être finissent comme un jeu...^{1} mortel, ai-je envie d'ajouter à cette phrase sibylline de Cortázar.

Le travail est une déchéance, une répugnante invention pour aliéner les hommes. Cette phrase, je l'ai entendu répéter jusqu'à la nausée par tous les révolutionnaires fils à papa et par un philosophe qui trimait comme un forçat pour se frayer un chemin à coups de théories soporifiques. Se mettre à travailler, c'est une dure décision à prendre, une expérience qu'il faut faire au moins une fois dans sa vie. Surtout quand votre propriétaire exige le règlement de tous les loyers en retard et se fiche complètement de savoir qu'on attend un chèque de Dieu sait qui et Dieu sait quand.

J'aurais sans doute réussi à devenir un bon serveur si le restaurant de Franck ne s'était pas trouvé à deux pas du Sénat. Chaque fois que je me suis approché un peu trop près de l'Autorité, ça s'est terminé en désastre.

La première fois que le ministre a mis les pieds dans le restaurant, je ne l'ai même pas reconnu. Pourtant, avec sa gueule de bouledogue, c'était un des personnages les plus redoutables et les plus contestés de la scène politique française. Mais quand il est entré, j'étais aux prises avec un plateau qui penchait dangereusement sur le dos d'une grosse en train d'ingurgiter des tonnes de spaghetti et je n'ai pas fait attention à ce minable. Quand je lui ai apporté le menu, j'ai bien eu quelques doutes : ce regard porcine et ces joues pendantes me rappelaient vaguement le chien de garde du

nouveau gouvernement, mais qu'un tel personnage se balade tranquillement sans escorte et qu'il se fasse précisément servir par moi... ça, vraiment, j'avais du mal à le croire. Ensuite, quand j'ai vu Franck se précipiter cérémonieusement vers sa table, j'ai cru qu'il s'agissait d'un gros bonnet de la télé. Il en passait souvent par ici. Et puis mon patron n'était pas du genre à s'incliner devant n'importe quel gougnafier même pour une grosse addition. Pourtant c'était bien lui et maintenant je suis sûr que Franck, dans ses délires nocturnes, avait déjà accouché de son idée stupide. Moi, pendant ce temps-là, je continuais jour après jour à stopper la progression des cafards et à attendre un salaire qui fluctuait inexorablement selon la conjoncture économique et autres conneries du genre.

Si j'avais pu imaginer comment tout ça allait finir, je lui aurais au moins piqué son portefeuille au ministre ! Alors qu'en descendant de cet avion, j'aurai à peine de quoi vivre pendant un mois ou deux. À moins que, un couteau pointé sur la gorge, je ne doive renoncer à ma première *tortilla*, vu que dans ces pays-là le vol est, paraît-il, monnaie courante.

Si au moins le ministre avait trouvé le service irrévérencieux et la cuisine dégueulasse, l'idée de Franck se serait évanouie comme une bulle de savon. Mais au contraire Noël se présentait régulièrement une fois par semaine et il répétait, avec l'humour d'un charcutier, qu'il était devenu accro à notre salade folle, un mélange bizarre de laitue, de saumon et de tranches d'oranges que personnellement je n'ai jamais osé goûter.

Quand j'ai entendu Franck me dire pour la première fois qu'il aimerait donner une bonne leçon au ministre, j'ai répondu sans hésitation qu'on pourrait verser du laxatif dans sa salade. L'idée l'a beaucoup amusé. On a eu droit à quelques fines plaisanteries sur Noël lâchant un ruisseau de merde. Ses moustaches de phoque vibrant comme les cordes d'une harpe, il riait de bon cœur. Pas moi. Parce que c'est à cet instant que j'ai compris que les intentions de cette vieille tête de mule étaient bien différentes. Soudain tout est devenu clair : ses

récents commentaires passionnés sur des bavures dans les quartiers d'immigrés et le vif intérêt qu'il portait à notre authentique Tigre tamoul, employé au noir comme plongeur. Franck, pour l'appâter, lui avait rappelé que le ministre de l'Intérieur n'allait pas tarder à s'occuper aussi des réfugiés sri lankais. Il valait donc mieux...

Il était en train de préparer un coup tordu, c'était évident. Pendant deux semaines j'ai ignoré délibérément les nouvelles activités de Franck et de ses fidèles sri lankais. Enfin, après beaucoup de tergiversations, la proposition est arrivée, sèche et sans appel, incontournable comme la facture du téléphone. Sur le même ton que s'il me demandait de préparer la liste des commissions, il m'a proposé de l'aider à enlever le ministre Noël. Pour éviter son regard inébranlable je me suis mis à passer en revue les photos de l'exposition que nous venions juste d'inaugurer.

— Mais putain Franck. Pourquoi nous ? Rien ne nous oblige à faire ça.

Il me fit grâce d'une leçon de morale parce qu'il savait qu'il m'avait bien en mains.

La musique, qui pour nous n'était plus qu'un vague bruit de fond, était éteinte et devant l'irrégularité étudiée des murs du XVII^e siècle j'ai vu défiler dans ma tête des scènes de complots, de tortures, de châtiments et de détentions. J'étais partagé entre la peur et la honte. Pourquoi tous mes amis s'étaient-ils mis dans la tête que j'étais une tête brûlée, un maniaque de l'action. Je me suis senti ridicule dans mon uniforme de serveur modèle. Et je suis sûr que Franck éprouvait le même sentiment en enlevant sa toque immaculée qu'il ne portait que pour impressionner les clients. Lui, il avait une dette à payer pour avoir préféré, il y a vingt ans, les cheveux longs et les chemises à fleurs au militantisme révolutionnaire, et moi... j'étais condamné à prouver que j'étais toujours un révolutionnaire pur et dur.

Il avait tout organisé pour m'empêcher de refuser son plan.

— Pas de sang. On le charge dans le fourgon, on lui passe une pancarte autour du cou et ensuite on le dépose au milieu

du campement des expulsés. Ils se chargeront eux-mêmes de l'insulter et de le ridiculiser.

J'ai gardé pour moi mes réflexions sur la conscience de classe mythique du prolétariat, elles étaient bien trop cyniques pour le dissuader. Nous avions préparé des milliers de plats, Franck et moi. Quelques-uns improvisés au dernier moment, toute honte bue, pour une clientèle qui dans sa majorité n'a jamais su distinguer un poulet d'un lapin. Nous savions tous les deux que les clients renvoient rarement en cuisine un plat bien présenté, et sa proposition arrivait comme un dessert explosif confectionné de ses mains spécialement pour nous.

Le Tigre s'était silencieusement planté à deux mètres de notre table, attendant un signe de Franck pour s'asseoir et participer à la « réunion ». Même s'il affirmait le contraire, je l'ai toujours soupçonné de comprendre parfaitement l'italien. Ce soir-là il a simplement dit :

— *No problem, my friends prêts, patron donner ordre et vite agir.*

Je me suis marré. À cause de son charabia et parce qu'il continuait à appeler Franck « patron », comme si un plongeur pouvait se transformer en terroriste sans abandonner l'éternel respect dû à son supérieur. Ils sont étranges ces Tamouls, je n'ai jamais réussi à comprendre ce qu'ils ont dans la tête. Franck a déplié sa carcasse d'un mètre quatre-vingts, s'est servi son énième café et m'a assuré que même le problème du fourgon était résolu. La situation était vraiment sans issue. Je lui ai répondu d'un imperceptible signe affirmatif pendant que je cherchais à deviner quel âge pouvait bien avoir le Tigre, ce qui revenait à déterminer l'ère d'origine d'une roche.

Cet après-midi-là j'ai mis mes lunettes noires, j'ai dit au Tigre que la seule chose dont il avait réellement besoin, c'était de glisser une femme blanche dans son lit et, en sortant sur le trottoir, je me suis senti en liberté provisoire, comme si je marchais vers mon dernier coucher de soleil. Mais avant d'arriver à la vraie fin il y a toujours un dernier chemin à parcourir, une dernière chance de se repentir, un dernier piège. Un soir un pianiste un peu défait m'a dit : « Il faudrait

avoir le courage de tout recommencer depuis le début pour savourer à nouveau les émotions de la virginité. » C'est sans doute possible pour un homme avec trois couilles. Comme ce roi qui a fini par se faire enculer par son palefrenier.

3

Ce jour-là je me suis retrouvé en bas de chez moi sans comprendre comment j'étais arrivé là. J'ai tourné et retourné la clef dans ma poche mais je n'ai pas trouvé le courage d'affronter l'odeur de moisi de ma chambre de bonne. J'ai arraché le filtre de ma super light et me suis replongé dans les bruits réguliers de la rue. Pietro le cordonnier, mon vieux pote italien, m'a fait un signe et je suis allé vers lui, la tête basse. Cette fois il s'était fait plâtrer le bras gauche. Grâce à mille stratagèmes il réussissait à encaisser plus de fric avec les indemnités de la Sécu qu'en ressemblant des chaussures de mauvaise qualité.

— Tu vas te faire des cals dans le dos à force de soutenir le mur.

— C'est moins douloureux qu'un ulcère. Et toi, tu as l'air d'avoir vomi tripes et boyaux. Moi, à ton âge...

— Toi, à mon âge tu te branlais à mort en rêvant au Grand Nord et à Paris c'est une garce napolitaine qui a pris le relais. Ne joue pas au vieux sage et sors ta bouteille.

Nous avons bu en silence, dans des verres en plastique qui, avec le temps, avaient pris l'odeur de la colle.

Pietro avait une éponge dans le gosier mais son regard était toujours droit.

— Comment ça va ton nouveau boulot ?

— Ça va.

— Tiens bon. Tôt ou tard ils finiront bien par te le donner ton bout de papier.

— Tu parles ! Surtout maintenant avec le nouveau

gouvernement. Et puis qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de ce papier ?

— Tu pourrais passer ton permis et faire le taxi. Tu sais combien ils gagnent ces types ?

J'allais remplir à nouveau mon verre mais le vin était vraiment trop imbuvable.

— Écoute Pietro, ne me raconte pas d'histoires. Tu sais très bien que le problème n'est pas là.

— Mais alors qu'est-ce que tu vas faire ? Te remettre à tirailler à droite et à gauche ? Pauvre crétin !

— Allez, il faut que j'y aille. Porte-toi bien. Je n'ai même pas relevé la tête quand il a crié derrière moi :

— Si tu disparaissais... ne viens pas me saluer. T'as compris ?

Dans l'autobus je me suis fait souffler la seule place assise par un caniche que sa patronne a littéralement glissé sous mes fesses. Il y a des moments où ce genre de petits détails vous donne une sacrée envie de cogner. Et le comble c'est que demain je vais être obligé de servir cet abruti de Noël. Et c'est une vie, ça ? Peut-être... une vie sans morts ni vivants. Une existence résignée, sans surprises. Une vie de merde.

Franck et moi n'avons pas échangé une seule parole de la soirée. Il y avait peu de clients et j'ai passé la plus grande partie de mon temps à observer les gens qui, profitant de ce beau temps exceptionnel, s'étaient installés aux terrasses des cafés. Il faut avoir été soi-même serveur pour savoir qu'on se fatigue beaucoup plus à attendre le client qu'à courir d'une table à l'autre, trois assiettes dans chaque main. Le travail c'est le meilleur antidote contre les idées noires. Les problèmes ne ressurgissent qu'après, quand il n'y a plus rien à faire. On se sent alors comme un type qui vient de sortir de prison et ne sait que faire d'une liberté tant désirée.

À onze heures du soir Franck a fait une apparition dans la salle pour virer un couple de traînards, leur conseillant avec fermeté d'aller poursuivre leur flirt éthylique ailleurs. Une heure après la salle était prête pour le lendemain et la modeste recette avait disparu dans ses poches. Je pensais pouvoir filer en douce, alléguant quelque rendez-vous

important, mais il avait déjà débouché une bouteille de bon vin et il m'attendait au tournant avec son sourire roublard. J'ai fait semblant de ranger par-ci par-là quelques affaires, je suis allé deux fois de suite aux toilettes et, comme je ne pouvais vraiment plus faire autrement, je suis venu m'asseoir à sa table, furieux.

— Dis-moi un peu, tu as commencé quand tu étais petit ?

— À faire quoi ?

— À casser les couilles à tes potes. Franchement, tu crois que c'est sérieux ? Tu as largement passé l'âge de jouer à Robin des Bois.

Il n'a pas répondu et n'a même pas souri. Il m'a simplement passé un verre de Château Margaux 1985, puis un deuxième et la bouteille entière a eu la fin qu'elle méritait. Un couple de touristes s'est arrêté pour lire le menu et a fait mine d'entrer mais Franck, d'un geste sans équivoque, les a envoyés au diable. Assis l'un en face de l'autre, nous avons éclaté de rire comme deux débiles. En tripotant ses moustaches il est vite redevenu sérieux.

— J'ai longuement réfléchi. Tu devrais me connaître, tu sais bien que je suis pas du genre à tout foutre en l'air sur un coup de tête. Noël est un fils de pute plus dangereux qu'un scorpion. Depuis qu'il est devenu ministre, la police a relevé la tête. Il ne se passe pas un jour sans qu'un pauvre diable ne se fasse coincer par ses sbires. Rendre la France aux Français, tu parles ! Avec lui, dans peu de temps, on va trouver des chars d'assaut devant les usines et à la sortie des écoles ! Y en a marre, putain de Dieu ! Je veux le baiser ce salaud.

— Mais qu'est-ce que ça peut bien te foutre ? Tu tiens un restaurant, non ?

— Te fous pas de ma gueule.

Il pensait certainement à sa femme, une Algérienne qui venait de recevoir un avis d'expulsion. Une des nombreuses victimes de Noël qui, pour rendre la France aux Français, n'hésitait pas à semer la panique dans des centaines de familles mixtes. Emporté par un chaleureux élan de solidarité, j'ai sincèrement regretté d'être obligé de lui répondre avec

tant de cynisme. Au lieu de me balancer tous ses beaux discours sur le danger fasciste et la sauvegarde des acquis sociaux, il aurait pu me dire clairement qu'il était poussé par une légitime vengeance personnelle. Ce qui me mettait hors de moi, c'est que je ne réussissais pas à savoir s'il était vraiment sûr de lui ou s'il utilisait une tactique sordide pour me mettre le dos au mur. Au fond Franck était et resterait toujours un commerçant.

— Non, je ne plaisante pas. C'est pas en te vengeant sur un ministre que tu vas changer quoi que ce soit. Si tu veux avoir une chance de me convaincre, dis plutôt que t'en as marre de planquer des joints dans tes slips, que t'as pas envie d'aller vivre en Algérie avec ta femme ni d'affronter l'intégrisme islamique. Voilà ! Comme ça tu seras beaucoup plus crédible.

J'ai lancé mon mégot contre le mur, il a rebondi sur le bord d'une chaise et a fini son vol dans un cendrier, deux tables plus loin. Silencieux comme un cafard, le Tigre est apparu à la porte de la cuisine et il a regardé son patron, béat d'admiration.

Avant de descendre au sous-sol, j'ai attrapé une bouteille au hasard sur une étagère et j'en ai avalé une bonne gorgée.

Franck, avec l'aide du Tigre, a déplacé le piano et la vitrine des trophées de clients célèbres. D'un coup de pied il a ouvert une petite porte en fer et une grosse plaque de rouille est tombée par terre en se brisant. À tâtons, il a récupéré un sac à dos militaire qu'il a traîné à mes pieds. Ils ont remis les meubles à leur place et en soufflant comme un bœuf asthmatique, Franck m'a invité à ouvrir le sac. Je les ai regardés tous les deux en réprimant une irrésistible envie de rire. Avec leurs têtes d'assassins ils avaient l'air de deux pirates échappés d'une bande dessinée. J'ai sorti du sac le paquet le plus volumineux. D'un torchon imbibé d'huile de friture surgit un MAB semi-automatique, une vraie pièce de musée qui, depuis au moins vingt ans, n'équipait plus les flics ni même les gardiens de prison. Je les ai regardés, incrédule.

— On ne peut pas se servir de cette antiquité. Avec une arme aussi performante, ils vont croire que nous sommes

infiltrés par la CIA.

Le Tigre, dont les frères tamouls devaient faire la guérilla à coups de machettes, n'a pas compris la plaisanterie. Il caressait le vieux clou du bout des doigts. Franck s'est contenté de m'adresser une grimace écoeurée. J'ai continué l'exploration du musée et au fur et à mesure apparurent : une 357 Remington de huit pouces à action simple, un fusil à canons sciés calibre 16, probablement un héritage de famille et une Beretta modèle 1935 dont je n'ai pas réussi à extraire le chargeur. Je me suis assis lourdement, j'ai bu directement à la bouteille en me frottant lentement le front. Enlever un ministre avec ce tas de ferraille équivalait à prendre la Maison-Blanche à coups de pieds et Franck ne pouvait pas être crétin au point de ne pas le savoir. C'était ma dernière chance de faire échouer ce projet. Mais Franck, têtu comme une mule, a recommencé à essayer de me convaincre de la solidité de son plan.

— Ne crois pas que c'est à la portée du premier venu de mettre la main sur ce bâton merdeux. Nous avons eu le coup de bol incroyable de découvrir que chaque mardi, après s'être goinfré au restaurant, Noël rend visite au père Vincent. Ils ont l'habitude de s'asseoir sur un banc, dans le petit jardin derrière l'église, à moins de vingt mètres de la rue. Chaque semaine, à quatre heures précises, son chauffeur vient le chercher avec ses gardes du corps et à partir de ce moment il redevient intouchable. On a trente bonnes minutes pour agir. Le Tigre et Muldi le poussent dans le fourgon. Nous, à l'intérieur, la tête recouverte d'une cagoule et sans prononcer un mot, on le ligote comme un saucisson et on lui passe une pancarte autour du cou. Le reste n'est qu'une simple promenade jusqu'au campement. Un point c'est tout. Pas besoin de trimbaler un arsenal pour un truc aussi simple.

À califourchon sur l'étui de la contrebasse et apparemment indifférent à notre discussion, le Tigre attendait un ordre du patron. Je n'ai rien dit et, pour éviter de poser les yeux sur Franck, j'ai passé en revue les verres parfaitement alignés en diagonale sur les tables. Tout était en ordre pour la prochaine

soirée de blues.

Après quelques secousses j'ai enfin réussi à libérer le chargeur de la 7,65. J'ai voulu extraire les balles mais le ressort, sous tension depuis qui sait combien de temps, a refusé obstinément de remplir sa fonction. J'ai cherché le regard de Franck. Comme s'il s'adressait à une demi-portion, il a dit sans retenue :

— Je t'ai déjà dit et je te répète qu'on n'aura pas besoin d'armes, qu'elles serviront seulement de force de dissuasion. J'en connais qui se sont sortis de situations bien plus dangereuses avec un simple pistolet en plastique. Si tu ne te sens pas le courage, il vaut mieux le dire clairement, sans chercher tous ces prétextes.

Parce que, pour lui, ce n'était que des prétextes ! Il y avait dans le ton de sa voix quelque chose d'inquiétant. Une façon de s'exprimer très différente de son style habituel. Que diable lui était-il arrivé ? Qu'est-ce qui s'était emparé de sa cervelle d'excité ? J'ai compris alors avec certitude que Franck allait vers de très gros ennuis. Et pourtant, c'est à cet instant précis que j'ai pris la décision insensée de me jeter avec lui dans le précipice. Avec un filet de voix j'ai réussi à dire :

— D'accord. Il faut nettoyer et rendre plus ou moins utilisables ces pièces de musée. Vous avez déjà mis au point un itinéraire ?

— Il est parfait. En moins de trente secondes nous serons sur la rive droite.

— Ouais... Je veux que vous m'indiquiez à quel endroit vous avez garé le fourgon. Demain matin, j'irai repérer un itinéraire de secours, en cas d'imprévu. Ah ! un dernier détail : il y aura seulement vous trois dans le fourgon. Moi, avec une arme, une vraie, je me tiendrai de l'autre côté de la rue pour vous servir de couverture. Vous laisserez la porte arrière ouverte pour que je puisse grimper en marche. Et trouve quelqu'un pour me remplacer au restau demain, j'ai une affaire urgente à régler.

— Tu vas mettre un cierge à la Vierge ?

— C'est pas une mauvaise idée. Bonne nuit.

J'ai marché dans la ville sans voir mon chemin, insensible à tout ce qui s'agitait autour de moi, comme un autiste. Toute une vie d'insatisfactions ne pouvait qu'engendrer la folie. Dans un monde qui ne réagit plus, éponge monstrueuse capable d'absorber les exécutions de l'État en direct et les hamburgers avec la même apathie résignée, quel sens peut avoir une action à la Tupamaros ? Aucun et pourtant c'était bien ça que je m'apprêtais à faire.

Quand je suis arrivé à la rue Castagnary, il était déjà minuit passé. J'ai longé le hangar de la coopérative des poissonniers et j'ai pris la ruelle où se trouve le magasin de Tapoya. Le rideau était fermé mais la lumière électrique filtrait à travers les lattes disjointes. J'ai collé mon oreille contre le métal et j'ai entendu le bruit d'une radio mal réglée. Quelques coups discrets et la radio s'est tue brusquement. J'ai patienté deux minutes, attendant un signe de vie, puis j'ai commencé à cogner dans le rideau de fer en criant une obscénité bien choisie et j'ai enfin entendu un bruit de pas.

— T'es fou ? T'as vu l'heure qu'il est ?

— Ouvre, je suis seul.

— Eh ben moi non, figure-toi ! T'as qu'à repasser demain.

J'ai répondu par un vigoureux coup de pied qui a fait un bruit de ferraille infernal.

— Ça va, ça va. Fais pas le con ! Je vais t'ouvrir la porte de derrière.

Tapoya me dépassait d'au moins vingt centimètres et il suffisait qu'il se gratte un œil pour voir ses biceps se gonfler. Torse nu et le regard mauvais sous sa frange de cheveux noirs, il était impressionnant. Je l'ai suivi à travers des montagnes d'appareils électriques de toute sorte entassés pêle-mêle, quelques-uns dans leur carton d'emballage, d'autres les tripes à l'air. Au fond de son... disons, laboratoire, il avait aménagé une pièce qui lui servait de bureau et d'alcôve. Si ces murs avaient pu parler, Tapoya aurait écopé de bien plus que perpète.

— Alors, bordel, qu'est-ce qu'il y a ?

Dans la pièce stagnait une odeur de joint à peine éteint et

deux pieds noirs dépassaient du rideau élimé. Les pieds d'une femme ou d'un enfant.

— Alors accouche ! Tu peux parler, elle ne comprend pas un mot.

— Il me faut de l'artillerie, et de la bonne.

Il rit comme un chimpanzé.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? T'en as marre de faire le larbin ? Quand on me l'a dit, je voulais pas y croire. Ça, alors ! Toi, esclave dans un restau de luxe !

J'ai allongé le bras pour écarter le rideau. La minette m'a regardé, terrorisée, et s'est pelotonnée sur le lit.

— Laisse tomber. Marchandise privée. De combien de pièces t'as besoin ?

— Un long et un court. Tout de suite.

Il a tiré de sa poche un billet de cent, l'a donné à la fille en lui disant quelques mots dans sa langue. Elle s'est rhabillée et a disparu.

— Tu parles zoulou, maintenant ?

Il se tamponnait une plaie suintante avec un chiffon sale.

— Ton tatouage ? Qu'est-ce que t'en as fait ?

— Je l'ai cramé à l'acide. Tu crois qu'aux jours d'aujourd'hui on peut encore se balader avec une étoile à cinq branches et une Kalachnikov sur le bras sans avoir l'air d'un con ?

— Ouais ! Clemenceau aussi a dû dire quelque chose dans ce goût-là.

— Qui ?

— Laisse tomber. Fais-moi voir ce que tu as de bien.

Juste le temps d'une cigarette et il est revenu avec une couverture enroulée qu'il a posée délicatement sur le lit.

— C'est tout à fait ce qu'il te faut.

À l'intérieur il y avait un pistolet automatique et une mitraillette. J'ai reconnu immédiatement la CZ 85 à double action. Excellente arme de combat, 15 balles 9 millimètres dans le chargeur plus une dans le canon, légère, équilibrée, équipée d'une crosse anatomique. Rien à voir avec la Remington de Franck.

— Et ça, c'est quoi ?

— Hé ! hé ! Un bijou allemand, mon cher. Toi, t'en es resté aux vieilles bombardes soviétiques, mais ça, c'est de la haute technologie. Une G.41K. de chez Heckler & Koch.

Il l'a pris, a enfilé son doigt dans le pontet et l'a fait tourner au-dessus de sa tête.

— Un fusil d'assaut léger comme une plume, 30 coups calibre 5.56, cadence 850 à la minute. D'un chic ! Prends-le, tu sentiras la perfection danser dans tes mains.

— OK. C'est de la marchandise de qualité, mais je ne crois pas que je puisse me le permettre. À moins que tu ne sois disposé à me la prêter pour quelques jours.

Il s'est mis à rire comme un bossu.

— Prêter ? Mais c'est pas une bicyclette ! Qui me garantit que dans deux jours tu seras encore en vie ?

— Alors, va te faire foutre et donne-moi quelque chose de plus abordable.

— Du calme ! Tu peux les garder en échange de trois passeports présentables.

— C'est tout ?

— Non. Il y a autre chose. Ce sont des armes sales, très sales. Je te conseille de pas te faire prendre vivant avec ça. C'est à prendre ou à laisser.

Je me suis fait déposer à deux rues de mon immeuble. On ne sait jamais. J'ai tout essayé pour trouver le sommeil, même la respiration yoga. À trois heures du matin j'ai abandonné définitivement l'idée de m'endormir et j'ai commencé à préparer les armes. J'ai scotché les chargeurs, contrôlé la ligne de tir, testé leur masse au contact de mon corps et étudié leur puissance de feu. Je n'avais plus utilisé d'armes depuis une dizaine d'années. Je n'en avais pas fait un principe, j'avais simplement cru naïvement que je n'en aurais plus jamais besoin. Évidemment, c'était une considération toute personnelle puisque Franck et Tapoya semblaient penser le contraire. Au point où j'en étais, j'étais même convaincu que le nouveau ministre avait besoin d'une bonne leçon. Certes, je ne me faisais aucune illusion quant aux conséquences politiques de cette opération, mais je pensais m'offrir ainsi une dernière satisfaction, si je m'en sortais, une dernière chance de me prouver que j'existais encore. De toute façon, maintenant l'huile était sur le feu.

Il y a plus d'oiseaux à Paris que dans une réserve de chasse. Même les volets fermés, c'est leur gazouillis assourdissant qui m'a fait prendre conscience que j'avais passé une nuit blanche. J'étais épuisé. Je me suis mis au lit, j'ai écrasé un oreiller sur ma tête. Avant de m'endormir j'ai pensé à Sylvie et, une fois encore, je me suis senti coupable.

J'ai rêvé que j'étais attaché sur le lit et que Franck s'amusait à me souffler sous le nez la fumée de ses Gitane fétides. J'ai ouvert les yeux et j'ai vu la braise de sa cigarette secouée par son petit rire strident. J'avais fait l'erreur de lui donner les clefs de ma piaule et plus d'une fois je l'ai trouvé chez moi aux heures les plus indécentes. Être réveillé par la gueule de Franck rôdant dans la pièce n'est pas exactement une vision des plus séduisantes pour bien commencer la journée.

— Tu dors comme un vrai bébé.

— Tu ne peux pas prendre des somnifères au lieu de m'imposer tes insomnies ?

— Ne dis pas de conneries, il est cinq heures de l'après-midi.

J'ai sorti le bras et vérifié à ma montre. J'avais bien dormi dix heures de rang.

— Et alors, je t'ai dit qu'aujourd'hui je ne pourrais pas venir bosser.

Franck a ouvert les volets et il s'est allumé une autre cigarette.

— Je sais, mais ce soir je suis seul et je ne sais pas comment assurer le service. Et puis je n'ai pas vu le Tigre, il ne répond même pas au téléphone. Cette nuit avec Muldi on a préparé le panneau et le tract. J'espère que le Tigre va donner signe de vie, il sait bien que le coup est pour demain.

— Pour demain ?

— Oui. À la fin de cette semaine Noël va à Bonn pour une

réunion sur l'immigration zéro. Si nous agissons vite, l'affaire fera encore plus de bruit. De toute façon pour nous, quelle différence ça fait ? Un jour ou un autre...

Je ne l'écoutais plus. Je percevais vaguement le son de sa voix et sa silhouette quand elle s'interposait entre la fenêtre et moi. La bouche pâteuse et le cerveau racorni je n'arrivais pas à remettre mes idées en place. Je me suis souvenu du linge sale que j'aurais dû porter à la laverie, du tatouage brûlé à l'acide et des armes cachées sous le lit. Drôle de mec, ce Tapoya !

Franck m'a regardé d'un air inquiet.

— C'est quoi cette odeur de graisse ?

Je l'ai rassuré d'une grimace et, sans me lever, j'ai récupéré le sac pour lui montrer la mitraillette. Il était tellement impressionné qu'il l'a prise dans ses bras aussi délicatement que s'il s'agissait d'un nouveau-né.

— Merde, avec ça on va pouvoir enculer Noël et tous ses flics.

— Emporte-la et mets-la dans la planque.

Le lendemain, le Tigre n'est pas venu travailler. Muldi, l'autre Tamoul, ne s'expliquait pas l'absence de son fidèle compagnon d'armes, cependant il n'est pas revenu sur sa décision. La disparition du Tigre ne me plaisait pas du tout mais, comme tout était prêt et qu'on pouvait raisonnablement agir à trois, je n'ai pas osé exprimer mon inquiétude de peur d'être accusé de parano.

Le ministre est arrivé seul précis comme une horloge.

Je l'ai servi obséquieusement comme un geôlier qui, préparant le dernier repas d'un condamné, surveille l'horloge pour savoir combien de temps il reste avant l'exécution. Quand le dernier client a quitté le restaurant, on n'a entendu aucun soupir de soulagement, parce que, ce jour-là, le vrai « travail » nous attendait dans le jardin de l'église.

— Vous désirez quelque chose ? me demande l'hôtesse.

— Un whisky, merci.

Derrière le hublot le ciel est rouge. Depuis trois heures nous contemplons le même spectacle. Nous poursuivons le soleil dans un crépuscule sans fin. Je vide le verre d'un trait mais ça ne me fait pas plus d'effet qu'un peu d'eau fraîche. Qui sait si j'aurai encore l'occasion de refaire un tel voyage. Je devrais en profiter mais je n'y arrive pas. Pas moyen de décrocher. Quand je poserai à nouveau les pieds sur la terre ferme, après le passage à la douane, je pourrai enfin me dire : voilà, je suis ailleurs. Trois sièges plus loin une brunette m'invite du regard à la rejoindre. Pas de chance, elle est en zone « non fumeurs ». Je pense à Sylvie, à ses pleurs sans larme et à son pauvre sourire d'encouragement quand le douanier, à Orly, m'a fait signe de passer.

— Un autre s'il vous plaît.

— Vous ne préférez pas une camomille ?

— Oui, arrosée de whisky.

Elle n'est pas mal l'hôtesse.

Franck aurait dit que le boulot, c'est le boulot et qu'on ne baise pas avec les serveuses. Mais il disait ça par jalousie parce qu'il n'a jamais réussi à s'en taper une. À la fin de cet après-midi absurde quand, encore bouleversé par la tournure des événements, je suis descendu du fourgon la tête basse et que j'ai décidé de garder le flingue avec moi, il m'a dit :

— Qu'est-ce que tu veux en faire ? Laisse-le dans le sac, je le mettrai avec le reste.

Je suis parti sans répondre. Chez l'Arabe du coin j'ai acheté un whisky bas de gamme et, en évitant Pietro, mon ami le cordonnier, je me suis glissé furtivement sous le porche, bien décidé à prendre une cuite qui m'assurerait au moins dix heures de sommeil.

Je me suis réveillé la bouche pâteuse, ma tête refusant d'affronter une nouvelle journée comme si de rien n'était. Je suis resté sous la douche tiède plus longtemps que d'habitude. Au dernier moment, sans raison précise, j'ai décidé de sortir armé. J'ai dû changer de ceinture, celle que je portais pour le service ne pouvait pas soutenir le poids du flingue. Si on porte une arme, c'est qu'on a l'intention de s'en servir. J'ai donc chargé le pistolet et enlevé la sécurité. Après quelques années de pacifisme plus ou moins forcé, j'avais perdu l'habitude de me déplacer aisément avec un objet qui me chatouillait le ventre, mais après ce qui s'était passé la veille... J'ai décidé de ne pas prendre le bus et de me rendre au restaurant à pied.

J'ai éprouvé une drôle de sensation en marchant armé au milieu du commun des mortels. Je savais que la CZ était là, qu'elle faisait partie de moi, puissante et dangereuse. J'ai traversé la place Saint-Michel devant les flics qui jetaient des regards inquisiteurs sur les étrangers et les marginaux. Ces derniers jours les rues pullulaient d'uniformes. Je savais que le contrôle d'identité le plus anodin pouvait m'expédier en enfer, mais j'avais la peau blanche, j'étais vêtu correctement et j'étais le seul à entendre toute cette agitation parce qu'elle était en moi.

J'avais une bonne demi-heure de retard et en plus il fallait que je m'occupe de la mise en place de la salle. L'arme coincée sur le ventre, j'ai souri à l'image du serveur modèle qui, à ses heures de loisirs, s'amusait à enlever des ministres. J'aurais pu prendre un raccourci par la rue Monsieur-le-Prince mais je voulais prolonger le plus possible cette délicieuse sensation de puissance. À la hauteur de Vaugirard j'ai tourné à droite et j'ai allongé le pas. Devant le restaurant, le menu n'était pas encore sorti. Un fourgon blanc, garé en double file juste devant l'entrée, bloquait complètement la circulation, planté

comme une vache au milieu de la rue sans se soucier des autres. Je me suis alors rendu compte que je n'avais plus de cigarettes et c'est en revenant sur mes pas pour aller au bureau de tabac le plus proche que j'ai remarqué une agitation anormale sur le trottoir d'en face.

Trois énergumènes, l'arme au poing, se sont mis à courir vers moi comme des fous. Pendant une fraction de seconde mes pieds sont restés scotchés sur le trottoir. Les trois types étaient maintenant à une trentaine de mètres et l'un d'eux pointait son arme sur moi sans cesser de courir. Je me suis jeté sur le côté en sortant mon flingue et j'ai tiré une série de coups de feu en visant approximativement le milieu de la rue. Ils ont plongé la tête la première entre les voitures en stationnement et ont commencé à me tirer dessus sans faire gaffe aux gens qui arrivaient derrière moi.

J'ai eu le temps d'apercevoir le visage ensanglanté de Franck qui se laissait traîner vers le fourgon comme un sac de patates pendant que deux excités lui fracassaient les côtes à coups de crosses. Les sirènes hurlaient.

Moi, j'avais encore les mains libres. C'était peut-être ma dernière chance. Les gens hurlaient en fuyant de tous les côtés y compris le plus dangereux. J'étais étonné de la lucidité avec laquelle j'analysais la situation : il fallait que je parte le plus vite possible, dans deux minutes le piège allait se refermer sur moi comme une souricière. Je ne savais pas exactement combien il me restait de balles. Pour atteindre le coin de la rue j'avais cinq mètres à parcourir sous le feu de ces trois mecs animés des plus mauvaises intentions. J'étais en train de me demander ce qui avait bien pu arriver quand une série de coups de feu et un corps rampant sur le trottoir d'en face mirent fin à toutes mes réflexions. J'ai reculé d'un mètre, le dos contre le mur, l'arme entre les genoux et pointée fermement vers l'espace exigu entre deux voitures. Ce petit malin devait obligatoirement passer par là. J'avais peur mais l'idée de finir mes jours en taule attisait mon instinct de survie. Le son d'une sirène s'arrêta trop près à mon goût. En entendant le fracas des détonations j'ai tiré plusieurs fois sur

la silhouette qui passait dans mon champ de vision. Le corps a bondi en avant, à demi caché par la roue d'une Renault mais les pieds sont restés immobiles.

Je me suis alors rué vers l'angle de la rue Vaugirard. Mon espérance de vie était directement proportionnelle à la vitesse de mes jambes. Une rafale a éclaté dans mon dos, assez loin, trop loin me sembla-t-il, pour être la cause de ce picotement dans ma cuisse gauche. J'ai couru comme un dératé dans les rues du Quartier Latin en bousculant sur mon passage touristes et étalages. Arrivé à la Seine, je me suis écroulé sur le parapet. J'ai remis tant bien que mal le flingue dans ma ceinture et, à tâtons, j'ai descendu les escaliers qui menaient sur le quai.

La douleur aiguë qui montait le long de ma jambe gauche commençait à m'ankyloser le bas du dos. Épuisé, j'ai parcouru encore une centaine de mètres jusqu'à l'abri d'un pont. Je me suis laissé tomber sur un tas de cartons. Il fallait absolument que je reprenne mon souffle et que je m'éloigne définitivement de cet endroit que les flics n'allaient pas tarder à investir. Le cœur battant la chamade, j'ai dégagé le chargeur pour vérifier combien il me restait de balles. Incroyable ! J'en avais tiré douze. Mon pied gauche était brûlant. Sur le moment ça ne m'a pas inquiété mais quand j'ai essayé de me relever une douleur aiguë m'a paralysé la jambe. C'est alors que je me suis aperçu que mon pantalon et ma chaussure étaient poissés de sang. J'étais blessé. Paniqué, j'ai fermé les yeux en tâtant ma cuisse au niveau de la blessure. Ça pissait le sang.

De plus en plus faible, je me suis recroquevillé sur les cartons. C'était la fin et pourtant quelque chose me disait de ne pas fermer les yeux. Un bateau-mouche décoré de banderoles transportait son chargement de touristes vers la Tour Eiffel. Quelques-uns agitaient la main dans ma direction. Je savais que si je ne me levais pas immédiatement je ne pourrais plus jamais le faire. J'ai répondu d'un petit signe ridicule au salut des touristes et me suis redressé en me mordant les lèvres.

Une centaine de mètres plus loin j'ai pris un escalier qui m'a ramené sur le trottoir. Les gens me prenaient pour un clodo imbibé et me regardaient d'un air dégoûté. Heureusement que les Parisiens ont plus pitié d'un chien perdu que d'un pauvre bougre qui crève sous leurs yeux. Le plus calmement possible, je me suis dirigé vers une cabine téléphonique. Une minette aux cheveux orange m'a précédé de quelques mètres et m'a soufflé la place sous le nez. Ma jambe, insensible jusqu'au genou, me faisait de plus en plus mal. Cette guenon n'en finissait pas de jacasser au téléphone. Je l'aurais volontiers sortie de là à coups de poing dans la gueule pour la balancer dans la Seine. Sous mon regard furieux elle a enfin raccroché.

Ce n'est qu'au moment de composer le numéro que je me suis demandé si Sylvie était bien chez elle. À la quatrième sonnerie elle a enfin décroché et pendant quelques secondes je n'ai plus su quoi lui dire.

— C'est moi. Viens me chercher au pont des Arts. Je t'en prie, grouille-toi.

— Tu peux pas venir tout seul ? Je vais faire les commissions et le supermarché va fermer. Et puis c'est quoi ce ton menaçant ? Je ne suis pas ton chauffeur.

Je manquais d'air. L'odeur douceâtre du sang emplissait mes narines et la tache rouge sous ma chaussure s'élargissait à vue d'œil.

— Sylvie... prends la voiture et viens vite. Je perds beaucoup de sang. Pour une fois, épargne-moi tes réflexions et bouge, nom de Dieu !

Il ne me restait plus qu'à rejoindre le pont. Si la circulation était fluide, elle serait ici en moins de quinze minutes. J'ai pris soudain conscience que le pont était trop loin pour mes faibles forces. Si je n'arrivais pas à temps, elle allait croire à une mauvaise plaisanterie et repartir, folle de rage. Le hurlement des sirènes se rapprochait dangereusement. J'ai fait le vide dans ma tête et j'ai serré les dents en luttant contre l'envie irrésistible de m'allonger à chaque pas.

La toubib était petite et grassouillette. Elle me donnait l'impression de prendre un malin plaisir à charcuter mes lambeaux de cuisse avec ses instruments. Blanche comme un linge, Sylvie restait collée à l'encadrement de la porte. Elle a juste trouvé le courage de demander si c'était grave. Clémentine lui a répondu sans se retourner :

— Grave ? Ma pauvre chérie, tu ne sais pas encore que ces petits mectons chient dans leur froc pour une piqûre de moustique ? S'il avait eu la fémorale sectionnée il ne serait pas là à l'heure qu'il est, notre brave guérillero. Pas vrai, coco ? Il a juste perdu un peu de sang. La balle est entrée et ressortie et dans quelques jours il sera sur pied pour faire le ménage.

Elle aurait pu me faire une anesthésie locale, la vipère, mais au contraire elle faisait exprès de me torturer. C'était certainement une de ces lesbiennes qui exerçaient leur vengeance sur les pauvres mâles sans défense. J'avais quand même un peu honte. Je savais que c'était plus la peur de me faire prendre que la douleur physique qui m'avait mis dans cet état. J'ai jeté un œil noir à la grosse gouine, un sourire d'excuse à Sylvie et j'ai supporté dignement les souffrances de l'opération.

— Voilà ! Un sérum antitétanique et un calmant et tu te sentiras mieux que moi après ma nuit de garde.

Elle a ponctué la fin de sa phrase d'une claque sur ma blessure qui m'a fait sauter sur le lit puis elle a rassemblé ses instruments et a emporté hors de ma vue son corps, véritable offense à la grâce féminine. Je les ai entendues chuchoter dans

le couloir. Enfin la porte a claqué. Dans un mélange d'odeurs de draps propres et de désinfectant, j'ai commencé à ressentir le doux effet du calmant. Immobile, le visage bouleversé, Sylvie m'observait. Elle s'est approchée sur la pointe des pieds et a posé délicatement sa main sur mon front. Doucement, si doucement qu'au début je ne m'en suis même pas rendu compte, elle s'est mise à pleurer. J'aurais voulu lui parler mais le souvenir du visage ensanglanté de Franck a relégué les larmes de Sylvie au second plan. Et j'ai sombré dans le sommeil.

Le lendemain matin, elle est arrivée à la maison avec une pile de journaux. Sous les titres les plus extravagants figurait une de mes vieilles photos d'identité. J'étais devenu le criminel le plus recherché de France : *Un agent provocateur... Celui qui avait assassiné de sang-froid un policier dans l'exercice de ses fonctions... Un terroriste à la solde d'une organisation arabe opposée au processus de paix en Extrême-Orient... C'est un honnête Sri Lankais qui a dénoncé aux autorités l'enlèvement du ministre Noël...*

Et quand ils n'ont plus rien à dire, ils en rajoutent. Telle est aujourd'hui la situation dans notre vieille Europe fossilisée. Un misérable permis de séjour vaut plus cher que la vie d'un ami, d'un complice et même de sa propre mère.

Sylvie a compris et elle ne s'est pas laissée aller à ses récriminations habituelles. Elle m'a juste demandé de partir avec moi. Elle était prête à tout quitter pour me suivre n'importe où. Lâchement je lui ai demandé de ne pas faire de folies et de bien réfléchir avant de prendre une décision inconsidérée. Quand je lui ai dit qu'elle pourrait me rejoindre un peu plus tard j'espérais qu'avec le temps elle changerait d'avis. Ça aussi elle l'a compris.

— Le plus loin possible, ai-je murmuré à l'employée de l'agence de voyages. Elle a commencé par me devisager d'un air agacé puis, sous son rimmel violet, elle m'a lancé un regard appuyé et amusé.

— Quand voulez-vous partir ?

— Tout de suite. Au plus tard ce soir.

— Vous partirez demain, monsieur De Santis. Demain à onze heures. J'ai trouvé le vol qu'il vous faut. Ça fait cinq mille pour le voyage, plus cinq autres pour... le traitement exceptionnel que nous vous avons réservé.

Et sans rien rajouter elle a commencé à remplir les formulaires.

En réalité elle attendait ma visite. Un camarade mexicain avait négocié mon départ avec cette agence qui lui devait un service.

Les lumières se rallument brusquement dès la fin du film. Les hôtesseS avancent dans les couloirs en poussant leurs chariots. Mon voisin replie son journal, remet ses chaussures et s'exclame sincèrement indigné :

— Vous avez vu ? Ces gens, il faudrait les éliminer à la naissance. À quoi ça sert de les mettre en prison ? De toute façon les juges les libèrent tout de suite et ils recommencent à empoisonner le monde.

— Et oui.

J'ai dû l'encourager parce qu'il rajoute immédiatement :

— C'est comme ces types qui ont enlevé le ministre... Vous trouvez ça normal, vous, que des étrangers fassent la pluie et le beau temps chez nous ? Les gens ont voté à droite dans l'espoir que les choses allaient changer mais c'est exactement pareil qu'avant, les Arabes et les Noirs nous enlèvent le pain de la bouche et vendent de la drogue à la sortie de nos écoles. Et la justice, qu'est-ce qu'elle fait, la justice ? Elle flanque en prison un pauvre policier qui a osé lever la main sur un de ces bâtards. Ah ! si je n'avais pas une famille, je vous jure que j'irais vivre sur une île déserte et que je les enverrais tous au diable !

— Et oui. Malheureusement nous avons tous une part de responsabilité.

À la vue du plateau-repas il finit par se taire pour manger goulûment.

Le DC 10 s'incline doucement sur son aile droite. Dans un castillan métallique le commandant annonce : « Dans vingt-huit minutes nous allons atterrir à l'aéroport Benito Juarez. Température : seize degrés. Ciel dégagé. Le personnel de bord remercie ses aimables passagers et leur souhaite un bon séjour à Mexico. »

Grâce à la complicité de l'agence de voyages j'ai passé la douane française au milieu d'un groupe en voyage organisé. Pour le débarquement, il va falloir que je me débrouille seul, avec un passeport à peine présentable, mais je sais que je peux compter sur le laxisme des autorités locales. Je refais mon nœud de cravate et je tente de discipliner une mèche de cheveux qui refuse obstinément de se soumettre à la raie à droite que je veux lui imposer. Le nez collé au hublot, j'essaie d'imaginer comment va commencer ce séjour que j'espère sans retour. Soudain, je ne vois plus rien, nous sommes entrés dans un nuage dense et noir comme du charbon.

— Nous sommes arrivés. Nous survolons le Deèffe ou, si vous préférez, le District Fédéral, m'explique mon voisin.

L'avion continue à perdre de l'altitude, le nuage noir devient violet, puis orange et enfin une impressionnante étendue de lumières apparaît au-dessous de nous. Je suppose que les pistes doivent être loin de la ville et que nous n'allons pas atterrir tout de suite. En effet, vingt minutes plus tard nous survolons toujours la même nappe lumineuse. Brusquement l'avion descend à une vitesse vertigineuse à quelques centaines de mètres au-dessus des toits. À l'instant où je suis sûr de l'imminence de la catastrophe, la piste apparaît miraculeusement au milieu des constructions.

Au contrôle des passeports je participe à la pagaille générale. Ils sont tous angoissés d'avoir abandonné leur train-train quotidien pour la parodie d'une vie aventureuse. J'essaie de ressembler le plus possible aux autres, c'est la seule manière de passer inaperçu. La gorge serrée, je sais que mon visage ne montre aucun signe d'inquiétude. À mon tour je tends mon passeport et négligemment je pousse du pied mon sac de voyage. L'agent de l'immigration, un gros avec des

moustaches raides comme les poils d'une brosse et sans un poil de barbe, le tamponne machinalement. Il va me le rendre mais il se ravise au dernier moment.

— *Señor*, combien de temps comptez-vous rester au Mexique ?

— Un mois. Deux, au maximum.

— Vous avez assez d'argent ?

Je lui montre une liasse de mille dollars. Il fait rapidement le compte, tire un billet de vingt dollars et le laisse tomber sur le comptoir. Découvrant un clavier de dents blanches il décide, par bonté d'âme, de me rendre le reste. Je récupère mon sac et me dirige vers le contrôle douanier en abandonnant cet air idiot de touriste moyen que j'avais improvisé tout à l'heure. Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression qu'avec ces gens-là ma petite comédie est tout à fait inutile.

Sans qu'on me le demande je fais glisser la fermeture Éclair de mon sac, je l'ouvre, la bouteille de Veuve Clicquot bien en vue. Cette fois je suis scrupuleusement les conseils de Samuel qui, avant de venir faire le gigolo dans les universités parisiennes, a bien étudié le comportement de ses compatriotes. Je laisse rouler subrepticement la bouteille, je referme mon sac et en faisant un clin d'œil au douanier je commence à me diriger vers les barrières.

— Hé, *güero*, ici c'est moi qui décide quand tu dois la refermer, ta valise. Rouvre-la et fais-moi voir ton passeport.

Mon sourire cordial en guise d'excuses ne produit aucun effet sur le jeune douanier qui, sans me quitter des yeux, renverse slips et chemises sur la banquette. Il déroule méticuleusement chaque paire de chaussettes et tâte partout, d'une main experte. Je maudis mon contact parisien et toute sa race avec lui. Pendant ce temps le douanier passe et repasse son pouce sur la photo de mon passeport, l'examine à contre-jour. Je sens déjà le poids des menottes sur mes poignets et pour dissimuler mon anxiété je me tourne vers la file d'attente. Il referme le passeport, le pose délicatement devant lui sans le lâcher, en souriant, le regard fixe, comme un

serpent à lunettes. Les autres passagers commencent à s'impatienter, d'un geste brusque il les expédie au bout d'une autre file. Nous y voilà. Perdu pour perdu, et pour en finir une bonne fois avec mon rôle de débile inoffensif, je vais lui faire comprendre qu'il n'est qu'un abruti en uniforme. Je ne sais même pas s'il existe un traité d'extradition entre le Mexique et la France. Mon sourire en coulisse est pire qu'un coup de poing dans la gueule mais il n'en a rien à foutre. Visiblement indécis, il prend la bouteille, lit lentement l'étiquette, la repose sur mes affaires et me dit :

— Tu es Italien, mais tu te comportes comme un *gringo*. Je veux des dollars. 500 cash. Sinon... mais je suis sûr que t'as pas besoin d'un dessin.

Je sors mon paquet de fric en poussant un soupir de soulagement, je le partage en deux et il empoche tranquillement sa part.

— Nous, les Mexicains, nous sommes très accueillants. Ta bouteille, bois-la à ma santé et... bon séjour, *güero*.

C'est ça, les tiers-mondistes qui ne savent pas distinguer un passeport d'un ticket de métro ? Ça promet !

J'évite de me demander comment je vais m'en sortir avec le peu de fric qui me reste. Mais il vaut mieux être libre et sans ressources que moisir en prison jusqu'à la fin de ses jours. Je verrai bien jusqu'à quand cet adage réussira à me donner du courage.

Je me fraye un chemin parmi une nuée de porteurs qui veulent à tout prix s'emparer de mon sac. Après tout, pour ce qu'il y a dedans, je pourrais aussi bien le leur laisser. J'ai du mal à me diriger dans cette foule énervée qui agite les mains, les mouchoirs, les sacs de bouffe. Aucune trace de « El Negro ».

Je passe et repasse devant la barrière, mon *Nouvel Obs* bien en vue. Personne ne m'accordant le moindre intérêt, la seule chose qui me reste à faire, c'est de me payer une double tequila. Je vais changer mon dernier Pascal. Je m'attends à ramasser un paquet de billets mais le caissier m'en refile seulement cinq de cinquante pesos. Je le regarde d'un air

méfiant. Je commence à en avoir marre de me faire rouler. Il me rit au nez :

— Le nouveau peso, *señor*. On a enlevé trois zéros. C'est plus pratique, non ?

Les gens ont une drôle de façon de vous regarder dans ce pays, vous ne savez pas s'ils sont en train de vous enculer ou s'ils sont simplement un peu débiles.

— Hé ! Enzo, ta revue, tu la laisses ici ?

Je le regarde de la tête aux pieds. En réalité Jaime n'est pas noir. On l'appelle « El Negro » à cause de sa tignasse noire et crépue. Il correspond bien à la description que m'en a faite Sam, mais je suis sur le qui-vive et j'attends qu'il rajoute quelque chose.

— Cool, *hombre*. C'est moi, Jaime. Tu as fait bon voyage ?

Comme tous les hommes ici, il porte une petite paire de moustaches, si on peut appeler moustache ces trois poils qui se battent en duel. Il a l'air sympathique, disons... qu'il a quelque chose de familier.

— Le voyage, oui. Quant à l'arrivée, je ne peux pas en dire autant.

— Combien ça t'a coûté ? me demande-t-il en riant.

— Un petit peu plus de la moitié de ce que j'avais.

— Bien. Ils t'ont baisé juste de ce « petit peu ». Ça aurait pu être pire. Comment va Sam ? Toujours occupé à arnaquer les universités européennes ?

— En fait, je n'ai pas eu le temps de discuter avec Sam. Je ne l'ai vu que quelques minutes avant mon départ. Tout a été organisé par l'intermédiaire d'un ami commun.

Il me jette un coup d'œil en biais et me dit d'un ton déplaisant, en posant sa main sur mon épaule :

— Pas *amigo*, mais *compañero*. On dirait que tu as quelques difficultés avec l'espagnol. Ne t'en fais pas, dans un mois ou deux, tu sauras t'exprimer comme un vrai Mexicain.

Toujours cette même impression. Veut-il me remettre à ma place ou cherche-t-il simplement à être gentil ? Je regarde autour de moi. Je remarque le luxe et la propreté méticuleuse de l'aéroport, qui jurent avec l'aspect misérable de cette marée

humaine grouillante.

— Il est beau, cet aéroport.

— Oui. Il a coûté si cher que si quelqu'un jette un mégot par terre, il se fait lyncher. C'est ici qu'arrivent les Blancs. Il faut les impressionner pour qu'ils lâchent le plus de fric possible. Viens, allons boire quelque chose.

C'est un bar à l'américaine : fauteuils en skaï rouge, tables futuristes et serveuses en kilt exhibant leurs cuisses dodues. Le Mexique, le vrai, doit se trouver ailleurs, au milieu de ces millions de petites lumières qui brillaient tout à l'heure sous le ventre de l'avion. Une fille, maquillée jusqu'aux oreilles, pose sur la table ma tequila et une boisson d'une couleur indéfinissable. J'aime a surpris mon regard dégoûté.

— Je ne bois pas d'alcool, et entre mon *refresco* et ton Cuervo il n'y a pas une grande différence, ce sont deux boissons synthétiques et américaines. Alors, d'après ce que j'ai compris, pour toi l'Europe c'est fini pour toujours ?

— Qu'est-ce que tu as encore compris ?

— Que tu n'as pas confiance mais tu as tort. Tu n'es quand même pas arrivé jusqu'ici par l'intermédiaire du Saint-Esprit ?

— Tu sais pourquoi je suis en fuite et... qui je suis ?

Il me regarde avec le même air que le douanier, comme s'il s'adressait à quelqu'un d'autre.

— Non, et je ne veux pas le savoir. On m'a simplement dit de m'occuper d'un camarade qui a de graves ennuis et ça me suffit. Ne t'en fais pas. Chez nous, tu ne te sentiras pas seul, ça fait belle lurette qu'on navigue dans la merde. Il y a quelques années, nous avons accueilli de nombreux camarades recherchés en Italie et en Allemagne. Aujourd'hui ils sont presque tous rentrés chez eux légalement. Mais je croyais qu'en Europe la lutte armée n'était plus qu'un vieux souvenir !

Je devrais lui dire tout de suite que j'étais serveur dans un restaurant et que je n'ai jamais eu l'intention de faire revivre la révolution. Je voulais seulement faire plaisir à un ami. Mais J'aime m'a tout l'air d'un militant pur et dur, et je n'ai pas assez d'argent en poche pour renoncer à cette solidarité.

— C'est vrai, mais il y aura toujours des fous. Et ici,

comment ça va ?

— On peut noter un certain réveil des masses. Rien de bien flambant, ça, c'est sûr mais, après le bluff du marché commun nord-américain, les gens commencent à s'impatienter et ils comptent tous sur la victoire de Cardenas aux prochaines présidentielles. Comme si dans ce pays les choses pouvaient changer à coup de bulletins dans les urnes ! Ici, la fraude électorale est une véritable institution. À propos, pendant deux jours ma maison est occupée par la délégation syndicale de Tijuana. Pour ce soir je vais te trouver un hôtel pas trop cher, demain nous trouverons une autre solution.

Moi, en posant ma question, je faisais simplement allusion à la vie, aux femmes et à la possibilité de s'en sortir ! Jaime fait glisser discrètement la note de mon côté et donne le signal du départ.

Une Coccinelle en piteux état nous attend sur le parking. Jaime me conseille de ne pas m'appuyer sur le dossier sous peine de me retrouver catapulté sur le siège arrière. Et, naturellement, c'est à moi que revient l'honneur de payer le parking.

Nous quittons un enchevêtrement de bretelles pour nous engager sur un boulevard aussi large qu'un terrain de foot. Ici tout est énorme : les panneaux publicitaires, les arbres, les voitures, sauf la nôtre qui commence à ralentir et finit par s'immobiliser au milieu de la rue. Insensible aux frénétiques coups de démarreur, la vieille carcasse ne veut plus rien savoir. De temps en temps le moteur toussote puis s'étouffe rapidement comme un asthmatique. Sans se soucier des voitures qui nous dépassent à toute allure de chaque côté, Jaime descend, s'appuie sur le châssis en ruine et semble réfléchir en toute tranquillité.

— L'aiguille est cassée et je ne sais plus quand j'ai fait le plein pour la dernière fois. Ce sont des choses qui arrivent à tout le monde. À moins que chez vous, les camarades ne circulent qu'en Mercedes flambant neuves.

Je le regarde, interdit. Dans une situation pareille, à Paris ou à Rome, nous nous serions déjà fait alpagner par la

première patrouille venue, et lui, sa voiture bloquée au milieu de huit voies, me demande des renseignements sur le niveau de vie des révolutionnaires du vieux monde. Comme s'il y en avait encore. Tout ça me paraît complètement absurde et je me demande ce que je fais avec ce fou. Je m'allume une cigarette et lui en offre une.

— Non, *gracias*. Je ne fume que de l'herbe. Chez vous on trouve du haschisch, j'aimerais bien essayer un de ces jours.

— Rien de plus facile. Mais d'abord on pourrait pas se lever du milieu ?

Le taxi, évidemment à ma charge, nous laisse devant l'hôtel San Diego, dans la rue Louis Moya. Je suis exténué. Je n'ai qu'une envie, c'est de m'allonger sur n'importe quoi qui ressemble à un lit. J'aime complote dix bonnes minutes avec le réceptionniste. Puis il me demande un billet de cinquante, refuse dédaigneusement mon passeport et se fait enfin donner les clefs de ma chambre.

— C'est au onzième étage, l'ascenseur est là. Je t'appelle demain soir. Ah, écoute, tu n'auras pas quelques pesos pour le taxi ? Je te rembourserai demain.

Je lui file un autre billet et je me dis que c'est pas au Mexique que je vais faire des économies.

— Mais dis-moi au moins où je suis.

— À deux pas du Zocalo. C'est le centre-ville. Profites-en pour jeter un coup d'œil.

La 1112, c'est la dernière porte au fond. Couloirs moquetés, plafonds avec moulures et propreté minutieuse. Ça ne correspond pas à l'idée que je me faisais de ce pays. La chambre est spacieuse et même immense si on la compare à un de nos trois étoiles. Je laisse tomber ma valise et je me jette à plat ventre sur le lit. J'ai la tête qui tourne et l'estomac noué, c'est peut-être le mal d'altitude, on est à 2 300 mètres. Je fume une cigarette, j'éteins la lumière, je m'allume une autre clope mais impossible de m'endormir.

Je débouche la bouteille, le champagne est tiède et la mousse déborde sur le lit. C'est en vidant la dernière goutte que je remarque le hibou accroché au mur. Pour éviter de

porter un toast au douanier, je trinque à la santé de l'oiseau avec le cul de la bouteille.

Réveillé depuis un bon moment, je me force à rester au lit au moins jusqu'à huit heures. Je n'ai pas dormi plus de trois heures et vu tout ce que j'ai bu, je m'attendais à avoir la gueule de bois mais au contraire je suis en pleine forme, tout guilleret. Ça doit être l'effet de l'adrénaline qui circule comme une folle dans mes veines. Je range dans l'armoire mon uniforme « passe-douane » et je choisis une tenue plus décontractée. J'ai très envie de découvrir le Nouveau Monde mais il est tôt et je ne voudrais pas débouler dans le hall comme un zombie. Je prends donc tout mon temps pour descendre les onze étages à pied, lentement, en essayant d'imaginer ce qui m'attend en bas.

La salle de restaurant est déjà bourrée de clients. Le serveur, un nabot grassouillet, m'accompagne à la seule table libre et pose devant moi un menu de trois pages. J'ai envie d'un café et d'un croissant, mais je n'ose pas en voyant tous mes voisins devant de copieux plats fumants. Je choisis au hasard. On m'apporte une mixture en sauce rouge et un bol de liquide noirâtre. Le café est franchement dégueulasse mais les tripes noyées dans la sauce pimentée ne sont pas mauvaises. Je mange et je ruisselle de sueur. Le serveur me fait un clin d'œil complice et au moment de débarrasser la table il me dit, sûr de lui :

— Y a rien de meilleur pour la gueule de bois. Cette nuit t'en as mis un coup, hein ?

Je fais un signe de la tête et je comprends que j'ai choisi le plat des professionnels de la cuite.

Je retarde le plus possible ma confrontation avec l'extérieur, comme si à l'hôtel je bénéficiais encore des avantages de la zone internationale. Je me glisse enfin sur le trottoir et je constate que la chaleur étouffante qui m'accablait au restaurant était fortement atténuée par l'air conditionné.

Jaime m'a dit que le centre-ville est à deux pas d'ici. Je

regarde autour de moi, j'ai l'impression de me trouver dans un quartier commercial quelconque, mais cerné par une marée humaine, étreint par des milliers de bras. La fumée noire des files de bus ne parvient pas à couvrir l'odeur douceâtre des épices exotiques. Les filles sont un peu trop grasses mais elles savent mieux sourire que nos poupées Barbie.

Sur mon plan, je lis que je suis dans Alameda Central et le palais en marbre blanc en face de moi ne peut être que le palais des Beaux-Arts, caprice architectural d'un dieu grec bouleversé par la géométrie linéaire des pyramides. Je me garde bien d'y entrer. Un garçonnet, une caisse accrochée à son cou, profitant de mon hésitation, s'approche de moi en pointant une brosse sur mes chaussures. Je lui fais remarquer que ce sont des tennis mais, sans chercher à comprendre, il sort ses ustensiles et me saisit le pied. J'ai juste le temps de lâcher une poignée de pièces de monnaie et ma chaussure échappe miraculeusement à une giclée de badigeon blanc.

Pour me remettre de mes émotions, j'entre d'un pas décidé dans une sorte de drugstore qui porte pompeusement le nom de Sanborns. J'espère avoir plus de chance avec le café, mais dans cet american-bar, les serveuses en costume maya servent la même mixture noirâtre au goût de pois chiche grillé et de cannelle. J'ai devant moi matière à faire frissonner nos ministres de la Culture, je ne parle pas seulement du café mais des mosaïques et des peintures originales des célèbres muralistes mexicains qui décorent les salles de ce splendide palais colonial, transformé en cantine pour employés toutes catégories.

À deux heures de l'après-midi, la chaleur est insupportable. Dans les ruelles qui, d'après moi, mènent au centre historique, une brume épaisse me saisit à la gorge et me brûle les yeux. J'ai déjà entendu parler du smog de Mexico mais j'ai toujours cru que la légendaire exagération des touristes européens avait encore frappé. Je consulte de nouveau mon plan pour retourner à l'hôtel quand un homme rondet, avec une cravate à fleurs, s'adresse à moi.

— *Buenos tardes*. Vous cherchez votre chemin ?

— Non merci.

— Vous n'êtes pas un *gringo*, n'est-ce pas ? Italien, Européen ?

— Quelque chose dans ce genre.

Le type me sourit sournoisement. Je ne comprends pas pourquoi les Mexicains s'obstinent à se laisser pousser ces quatre poils en guise de moustache.

— Vous les *güeros*, vous êtes méfiants par nature. Mais je n'ai rien à vous vendre. Venez, je vous offre un verre.

Il mesure au moins vingt centimètres de moins que moi et vu sa tronche d'expert-comptable il n'a pas l'air roublard. J'accepte et je me dirige vers le Sanborns. Il m'arrête immédiatement.

— Non, *hombre* ! Ça, c'est un endroit pour les cons. Venez, je vais vous faire connaître le Deëffe. Le vrai.

Je le suis à contrecœur à travers une succession de ruelles noires de monde jusqu'à une sorte de bistrot : La Mascota.

La salle est pleine. À la vue de mon cicérone le garçon vient vers nous, libère une table et nous fait asseoir.

— Comme d'habitude pour moi, une Corona pour mon invité, et en vitesse. Tu as déjà goûté notre bière ?

Je lui fais remarquer qu'en matière de bière je ne crois pas que le Mexique puisse m'apprendre grand-chose et que j'aimerais mieux une bonne tequila.

— Vous, les Italiens, vous êtes tous pareils. Vous croyez toujours que nous ne sommes pas capables de fabriquer les mêmes produits que vous. Bois et tu m'en diras des nouvelles.

— Comment tu t'appelles ?

— Xavier.

— Écoute, Xavier, je ne t'ai jamais dit que j'étais Italien.

Les yeux mi-clos, il se met à rire en secouant ses bajoues.

— Tu es Italien jusqu'au bout des ongles. Tu devrais en être fier. Vous êtes les seuls à garder un minimum de sens de l'honneur dans ce monde de pédés. Bois et dis-moi ce que tu en penses.

Je dois l'admettre, la bière est parfaite. Légère sans être aqueuse. Honnêtement, je m'étais préparé à avaler de l'eau de

vaisselle.

— Tu passes ton temps à aborder les gens dans la rue ?

— Non. De temps en temps je suis aussi au bureau, à me la faire sucer par la secrétaire de mon patron. *Buena Onda, hermano*. À la tienne !

Le deuxième verre ne se fait pas attendre, à partir du troisième je ne les compte plus. Une bouteille de Siete Leguas apparaît sur la table, d'après Xavier c'est la seule tequila buvable, l'orgueil du Mexique.

— Agave pure à cent pour cent, *hermano*. Tu sais qui c'était, Siete Leguas ? Tu ne sais pas ? *Pinche güero*, tu ne sais pas que c'était le nom du cheval de Pancho Villa ? Mais pourquoi vous traversez la grande flaque si vous n'y comprenez que dalle ?

Tout en parlant, il prépare un mélange mortel nommé Submarino. Il s'agit d'un petit verre rempli de tequila, posé au fond d'un grand verre dans lequel on verse lentement de la bière jusqu'à ce qu'il flotte. Au fur et à mesure qu'on boit, la tequila et la bière se mélangent graduellement. Il jubile, se tourne à droite et à gauche pour montrer à ses amis comment on soûle un *pinche güero*, c'est-à-dire un crétin de visage pâle. Il ignore cependant qu'il a à faire à un type dont le foie a la forme d'une bouteille. Pendant ce temps, le patron du bistrot sert des poissons frits, des ragoûts pimentés et des tacos de *piccadillo*. J'ai commencé par refuser mais, maintenant que j'ai compris la règle du jeu, j'ingurgite tout ce qui peut atténuer l'effet de l'alcool.

Deux heures plus tard, Xavier n'est plus qu'une serpillière. Moi, bien qu'en piteux état, j'arrive encore à suivre les plaisanteries d'une tablée de cow-boys et d'un groupe de *mariachis*, à qui je sers de tête de turc. J'ai l'impression que ça va mal tourner mais comme je n'ai pas la force de me tirer en douce, je réponds par un sourire éthylique à leurs provocations. Les *mariachis* attaquent à coups de trompettes et de guitares avec *Sacaremos este buey de la barranca*⁽²⁾. Xavier, en riant comme un bossu, m'explique que le bœuf en question, c'est moi.

Je sais que je suis suffisamment soûl pour me foutre dans la merde mais je ne peux m'empêcher de relever le défi. Je lève mon verre vers le plus hardi et à haute voix je porte un toast à la santé de sa sœur. La musique s'arrête brusquement. Le trio fait un pas en arrière. Tout le monde nous observe. J'ai l'impression d'avoir été parachuté dans un western. Je voudrais rire mais vu la tête de Xavier, je me dis que c'est sérieux. Je lance un coup d'œil imperceptible vers la sortie : compte tenu du niveau alcoolique général, je devrais m'enfuir à toutes jambes. Belle façon de commencer mon séjour au Mexique ! Sur un signe de mon adversaire, le garçon arrive avec deux *caguamas* et très cérémonieusement il les décapsule sur ma table. Je jette un regard interrogatif à Xavier mais il bouge à peine la tête, l'air de dire : tu l'as bien cherché. Mon type tape dans la main de ses voisins de table et s'approche comme s'il se préparait à un duel. Je suis prêt à bondir, pourtant dans son regard je ne remarque aucune violence. Il prend les deux litres de bière, les soupèse en expert, me toise des pieds à la tête et me dit plein de morgue :

— Maintenant, *güero*, nous allons bien voir si tu es un vrai mec.

Maintenant que j'ai enfin compris en quoi consiste le défi, il me vient une irrésistible envie de rire, non pas parce que je suis sûr de gagner, mais parce que je m'attendais à une bagarre et qu'un duel de ce genre est digne d'un pays extrêmement civilisé. Mon adversaire doit s'imaginer que je me fous de lui. Il s'empare de sa bouteille d'un air mauvais et me tend la mienne. Je me lève. Nous nous plaçons épaule contre épaule, nous croisons nos bras et nous attendons le signal pour commencer à boire. Les gens font cercle autour de nous en laissant une place aux *mariachis* qui attaquent une chanson mélancolique. C'est le coup d'envoi. J'hésite une seconde avant de porter la bouteille à mes lèvres, bien décidé à la boire jusqu'à la dernière goutte. Le liquide légèrement amer inonde ma gorge brûlante et descend sans difficultés. Je reprends mon souffle, je suce le reste de mousse et je pose la bouteille sur la table. La musique change de rythme et

reprend, sans transition, la ballade du début. J'ai gagné. Peu importe ce qui va se passer maintenant... je l'ai eu. Il pose son chapeau sur la table, finit de boire lentement le reste de sa bière et me tend une main virile. En un clin d'œil les serveurs rapprochent les tables et apportent une bouteille de Courvoisier. Un peu gêné, je réponds au sourire malicieux de Xavier qui est resté vissé sur sa chaise.

David, mon duelliste, est médecin militaire en déplacement aux États-Unis. Dernièrement il s'est lancé dans l'exportation de chaussures et, à en juger par la grosseur de son portefeuille, ça doit lui rapporter un paquet de dollars, mais il semble se foutre de la médecine comme du commerce. Moi j'écoute, je bois, je m'invente le métier de journaliste pour ne pas entrer dans les détails. Maintenant je me sens dans mon élément, le bar est une arène dont je suis le héros. Même le trio a largement levé le coude, les chansons douces sont de plus en plus chargées d'histoires tragiques, d'hommes trahis, de chevaux fidèles et d'amants perfides. Entre deux toasts, Xavier, miraculeusement ressuscité, réussit à capter mon attention et me glisse dans un italien impeccable :

— Dans pas longtemps, tu ne vas plus pouvoir te sortir de cette histoire. Si tu as gagné le premier round, c'est parce que tu ne savais pas ce que te réservait la défaite. Maintenant laisse-moi faire. Nico ! Sers une autre tournée à mes amis et appelle ma voiture de service, s'il te plaît. Il est temps que je raccompagne mon invité.

Et il fait glisser sa carte de visite sur la table.

David la prend, jette un rapide coup d'œil, puis il la passe aux autres et éclate de rire.

— Alors on s'est soulé la gueule avec un flic distingué... Bravo, Xavier !

— Ne dis pas de conneries. Je ne suis qu'un fonctionnaire, probablement cocu, qui tous les mois attend que l'État lui verse son salaire. Et maintenant, *hermanos*, trinquons à la mort de nos ennemis.

Ils se lèvent tous respectueusement. Même David. Comme un gosse à qui on vient d'arracher son jouet au moment où le

jeu commençait à devenir intéressant, il me lance un regard furieux.

Cette histoire de voiture de service doit être un coup de bluff. Pourtant, moins de dix minutes plus tard, un grand échalas bel et bien armé vient se planter, imperturbable, à deux mètres de notre table. Je tombe de Charybde en Scylla.

Devant l'entrée du bar une Chevrolet noire bloque complètement la circulation mais dans la queue derrière personne n'ose protester. Je regarde autour de moi avec méfiance.

— Calme-toi *giùero*, tu es libre de t'en aller quand tu veux. Pour le moment, la seule chose que tu aies à craindre, ce sont ces trois *cabrones* là-dedans. *Vamos* !

L'auto démarre sans bruit.

— On peut savoir qui tu es ?

— Et toi ?

— Un touriste italien.

— Alors ne m'emmerde pas et dis-moi où je dois te déposer.

Je ne réponds pas. Le chauffeur nous passe deux verres et une bouteille de Bourbon. Nous buvons en silence.

— Tu l'as fait exprès. Tu savais bien, en m'emmenant à la Mascota, que j'allais tomber dans un sac d'embrouilles. C'était quoi, ton plan ?

— Simplement m'amuser un peu et tu as été à la hauteur.

J'ai une sacrée envie de lui éclater la gueule. Il se met à rire :

— Dans ce pays, on croit que tous les Blancs sont des *gringos*, des chiffes molles, éventuellement des pédés. Tu lui as donné une leçon qu'il n'est pas près d'oublier. Si tu avais perdu, même moi je n'aurais pas pu te sortir de la merde. On dit que nous sommes des sous-développés mais il ne faut pas toucher à nos codes de l'honneur. Tu es tombé dans le pays de cocagne, mon cher, ici l'homme compte beaucoup plus que ses actions.

— Où as-tu appris à parler italien ?

— Ça fait partie du métier... si on se revoit, je te

raconterai. Et si tu as besoin d'une autre leçon, appelle-moi à ce numéro.

Prudemment, je me fais déposer à une certaine distance de l'hôtel. J'ai la tête qui tourne et le dernier verre refuse de rester dans mon estomac. Je réussis miraculeusement à regagner la 1112. Je vomis une grande partie de toutes les saloperies que j'ai ingurgitées et je tombe sur le lit comme une poire mûre.

Je suis à poil. Pour une raison qui m'échappe, je dois me présenter devant chaque table du bar et montrer respectueusement mes fesses. Chaque fois que je m'arrête, j'entends un éclat de rire. Je suis sur le point de demander grâce quand la sonnerie du téléphone me fait sursauter. Jaime, qui m'appelle depuis un bon moment, est de mauvaise humeur. Le temps de prendre une douche et je le rejoins en bas.

Il est assis à une table devant sa boisson colorée. Ses yeux sont comme deux tisons ardents.

— Ne me dis pas que tu fais de la conjonctivite, *hermano*.

— Non, j'ai fumé un pétard. Et toi... tu es rentré dans un camion ?

— Plus ou moins. Je suis allé à la Mascota.

— Je vois que tu vas vite. Il faut se méfier de ce genre d'endroit. Bon... Sam m'a téléphoné. Il paraît qu'en France les choses ne s'arrangent pas pour toi. Tu es devenu l'ennemi public numéro un et ils veulent te mettre sous les verrous à n'importe quel prix. Il m'a dit de te mettre en contact avec Alberto, c'est le seul qui a les moyens de te protéger.

Jaime sourit comme un prêtre qui s'apprête à donner l'extrême-onction, et s'il y a quelque chose que je ne peux vraiment pas supporter, c'est de me faire rouler par un ami.

— Ce Sam, je le connais à peine et je sais encore moins ce qu'il a dans le crâne. À Paris, il n'avait pas l'air enchanté de m'aider et maintenant il s'inquiète pour mon avenir ? Ce qu'il t'a dit sur ma situation, c'est de l'eau de boudin. Il faut me

donner des éléments plus solides, sinon, on s'en roule une et ciao.

Et s'il n'est pas content tant pis. J'ai aussi des amis italiens à Puerto Escondido, et je sais que je peux compter sur leur aide. Jaime n'a pas bronché. D'un geste las il appelle le serveur et lui commande deux bières.

— Ne t'énerve pas. De toute façon dans ce pays, depuis sa conquête jusqu'à nos jours, on est habitués à toutes sortes d'ingratitude. C'est facile la vie, hein ? On t'aide à t'enfuir, tu arrives ici avec deux sous en poche, à la douane on te laisse passer pour le prix d'une *tortilla* et maintenant tu crois que tout t'est dû, juste pour tes beaux yeux ? Fais ce que tu veux, mais rappelle-toi que le Mexique est une cage bien grande pour un oiseau aussi petit.

Il hausse les épaules, avale d'un trait le fond de sa bouteille et se lève pour partir.

— Qui c'est, Alberto ?

— Quelqu'un qui est de ton côté.

— Ça, je l'avais compris, un camarade qui brûle d'envie de m'aider. Et ensuite ?

— Et ensuite basta. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il est physicien et que tu as certainement entendu parler de lui. Si tu veux en savoir plus, va chez lui, à San Miguel de Allende.

— Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse avec un physicien ?

— Tu veux dire, plutôt, qu'est-ce qu'il va faire de toi ?

Et cette fois-ci, il rigole franchement.

— Écoute, je ne sais pas ce qu'on a bien pu te dire sur moi, mais il faut que tu saches que j'ai cessé de jouer à la révolution depuis plus de dix ans et que je n'ai aucune envie de recommencer.

— Mais pourquoi vous prenez-vous tant la tête, vous autres, les Européens ? Vous arrivez à sentir la douleur avant les coups. À propos, il te reste combien de fric ?

— Pas plus de cinq cents. Pourquoi ?

— Donne-les-moi. Je vais faire une opération avec des traveller's check, demain je t'en rendrai huit cents.

— Mais... ces combines-là ne marchent plus depuis longtemps. Tu es sûr que...

Ma méfiance n'échappe pas à Jaime.

— Sois tranquille *hombre*, tu es en de bonnes mains. Viens, on va faire un tour en voiture, ça te rafraîchira les idées.

Heureusement, il a changé de voiture. C'est un fourgon qui sent encore le neuf, équipé d'une radio et d'une clim, sur les côtés on peut lire : *Universidad Autonoma Metropolitana*.

La circulation doit être à son point culminant. Jaime, comme tous les autres, se faufile habilement à droite et à gauche sans le moindre problème et personne ne hurle de grossièretés comme chez nous. Les voitures circulent mieux et il ne me semble pas que l'ordre public ait à s'en plaindre.

La rue pavée débouche sur une esplanade, une place carrée aussi gigantesque qu'inattendue, entourée de palais coloniaux. Jaime fait un tour complet, se gare sur le côté de l'imposante cathédrale et me passe un sachet d'herbe.

— Tu es capable de rouler un joint ou bien chez vous on les vend déjà faits ?

Je colle les feuilles et je déchire une cigarette pour mélanger la marijuana au tabac. Il fait un bond et m'arrache le tout des mains.

— Tu es fou ? Pourquoi veux-tu gâcher cette excellente *oaxaquena* avec une Marlboro ? Vous êtes vraiment des barbares, vous-autres les *güeros* !

Cette histoire de *güeros* commence à me les casser.

— Écoute, moi, je m'appelle Enzo et pas « vous autres ».

Il donne un dernier coup de langue et me passe le joint avec le briquet.

— C'est vrai, tu es un peu plus bronzé que les autres mais tu es quand même un *güero*. Vas-y, *hermano*, celle-là, c'est un vrai don de Dieu.

J'allume le joint et je tire dessus, l'air le plus professionnel du monde. La cigarette a un vague goût de citronnelle. À la seconde bouffée, le papier devient marron et poisseux, je commence à cracher mes poumons et Jaime se marre comme un gamin qui vient de faire une bonne blague.

Les joues gonflées pour ne pas laisser échapper le moindre filet de fumée, Jaime introduit une cassette dans l'autoradio. Une musique d'orchestre coule lentement dans l'habitacle puis un sax grinçant introduit un rythme vigoureux de *congas*. Et le cœur du Deëffe bat dans ma tête.

— Je ne m'attendais pas à ça. La majesté de cet endroit ferait pâlir la place de la Concorde à Paris.

— Qu'est-ce que tu croyais ? Que la *Presidenza* était une pyramide ? Les prêtres espagnols les ont rasées parce qu'ils avaient besoin d'espace pour planter leurs croix.

Il appuie son front sur le volant et émet un gargouillement qui ressemble à un rire.

— Nous sommes en l'an 2000, mais les Occidentaux s'obstinent à nous imaginer avec une plume sur la tête ou une paire de .45 à la ceinture... Vous êtes vraiment trop ! Il y a quelques années, j'ai fait un tour chez vous, aux frais de l'Université bien entendu. Je me suis amusé comme un fou. Ils étaient tous déçus parce que je n'avais pas la peau rouge ni l'ombre d'un sombrero. Ici, c'est le Deëffe, *hermano*, une ville construite à votre image, y compris les bidonvilles. On va aller la voir d'en haut. Et si les flics nous arrêtent, tu ne dis pas un mot. Je m'en charge.

Je voudrais lui dire que j'en ai rien à foutre de voir sa ville et que j'ai une idée aussi vague du Mexique que du Burundi ou d'un tas d'autres pays de la planète. Mais à cause de cette maudite herbe, je suis collé sur le siège, un petit nuage de fumée en guise de cervelle. J'essaie de dire quelque chose de pertinent mais impossible de desserrer les mâchoires. Jaime s'en aperçoit et me donne le coup de grâce :

— Quand je regarde ta tête, je comprends pourquoi on vous a appelés « visages pâles ». Les hommes de Cortez n'étaient sûrement pas insensibles à la marijuana.

Je lui casserais volontiers la figure, mais comme d'habitude il me piège en terminant ses thèses contre l'occidentalisme par un grand sourire désarmant.

Dans l'état où je suis, je ne pourrais même pas rouler à bicyclette en pleine campagne. Lui, en revanche, il louvoie

sournoisement au milieu de la circulation et il s'engage enfin sur une grande route à douze voies. Ici, le paysage change radicalement : de chaque côté défilent des gratte-ciel vitrés et d'immenses enseignes publicitaires lumineuses comme je n'en avais jamais vu. Les plus prestigieuses firmes de mode occupent des groupes d'immeubles entiers et les plates-bandes sont si bien entretenues qu'on les croirait fausses. C'est le Paeso de la Reforma. Après quatre ou cinq kilomètres, la route se resserre et grimpe sous le couvert d'un bois. L'illusion d'avoir laissé la ville derrière nous est de courte durée, la revoilà plus compacte que jamais, étendue à perte de vue. Jaime conduit en silence, s'engouffre dans une série de tunnels avant d'arriver enfin sur ce qui ressemble à un périphérique. J'ai envie de vomir et je ressens des lancements douloureux dans ma cuisse blessée. Jaime s'en aperçoit et ralentit.

— Ne t'inquiète pas ! Plus qu'une dizaine de kilomètres avant la sortie vers Guernavaca. Au belvédère on va trouver le remède à tes ennuis de santé, *hermano*.

Je hoche la tête, résigné.

Nous prenons une route en lacets qui grimpe à travers un curieux bois de conifères jusqu'à un belvédère sous lequel brille Mexico. Le « remède à mes ennuis de santé » n'est autre qu'un pack de bières que Jaime a déniché dans une boutique débordante de marchandises de toutes sortes. À califourchon sur le muret, une Corona à portée de la bouche, nous restons là, immobiles, à observer le monstre de béton dont les lumières se perdent à l'infini. C'est impressionnant ! Une vallée de cinquante kilomètres n'a pas suffi à contenir l'inexorable croissance du béton qui disparaît derrière les collines pour apparaître de nouveau sur les collines suivantes. Je n'avais jamais vu tant de choses à la fois. Sur le point de manifester mon admiration, je retiens ma langue au dernier moment. J'ai l'impression que Jaime n'est pas si fier que ça de sa mégapole.

— Les Occidentaux nous ont enseigné comment construire une ville avec usines, écoles et tout le reste, mais ils ont

« oublié » de nous montrer où étaient les limites. C'est ça, le vrai conflit entre deux cultures.

— C'est complètement fou ! Mais il y a combien de gens là-dessous ?

— Vingt ou trente millions. Qui le sait vraiment ? Chaque jour des milliers de gens arrivent de la province, attirés par le miroir aux alouettes. Dans le meilleur des cas ils finissent comme cireurs de chaussures pour touristes.

Il commence à se rouler un autre pétard sans se soucier le moins du monde des gens qui l'entourent.

Tout est tellement dément que Paris, Franck et la tension du voyage me semblent déjà appartenir à un autre monde. Je suis sur un petit nuage, il faudra que j'en descende tôt ou tard, bien que je ne sache pas encore ce qui m'attend en bas. Pendant ce temps Jaime fume, les yeux exorbités, il semble s'amuser à suivre le fil de mes pensées.

Le ciel est bas et lumineux, je pourrais le toucher avec les doigts. Il m'est déjà arrivé d'essayer de compter les étoiles, comme au cours de cette nuit dans la petite maison de Sylvie à la montagne. Mais, ici, le ciel dort les yeux ouverts, comme un voyeur. Et le croissant de lune... je suis sûr que la dernière fois que je l'ai regardé il était à la verticale. Est-il possible qu'après seulement quelques heures de vol je voie le monde à l'envers ? Je dois être fatigué. Jaime, la main posée sur mon épaule, m'épargne le second joint.

— Mais comment fait-on pour vivre là-dessous, dans cet enfer !

— C'est facile. Regarde ! En empruntant la rue principale, celle à dix voies, tu arrives à un croisement où, à un certain endroit, on vend de tout, mais surtout des missiles. Là, tu tournes à droite et tu continues sur cette route en pente. Au milieu du pâté de maisons tu fais une halte, tu respirez profondément, d'un seul coup, parce que c'est là que l'air contient le plus de radioactivité. Ensuite, tu repars en ligne droite pendant à peu près vingt mille kilomètres. Au bout de la route, tu vas trouver le fond d'un lac plissé de soleil et là, tu ne pourras plus continuer parce qu'un vieil homme te barrera

le chemin. Tous les jours, avec discipline, il écrit la même page d'histoire, mais comme il appartient à une autre dimension, tu ne pourras rien lui demander, il ne te verra même pas.

La voix éteinte, le regard perdu dans un délire hermétique pour moi mais indifférent à ma stupéfaction, Jaime continue, un ton au-dessus.

— C'est à ce point précis que tu dois décider si tu vas jusqu'au bout ou si tu retournes en arrière. Mais rappelle-toi qu'il n'y a pas de retour possible, même pas le souvenir d'un retour. Évidemment, il te reste la possibilité de te consumer sur place. Si tu décides de continuer, alors tu dois parcourir une distance équivalente à cent fois ta taille et demander aux enfants qui jouent aux billes combien ils ont de bonbons, de réglisses et de chewing-gums. Le total correspond au nombre de journées de marche pour arriver au bureau. C'est ici qu'il faut présenter sa demande pour la pension. Ah ! pendant que tu y es, n'oublie pas ton certificat de décès.

Je m'attends à le voir éclater de rire mais il me fait une grimace qui paraît encore plus obscène dans la lumière jaune des réverbères.

Ces Mexicains commencent à me gonfler ! Il suffit de dire un mot ou de faire un geste sans réfléchir et voilà qu'ils se jettent bille en tête dans des élucubrations aussi profondes qu'inconsistantes, si bien qu'à la fin, on ne sait plus de quel côté situer la folie. Je suis manifestement désappointé en revenant au fourgon pour retourner à l'hôtel.

— C'est inutile que tu restes ici à dépenser tout ton fric. Alberto t'attend. Demain je t'apporte les traveller's checks et je t'expédie à San Miguel. Ôte-moi d'un doute, qu'est-ce qu'il t'a pris de te foutre en rogne comme ça à Paris ?

— Par ennui ! *compañero*.

Sur le point de répondre quelque chose il se reprend et enfin il lâche sans conviction :

— Ah ! vous les *güeros* ! Vous êtes une vraie calamité !

Il m'avait dit « midi » mais il arrive à deux heures sans faire la moindre allusion à son retard. Il me donne le fric et me demande de l'excuser. Il ne peut pas m'accompagner jusqu'à la gare routière du Nord à cause d'une réunion syndicale. Mais, d'après lui, ce n'est pas un problème, je devrais trouver à deux pas d'ici des *peseros* qui pourront me déposer juste en face de la gare des cars. Il m'embrasse et commence à s'éloigner mais je le retiens :

— Attends. Je ne sais pas ce que je vais faire là-bas mais... donne-moi un flingue, putain de Dieu !

Il ricane, l'air satisfait. Comme si j'avais enfin dit quelque chose qui me rendait digne d'être en bonne compagnie.

— Ne t'en fais pas, si tu as vraiment besoin d'une arme, tu trouveras ce qu'il te faut chez Alberto. À bientôt.

Le *pesero* est un taxi collectif à parcours fixe qui s'arrête chaque fois qu'il trouve un passager. Il en passe des dizaines mais, comme les autobus, ils sont tous pleins comme un œuf. Et quand j'arrive enfin à en arrêter un, on est dix à se disputer la seule place libre. Finalement un vieux, qui assiste depuis une demi-heure à ma lutte inégale, a pitié de moi et me laisse son tour. Je sors mon portefeuille. Le chauffeur, que j'empêche involontairement de fermer la porte, me fait remarquer qu'il faut être un peu con pour vouloir payer avant d'arriver à destination. Très juste. Je vais donc poser un bout de fesse sur les dix centimètres de siège qu'on veut bien me laisser.

Le minibus rebondit dans chaque trou de la chaussée sans

ralentir pour autant. Les autres passagers, le regard baissé, absorbés par leurs soucis quotidiens, ne sentent même pas le poids de leurs voisins entassés dans cette boîte à sardines tapissée de bleu comme une nuit d'Orient. Le grincement de la portière, qui coulisse à intervalles réguliers, déversant ou ramassant des grappes humaines, rompt impérieusement le silence pesant. Ça me fait penser à un convoi de prisonniers traînant leurs souffrances, souvenirs de vieux films de guerre. J'ai du mal à me raccrocher au présent.

Décidément, les flics ont partout la même gueule. Le motard qui vient de nous arrêter n'a pas l'intention de se contenter des dix pesos que le chauffeur lui a refileés. La négociation tire en longueur. Le flic fait allusion aux réparations urgentes qu'il doit faire sur sa moto mais notre chauffeur ne se laisse pas émouvoir et il redémarre après avoir rajouté une paire de cigares cubains. Tout compte fait j'ai l'impression que ce pays est à ma mesure.

Le Terminus Nord ferait pâlir d'envie un aéroport européen. Cet endroit est d'une propreté méticuleuse, on repère immédiatement sa destination, comment y arriver et à quel prix. Et sans passer par les complications des ordinateurs. Pour San Miguel il y a des cars toutes les vingt minutes. En attendant, on peut manger et boire, regarder un film, aller aux toilettes et même passer un test anti-SIDA. Tout est rapide et à portée de la main. Avec cinq heures de voyage en perspective, je me décide évidemment pour une bouteille de Siete Leguas. Je transfère argent et passeport dans la poche avant de mon pantalon et je choisis le siège près du conducteur. Les passagers debout ne sont pas acceptés et on part pile à l'heure.

Après une heure de voyage, le Deëffe étend toujours ses monstrueux tentacules à travers les vallées poussiéreuses. Comme dans un paysage industriel du début du siècle, au milieu des tôles scintillantes des logements ouvriers, les hautes cheminées d'usines vomissent leurs inévitables panaches de fumée blanche. Nous arrivons enfin à nous libérer de l'emprise de la ville. Le brouillard se dilate pour laisser apparaître l'aride panorama des collines jusqu'à la Mesa

Central. Je porte la main à ma bouteille. Le chauffeur, vêtu d'un uniforme impeccable, les yeux gros comme deux noix de coco, me jette un regard en biais et m'arrête au milieu de mon geste. Dans le rétroviseur, aussi grand qu'une armoire à glace, il observe attentivement les autres passagers.

— Qu'est-ce que c'est ? me demande-t-il d'un air rusé.

Je lui montre l'étiquette. Il approuve d'un mouvement de tête et se tourne de l'autre côté. J'en avale une bonne gorgée avant de lui en proposer.

— Pas comme ça. Dans le sac en papier *por favor*. On t'a pas appris la discrétion ?

À la moitié de la bouteille, je sais qu'il en est à sa trentième heure de conduite et que, pour tenir le coup, il doit se bourrer d'amphétamines.

— Oui ! C'est interdit, mais les ordonnances, c'est le médecin de la compagnie qui les fait. Toi, t'as pas une tête de touriste. Qu'est-ce que tu fais dans le coin ?

— Ça, j'aimerais bien le savoir. Pour le moment, je bois à ta santé.

— San Miguel est un endroit spécial, *muy buena onda*. Tu verras, ça te plaira. Si tu reviens au Deëffe, passe me voir, ma maison est la tienne, *güero* !

Le car a quitté l'autoroute et nous roulons maintenant sur une route provinciale en très bon état qui serpente à travers un paysage où les cactus ont laissé la place à une végétation de plus en plus luxuriante. Je repense à tout ce qu'on m'a raconté sur les transports de ce pays. Encore des affabulations de touristes occidentaux et xénophobes.

Une série de petites villas à l'américaine, un poste à essence et puis soudain, comme si le terrain venait de glisser d'une centaine de mètres, en contrebas de la falaise on aperçoit un lac et les couleurs rouges et blanches des maisons à l'architecture coloniale. Après un grand virage creusé à vif dans la roche, le car finit sa course devant un terminal ultra-moderne. Le chauffeur me rend le cadavre de la bouteille et me salue comme si nous venions de gagner une bataille ensemble.

Je m'escrime à arracher mon misérable sac à dos des griffes d'une bande de gosses qui veulent, coûte que coûte, me pousser dans un taxi et je cherche mon homme au milieu des visages européens. En vain. À part un type à l'air ahuri, personne d'autre ne semble attendre de passer. Je m'installe au bar et je commande une bière pour dissiper les vapeurs de la tequila. C'est seulement quand la salle est complètement vide que l'ahuri s'approche de moi et prononce timidement mon nom. De près, il a l'air d'un vieux con dont la seule fantaisie réside dans une coupe de cheveux genre troubadour. Il jette un regard dégoûté sur mon verre et m'invite à le suivre. Je sais que j'ai affaire à un physicien réputé, je marque donc un temps d'arrêt devant une impressionnante Chrysler, mais je dois me rabattre sur une Datsun en ruine que personne n'aurait l'impudence de fermer à clef. Malgré tout, je fais un effort pour paraître sympathique. Le type se fiche complètement de mes fines plaisanteries, il roule sans prononcer un mot, s'engage dans une rue et freine brusquement devant une maison dont la façade est en parfaite harmonie avec l'état de sa voiture. Je frise la déprime.

Une fois la porte franchie, je dois admettre que je me suis trompé. Une allée fleurie sépare une grosse maison en pierres roses d'un parc planté d'arbres centenaires. Une cinquantaine de mètres plus loin, le chevelu ouvre une porte et nous entrons dans une pièce à peine plus grande qu'un salon du château de Versailles. Toujours muet comme une carpe, il me montre la salle de bains et le lit. Au moment de me quitter, poussé par un excès d'amabilité, il me dit d'un ton emprunté :

— Mets-toi à l'aise. Maintenant je dois m'en aller, j'ai un rendez-vous. Nous nous verrons ce soir. Ah ! j'allais oublier, si tu as une arme il vaut mieux que tu me la donnes tout de suite. Ici, je ne veux pas d'histoires.

Je tiens encore mon sac à la main. Je ne sais pas si je peux le poser sur le tapis dont les couleurs vives dessinent un joyeux village indien. Alberto a vraiment une drôle de tête. Avec son casque de cheveux noirs, il me fait penser à un personnage du Décaméron.

— Il y a un râtelier quelque part ?

Il marque une seconde d'hésitation, esquisse un sourire et sort en haussant les épaules. La chaude lumière de l'après-midi incendie le bois de l'ancien mobilier colonial. Un style austère qui se marie élégamment avec quelques objets indigènes manifestement disposés par une femme de goût.

— Bonsoir. Ne fais pas attention. Alberto est un ours mais il est très gentil. Tu as fait bon voyage ?

Je n'avais pas remarqué l'escalier en colimaçon à moitié caché par la bibliothèque. Bien que juchée sur des talons hauts, elle descend sans coquetterie, en sautillant comme une gamine. Elle me tend la main.

— Je m'appelle Josefina. Et toi, tu es certainement Enzo. Allons, tu peux le lâcher ton sac, ici tout le monde s'en fout !

— Mes compliments ! Grande et belle maison !

Son rire fait tressaillir ses seins dont il est difficile de détacher le regard.

— *Gracias*, mais ce n'est pas ma maison. Moi, j'habite dans le Deëffe. Je viens ici de temps en temps pour essayer d'y voir un peu plus clair dans les divagations d'Alberto. Tu veux une *chelafría* ?

J'accepte, supposant qu'il s'agit de quelque chose de frais. Elle s'éloigne sans se déhancher et Dieu sait qu'elle pourrait le faire mieux que n'importe quelle femme ! Elle doit avoir entre vingt et quarante ans. Impossible de lui donner un âge précis. Sans doute à cause de son sourire et de sa peau cuivrée. Elle revient avec deux bières. Ce qui surprend le plus chez elle, c'est qu'elle arrive parfaitement à faire croire qu'elle ignore tout de sa beauté. Elle boit à la bouteille et me demande une cigarette.

— Donc, tu es un membre de la secte ?

— La secte ?

— Oui ! Je dis ça pour me moquer d'Alberto et de sa bande d'anti-relativistes. Tu sais, il y a encore peu de temps, j'étais convaincue que les théories d'Alberto étaient sans fondement mais j'ai dû changer d'avis devant l'évidence. Moi, je suis prof d'art dramatique et la physique... j'y comprends que dalle.

Mais quand on a vu de ses propres yeux...

— Je comprends. Comme toujours les choses sont plus simples qu'on le croit. Mais pourquoi Alberto a-t-il choisi cet endroit ?

— Parce qu'il est plus mexicain qu'un cactus ! De plus, le gouvernement est très intéressé par ses expériences et je crois qu'ils le soutiennent. Pourtant, s'il arrêta de mélanger la science avec ses idées farfelues, ça irait encore mieux pour lui. Toi, tu dois être de la même trempe.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Un éclair de méfiance immobilise le regard de Josefina. Elle lisse ses longs cheveux noirs et me répond sur un ton différent.

— Je disais ça juste pour dire quelque chose. Finalement, je crois que vous n'avez rien en commun. Tu penses t'installer ici ?

— Je ne sais pas. Tout dépend de ce qu'il y aura à faire.

— Ça doit être une habitude chez les Italiens de toujours rester dans le vague ! Écoute. Si tu as faim, il y a des choses toutes prêtes dans le frigo. Moi, je vais faire un saut pour voir Lojos. C'est le cheval qu'Alberto a acheté la semaine dernière. Pauvre bête, c'était un vrai squelette. Il a été gagné dans un pari par un péquenaud et comme il ne savait pas quoi en faire, il l'a abandonné dans une étable dégueulasse. Alberto n'en a rien à foutre, des chevaux. Il l'a seulement recueilli par pitié.

— Et toi ?

— Je les adore ! Dès qu'il sera en forme, je le monterai.
Hasta luego !

Quelques minutes plus tard, en bottes et tricot noir moulé sur ses hanches rondes, Josefina me confie un trousseau de clefs et me demande de refermer le portail derrière elle. Chacun de ses gestes est une invite naturelle à l'érotisme. Elle s'éloigne au volant de la Datsun en faisant grincer les vitesses. Une camionnette immatriculée en Californie, vitres fumées et roues de Caterpillar, démarre silencieusement dans la même direction. La tête lourde, je rentre dans la maison. J'aspire à pleins poumons l'odeur du bois et le parfum des

bougainvillées. J'ouvre et referme le frigo et, un peu désespéré, je m'allonge sur le lit.

Il est à peine sept heures du soir. Je suis sonné, comme si j'avais dormi toute une semaine. Il me faudrait une triple dose de café mais Alberto n'a pas l'air d'avoir envie de jouer au maître de maison. Il me regarde sans me voir et, l'air d'un mec qui est en train de perdre un temps précieux, il enroule méthodiquement une mèche de sa frange autour de son index. En tout cas, il a toutes les apparences d'un antipathique professionnel. Il a dû découvrir que c'est un look qui plaît aux femmes et décourage les intrus. Quant au café, il l'a déjà oublié !

Ma valise est à portée de main et ce ne sont pas les autocars qui manquent pour retourner au Deèffe. Mais d'abord, je veux me payer le luxe de le faire sortir de ses gonds. J'allume une cigarette dont j'ai sournoisement enlevé le filtre et je reçois un premier regard désapprobateur. Imperturbable, je me cure le nez, puis je siffle un fond de bière et je lâche un rot tonitruant. Il a un geste bref d'irritation. Puis, il s'assoit en face de moi en réprimant un sourire. Nous nous regardons en chiens de faïence.

— Écoute-moi bien. Je ne suis pas là pour juger les raisons qui t'ont poussé à venir ici et je n'en ai rien à foutre. De toute façon, il vaut mieux faire des conneries que ne rien faire du tout. Mais mets-toi bien dans la tête que je n'ai aucune obligation envers un timbré qui enlève un ministre à l'heure de la sieste. J'ai d'autres chats à fouetter.

Je repense à Franck, à ses propositions naïves qu'il m'a vendues avec tant de facilité et qui vont lui coûter au moins

vingt ans de QHS. Je crois qu'il mérite tout de même un certain respect.

— Je connais un cordonnier qui m'aurait dit exactement la même chose. C'était un type tellement chic que j'ai toujours eu du mal à ne pas tenir compte de ses conseils. Mais avec toi, c'est différent ! J'attends autre chose d'un physicien renommé, habitué aux congrès internationaux.

— Oui. Tellement renommé que je risque de me faire écraser.

Il abandonne son air d'éternel absent et, pour la première fois, il semble s'apercevoir de ma présence.

— Ici, tu es en lieu sûr. À San Miguel, il y a plus de touristes que de *tortillas* et les autorités ont l'excellente habitude de ne pas se mêler des affaires des autres, du moment qu'on les paye en dollars. J'aime t'a un peu expliqué la situation ?

— Dans les grandes lignes. En cas de besoin il paraît que tu fournis l'artillerie.

Il me jette un coup d'œil méfiant.

— Toujours la même exagération ! Familiarise-toi avec le milieu. Ensuite, je te procurerai des papiers et peut-être un salaire en tant qu'assistant. Ah ! j'allais oublier. On peut faire confiance à Josefina, mais il vaut mieux éviter de la perturber avec des histoires qui ne la regardent pas directement...

À cet instant, le son de la cloche le fait sursauter.

— Ça doit être elle. Tu veux bien aller ouvrir ?

J'hésite. L'idée de faire le larbin ne me séduit pas. Il me précède donc le long du chemin et ouvre la porte sur le visage de Josefina, rouge de chaleur. Je constate avec plaisir qu'ils ne s'embrassent pas sur la bouche. Ils s'éloignent en chuchotant et je reste là, à regarder la rue. La camionnette aux vitres fumées vient de tourner au coin de la rue. Je reviens lentement sur mes pas. Sans arme je me sens nu comme un ver. Dans le salon, un magnétoscope dans une main et un cartable gonflé dans l'autre, Alberto me fait un signe et disparaît dans la pièce voisine. Josefina, qui a lancé ses bottes couvertes de boue sur le tapis bigarré, se retourne au milieu

de l'escalier et me dit que si j'ai la patience de l'attendre une petite demi-heure, elle accepterait volontiers une invitation à dîner. Cette fille est dangereusement attirante.

J'en profite pour prendre une douche et farfouiller par-ci par-là sans trouver le moindre élément qui puisse me permettre de savoir à qui j'ai affaire.

Elle sort, vêtue d'une veste blanche brodée d'oiseaux exotiques. Je la suis dans un labyrinthe de ruelles pavées si étroites qu'elles laissent à peine passer le ciel au milieu du rouge colonial des maisons toutes construites sur le même modèle. Derrière chaque porte vétuste, j'imagine des jardins luxuriants et des grosses voitures américaines. De temps en temps, une vieille Indienne, courbée sous le poids d'un panier de fruits ou de fleurs, nous adresse un sourire timide. Les autres passants arborent des panoplies de parfaits petits cow-boys aux couleurs voyantes. Ils n'ont pas grand-chose à voir avec l'ancienne race de bronze. Quelques rues plus loin nous débouchons sur une place grouillante de jeunes Mexicains. Leurs cris se mêlent au gazouillis assourdissant des oiseaux qui ont élu domicile dans les arbres rigoureusement taillés. Josefina est contente de me montrer enfin quelque chose de son pays.

— Le soir entre sept et huit heures, les *gringos* se réfugient dans les bars et les jeunes envahissent le Zocalo. Ils viennent draguer, en jeans et baskets à la mode américaine, ils s'empiffrent de hot dogs, boivent des bières et offrent des Coca-Cola aux filles. Demain, tu les trouveras tous au marché, vendant des *tortillas*, des œufs ou du bois pour réchauffer les insomnies des Américains.

C'est vrai qu'on ne voit pas l'ombre d'un seul *güero* sur cette place. Josefina, malgré son allure indienne, a l'air de sortir d'un reportage télévisé. Elle me regarde avec coquetterie en découvrant ses cuisses d'un mouvement élégant.

— Ça, c'est le Mexique, le vrai ! Le reste... c'est du folklore. Pour eux, je suis une étrangère comme toi. Je suis une *chilanga*, une citadine de merde. Viens, c'est l'heure de l'happy-hour au Fraga.

En chemin nous croisons une bande de loubards insolents aux cheveux gominés. Même leurs pantalons « pattes d'éléphants » ne réussissent pas à leur donner le vrai look des années soixante. En face, sous les arcades, un groupe de *Mariachis* joue une chanson d'amour passionné.

Au comptoir et sur les tables, les verres défilent deux par deux. D'habitude, dans la bonne tranche horaire, on paye demi-tarif. Ici, on sert double ration. Encore un signe de haute civilisation. Josefina se dépêche de finir ses deux Daïquiri.

— Dans deux minutes ils vont réduire les doses. Il faut vite commander.

Quatre verres arrivent à notre table avant qu'elle ait fini sa phrase. En réponse à notre regard interrogatif, le garçon jette un œil vers une table au fond de la salle où sont assis un riche Mexicain et un *gringo* au visage buriné.

— Tu les connais ?

— Non, mais quelle importance ? Sans doute un mec qui a trop levé le coude. Trinquons à sa santé !

Sans se retourner, elle lève son verre au-dessus de sa tête. Puis, en singeant mon air maussade, elle glisse un genou entre mes jambes. Sur le ton d'une assistante sociale, elle me demande si j'ai une femme.

Je me défile... j'affirme avec réserve... je nie de façon maladroite. Josefina m'examine comme si j'étais une blatte, retire sa jambe et attaque son quatrième Daïquiri. Je me suis comporté comme un imbécile. Sylvie et moi, nous n'avons jamais formé un vrai couple et désormais il y a un océan entre nous. Josefina se lève en faisant virevolter sa veste et va dire quelques mots à un type, sans doute le patron du bar.

Le généreux Mexicain s'approche de moi en essayant de prendre l'air mauvais pendant que son acolyte nous observe à travers son verre. Sans demander mon autorisation il s'assoit à ma table. Pour une raison que j'ignore, il veut jouer au mec qui en sait long, mais il n'est pas à la hauteur du rôle. Les cheveux huileux plaqués sur son crâne trop grand, il a l'air d'un marchand de frites ambulancier récemment recyclé dans le métier de casse-couilles. Il fixe sur moi ses yeux porcins et

commande une *cuba libre*.

— Tu t'es trompé de table, *hombre*. Cette chaise est occupée.

— Bravo, *güero*. Tu la parles bien, ma langue. Pas comme tous ces gringos qui vivent chez nous depuis vingt ans et qui ne connaissent toujours pas un seul mot d'espagnol ! Il te plaît, mon pays ?

— Oui, surtout pour la discrétion de ses habitants.

Son geste agacé est trop bref pour effacer ce sourire répugnant sur ses lèvres charnues.

— Pourquoi tu ne vas pas au bord de mer ? Les plages mexicaines sont les plus belles du monde et c'est... moins dangereux. Mais tu es sans doute un de ces pédés qui voyagent sans un sou en poche et à qui il faut payer le billet de retour ! C'est pas vrai, *güero* ?

Le patron du bar parle avec Josefina en jetant sur nous des coups d'œil inquiets. Le *gringo* fait mine de s'intéresser aux accords mélancoliques du pianiste. Je me penche vers lui comme si je voulais lui parler à l'oreille.

— Tu n'as jamais entendu parler d'un crétin de Mexicain qu'on envoie chercher l'aventure à la table d'un *güero* ?

Je passe ma main derrière sa nuque et je lui balance un coup de tête en plein dans le nez. Le type s'écroule. Je fais le tour de la table pour l'achever d'un coup de pied dans l'estomac. Immédiatement le patron et tout le personnel me sautent dessus. Le Mexicain est étendu raide. La crosse d'un flingue dépasse de sa ceinture. Quant à l'autre *gringo*, il s'est volatilisé. Dès que la cohue qui se presse autour de moi relâche un peu la pression, je file comme l'éclair vers la sortie. Je n'ai pas du tout l'intention de me faire coffrer par un flic en vadrouille. Je fais signe à Josefina de se dépêcher. Elle marche lentement derrière moi, comme si je n'existais pas. Je la tire par le bras, mais elle se libère violemment.

— Si tu ne tiens pas l'alcool, reste chez toi. À cause de toi, j'ai eu vraiment bonne mine !

— OK. Mais maintenant filons. La police pourrait arriver.

— La police ? Tu veux rire ! Combien de fric crois-tu qu'ils

pourraient tirer d'une bagarre entre deux poivrots ?

Je devrais lui dire que les choses ne se sont pas passées comme elle le croit, que l'autre soi-disant ivrogne avait des intentions bien précises. Mais ça servirait à quoi ? Son regard furieux la rend encore plus séduisante. J'ai envie de me la faire, là, sur le trottoir. Les mains dans les poches et la tête basse, je la précède de quelques mètres sur le chemin du retour.

La maison est plongée dans l'obscurité. Josefina monte au premier étage, j'entends la porte claquer derrière elle. Je reste au milieu du salon. Je ne suis pas assez ivre et la nuit est trop douce pour la quitter comme ça. Je prends une bière, mon paquet de cigarettes et je vais m'étendre dans le jardin au pied d'un noyer.

Loin du désordre organisé de Mexico, le temps se dilate dans une atmosphère d'attente magique. Je ne sais pas que faire sous ce ciel pur et inconnu, si clair et si proche que je n'arrive même plus à recomposer le visage de Sylvie sous le dessin régulier des étoiles. Je me sens totalement impuissant, tellement déplacé que même la fumée de ma cigarette me semble inutile. Je me lève et je fais le tour de la maison.

Pendant que je savoure le plaisir de pisser à la belle étoile, j'aperçois un soupirail allumé au sous-sol. À intervalles réguliers, le jardin s'illumine d'éclairs de lumières qui passent du rouge au violet comme les spots d'une discothèque où l'on aurait coupé le son. Je suis intrigué mais je n'ose pas m'allonger par terre pour épier à l'intérieur, j'ai peur de me trouver nez à nez avec Alberto. J'allume une cigarette et je reste dans les parages. À l'instant où cesse le jeu de lumières, des bruits de voix arrivent jusqu'à moi. Je suis sur le point d'abandonner le terrain quand le ton de la conversation s'anime. J'entends soudain un grand remue-ménage, puis plus rien. Je me penche sans hésitation pour regarder à travers le fenestron. Alberto, debout derrière une table couverte d'ustensiles de toutes sortes, le regard halluciné, fixe quelque chose qui se trouve à ses pieds. Je reviens sur mes pas, je me précipite dans le salon et j'ouvre la porte derrière laquelle il a

disparu tout à l'heure. Sous l'escalier, une autre porte est à peine tirée. Je la pousse timidement et j'entre dans un véritable repaire d'alchimiste. Alberto se trouve toujours là, dans la même position, le visage en sueur, le regard vague. Je fais deux pas dans la pièce et je m'arrête, terrifié. Une flaque de sang s'élargit à vue d'œil sur le carrelage usé. L'homme à terre a un tisonnier enfoncé dans la poitrine, il me semble qu'il ne respire plus, pourtant l'artère de son cou continue à battre. J'ai une subite envie de vomir. Je ne sais pas si c'est cette manière barbare de se débarrasser d'un homme ou l'odeur du métal brûlé qui me soulève l'estomac. Alberto relève lentement la tête et me regarde comme s'il attendait un geste bienveillant. Il est pâle comme un linge. J'enjambe le corps et je fais un tour de reconnaissance dans la pièce, qui tient à la fois de l'atelier d'un forgeron et du laboratoire ultramoderne d'un chimiste. Depuis combien de temps ai-je posé les pieds sur le sol mexicain ? Je ne m'en souviens plus, mais trop peu, me semble-t-il, pour me trouver déjà en face d'un gringo embroché à mes pieds et d'un demi-fou qui se prend pour Cagliostro.

Alberto réprime un geste d'agacement et, d'un coup de pied, il expédie contre le mur un flingue automatique.

— Qu'est-ce que tu crois ? Ce fils de pute voulait me descendre. Pas la peine de faire cette tronche !

Je ramasse l'arme, je la palpe comme s'il s'agissait d'un portefeuille bien garni. C'est un Sig Sauer P228.

Je baisse le chien, contrôle le chargeur et la glisse dans ma ceinture. Alberto me regarde, stupéfait.

— Bon Dieu ! Mais tu ne penses qu'à ça ?

— Le *gringo*, c'est toi qui l'as tué, non ? Moi, j'ai juste besoin de ça. Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire de lui ?

Si je l'avais traité de fils de chienne, son regard n'aurait pas été plus meurtrier. Il respire profondément et se recompose une tête de bandit déguisé en notable.

— Josefina dort ?

— Peut-être.

— Il faut se débarrasser du corps. Heureusement que les autres n'étaient pas au courant de cette entrevue.

— À ta place, je n'en serais pas si sûr, si les « autres » en question ont le visage grêlé et se déplacent en Land Rover...

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que cet après-midi Josefina a été suivie par une 4 x 4 immatriculée en Californie et que tout à l'heure, dans un bar, j'ai échangé quelques idées avec un Mexicain qui agissait pour le compte d'un mec à la peau grêlée. Ça te dit quelque chose ?

Il serre les mâchoires et essaie de rejeter en arrière sa frange épaisse.

— Merde ! On est dans un beau pétrin !

— Une seconde. Ce pluriel ne me convient pas du tout. C'est toi qui es dans la merde et si tu as besoin d'aide, tu n'as qu'à faire appel à tes collègues scientifiques. Que peux-tu attendre d'un pauvre mec en cavale comme moi ?

— Ne dis pas de conneries, c'est pas le moment. Ceux que tu appelles mes collègues font tout ce qu'ils peuvent pour se débarrasser de moi. Qu'est-ce que tu crois ? Dans cette affaire l'enjeu est important et avec un problème pareil sur les bras, je risque de me mettre à dos même le gouvernement mexicain. Quant à toi, si les mecs de l'Engelhand Corporation t'ont repéré, tu es aussi mouillé que moi. C'est clair ?

— Mais enfin, on peut savoir dans quel pétrin tu t'es fourré ? Et puis, qui sont ces mecs de la...

— C'est une longue histoire. Maintenant, il faut trouver une solution, et vite !

Le sang commence à coaguler, le *gringo* prend petit à petit la couleur grise de la mort et je lutte contre une nouvelle envie de dégueuler. Alberto a perdu toute sa morgue et il n'est plus le même homme. Il range fébrilement, à l'aide d'une pincette, des granulés de métal brillant dans une trousse. J'ai l'impression d'être tombé dans un asile de fous et, pour une fois, ce n'est pas moi le plus atteint.

— Je ne bougerai pas le petit doigt tant que je ne saurai pas pourquoi et pour qui.

Ses yeux lancent des éclairs.

— Qu'est-ce que tu veux ? Une leçon de physique nucléaire ? Tu crois que c'est le moment ?

En agitant sa trousse, il continue :

— Ça, il y a une heure encore, c'était du mercure. Maintenant, c'est du platine à cent pour cent. Ça fait des années que je travaille sur la fusion à froid, sur une nouvelle structure de l'atome. Et toutes les preuves que j'ai apportées pour prouver qu'Einstein était un âne n'ont servi à rien d'autre qu'à me faire jeter de tous les centres de recherche européens. D'après toi, qui peut accepter de tout recommencer à zéro après cinquante ans d'investissements basés sur $E = MC^2$?

— J'ai compris ! Donc, ce mec, c'était le petit-fils d'Einstein. Furieux de l'outrage fait à son grand-père, il a cherché à te tuer.

— À ta place je ne ferais pas le malin. Ces gens sont dangereux. Depuis que j'ai quitté leur laboratoire du New Jersey, ils ne m'ont plus lâché. Ils croyaient pouvoir continuer leurs recherches sans moi. Et puis ils ont compris qu'il leur manquait la fin de la formule et depuis, ils me suivent partout. Ils disposent de capitaux énormes, ils ont même réussi à s'infiltrer dans l'Institut de Physique du Mexique.

J'ai de plus en plus de mal à le suivre dans le rôle du gentil petit génie poursuivi par les « gros méchants » et je ne peux réprimer un sourire incrédule.

— Mais enfin, si tu as fait une découverte scientifique, pourquoi ne l'as-tu pas déposée ? Une fois ta théorie connue publiquement, tu n'as plus rien à craindre.

— Pour deux bonnes raisons. La première, c'est qu'une expérience n'a aucune valeur si on ne peut pas la reproduire sur le plan industriel et c'est là-dessus que je travaille en ce moment. La deuxième, c'est que le seul pays qui ait accepté de m'aider, c'est le Mexique et les moyens mis à ma disposition sont ce qu'ils sont. Bon. Maintenant, arrête de me les casser et remuons-nous pour l'amour de Dieu !

— Il faut d'abord que je boive quelque chose.

Il ouvre une petite armoire et me passe une bouteille de Bourbon encore pleine. Je m'en envoie une bonne lampée,

puis je cherche autour de moi quelque chose qui pourrait servir à transporter un cadavre. Il pige tout de suite et il va récupérer sous l'escalier un rouleau de linoléum. Je commence à rouler le corps sans perdre de vue les gestes d'Alberto. Je suis surpris. Avec le calme d'un professionnel expérimenté, il efface méticuleusement les traces de sang en frottant le carrelage à l'acide nitrique. Je me demande s'il est amateur de films policiers ou s'il est en train d'appliquer à la lettre le manuel du parfait petit clandestin. En tout cas, une chose est certaine, j'ai de plus en plus de mal à juger quelqu'un à première vue.

Un homme pèse plus lourd mort que vivant. Je l'ai toujours entendu dire, mais il ne m'était jamais arrivé de monter un cadavre dans un escalier. Alberto me guide vers le cabanon au fond du jardin. Il ouvre la porte et je découvre une grosse voiture comme on en voit dans les films américains des années soixante. Dans le coffre on pourrait installer une famille entière sans oublier le chien. Il me fait signe d'attendre. J'y dépose le cadavre. Il revient avec le tisonnier et un fusil mitrailleur qui ressemble vaguement à un Uzi.

— Nous allons prendre des routes secondaires mais on ne sait jamais... Le problème, c'est Josefina. On ne peut pas la laisser ici.

Son air insolent commence à me plaire. Le physicien est sans doute givré, mais l'homme m'inspire de plus en plus confiance.

Nous nous rinçons copieusement la dalle et nous décidons qu'il partira avec Josefina en Datsun et que moi, quelques minutes plus tard, je ferai le croque-mort avec la Plymouth Fury. Si personne ne les a suivis, nous nous retrouverons sur la place de la gare. Sinon, je me débarrasserai du cadavre le plus loin possible de la ville et j'irai informer Jaime.

Par la fenêtre de l'étage je les vois s'éloigner vers la banlieue. Aucun signe anormal dans la rue, je prends donc mon sac et je descends.

La gare est dans l'obscurité. Dans ce bled il ne doit pas passer plus d'un train par jour. Je repère immédiatement leur

voiture, garée au milieu d'une file de camionnettes. Alberto est nerveux et Josefina fuit mon regard. On dirait qu'ils viennent de s'engueuler.

— Tu en as mis un temps, me dit Alberto. Pousse-toi, je vais conduire.

Josefina se glisse à l'arrière et, sans un mot, elle s'installe pour dormir.

Une heure et demie après, Alberto engage la voiture sur un chemin de terre qui grimpe à flanc de coteau. Dans la lumière des phares j'aperçois un paysage stérile de pierrailles et de cactus. Il s'arrête dans une cuvette encaissée entre des rochers. Nous déchargeons le corps et, après avoir sauté une série de murets en ruine, nous le jetons dans le puits d'une ancienne mine de cuivre. Le trou doit être vraiment profond car je n'ai pas entendu le bruit sourd de la chute et pourtant j'ai bien tendu l'oreille. Le tisonnier a volé dans un trou boueux. Quand nous revenons à la voiture, Josefina dort toujours. Alberto se remet silencieusement au volant. Le dernier panneau que j'ai vu avant de m'endormir annonçait la ville de San Luis Potosí.

Je me réveille les narines pleines d'une odeur d'essence. Un gamin essaye de nettoyer les vitres de la Plymouth avec un chiffon graisseux. Il fait jour et nous sommes dans un endroit civilisé.

Je descends pour aller à la cafétéria. Josefina et Alberto sont assis devant un plat d'œufs et de haricots. Ils ont le visage détendu et me proposent de commander quelque chose. Des milliers de mouches se posent partout. Les gens du coin doivent avoir renoncé à les chasser, même les moulinets de mains de Josefina n'arrivent pas à les éloigner de sa fourchette. J'accepte un café. Alberto, gai comme un boy-scout, me conseille de mettre quelque chose de plus consistant dans mon estomac parce que nous allons traverser une zone « un peu inhospitalière ».

— Où sommes-nous ?

— Dans la banlieue de Torreon. Nous avons parcouru six cents kilomètres pendant que tu dormais, mon cher. Nous

allons dans la Zona del Silencio et Josefina a décidé de nous accompagner. D'après moi, c'est parce que tu es là !

Elle lui jette un regard en biais puis ses fossettes réapparaissent et, refusant obstinément de s'intéresser à moi, elle répond sèchement :

— Disons plutôt que je commence à prendre goût à certaines promenades nocturnes et puis j'ai rendez-vous avec Mescalito qui, le hasard faisant bien les choses, se trouve justement sur le chemin du retour.

Alberto ravale brusquement sa bonne humeur et reprend son visage dur. J'imagine qu'il n'a aucune sympathie pour ce Mescalito.

Après un café et quelques cigarettes, je me force à avaler un sandwich tellement garni que mayonnaise et viande s'échappent de tous les côtés. Je ne cherche même pas à savoir ce que nous allons faire là-bas, une chose est certaine : à la première occasion je largue ces deux timbrés et je retourne à Mexico.

— On va louer une voiture plus résistante, sinon on n'arrivera jamais jusqu'au bout.

Il se lève et revient avec des packs de bière et quelques bouteilles d'eau.

— On y va !

À côté du garage qui loue des véhicules il y a une station de bus. Je suis sur le point de saisir l'occasion au vol mais juste à ce moment-là Alberto me dit naïvement :

— Tu vas voir, je vais t'emmener dans une région où peu de gens osent s'aventurer.

Josefina, qui a parfaitement deviné mes intentions, me gratifie du premier regard de la journée. Je suis désarmé.

Alberto a insisté pour louer une 4 x 4 fermée pour pouvoir passer la nuit à l'abri. Une fois rassuré sur ma façon de conduire, il s'installe à l'arrière avec Josefina et pendant deux heures ils discutent à bâtons rompus en consultant des tas de documents et d'instruments. Jusqu'à maintenant la route est bonne. Sur les côtés défile un paysage qui me rappelle les films de Sam Peckinpah. À la sortie d'un virage un panneau signale Ceballos, point de départ de la Zona del Silencio : quatre maisons à la queue leu leu, un chien squelettique qui somnole au milieu de la route et une pompe à essence. Nous nous arrêtons pour vérifier l'huile et l'eau. Alberto descend et commence à discuter avec le pompiste pour lui arracher des informations sur l'état actuel de la piste. Un petit vieux tout courbé, qui vend des sandales fabriquées avec des morceaux de vieux pneus, s'approche discrètement de nous. Il me semble plus intéressé par le sujet de la conversation que par la vente de sa marchandise. Je cherche une pièce et je vais vers le distributeur de boissons. Le vieux me suit. Sans préambule il me demande les raisons de notre voyage. Le ton de sa voix et la vivacité de son regard au milieu d'un faisceau de rides serrées ne sont pas ceux d'un vieillard. Il pose lentement son fardeau par terre, attendant une réponse.

— Du tourisme. Nous sommes des touristes qui n'ont pas grand-chose dans la cervelle !

Il hoche la tête comme s'il grondait un enfant qui fait des siennes :

— C'est un bel endroit mais ça ne vaut pas la peine de faire

tant d'efforts pour ça. Allez à la *posada*^{3}, là-bas, il y a de la bière fraîche et de quoi manger.

— C'est bien ce que je pense, grand-père ! Mais ces deux-là ne veulent rien savoir. Je vais t'acheter une paire de sandales.

Il me fixe comme s'il voulait lire dans mes pensées puis il ramasse ses affaires et me dit à voix basse avant de s'éloigner :

— Tu n'en as pas besoin, *güero*. Mais prends bien garde au grand oiseau noir.

Je reste là, figé, à lire les ingrédients chimiques qui composent ma boisson. Quand je relève les yeux il a déjà disparu derrière un tas de vieux pneus.

Alberto fait un geste d'impatience. Je me remets au volant et au moment où nous tournons sur un chemin de pierres je lui demande sans vraiment attendre de réponse :

— Étrange ce vieux, non ?

— Quel vieux ?

— Le vendeur de sandales, chez le pompiste.

— Je n'ai pas fait attention. Va doucement, on risque de casser un amortisseur.

Les pneus du vieux pick-up projettent les pierres du chemin sur les côtés. Avec une voiture ordinaire il aurait été impossible de parcourir les cinquante-cinq kilomètres de Ceballos à Cerro San Ignacio ; l'état de la piste, la poussière et le soleil sans pitié justifient largement les nombreuses recommandations de l'employé de l'agence, extrêmement inquiet quant à l'avenir de son véhicule.

Je mets en marche les essuie-glaces pour chasser la poussière blanche qui tombe sur nous comme une pluie fine. À chaque gorgée d'eau j'ai l'impression d'avaler une cuillerée de ciment et la moindre tentative pour fermer la vitre se transforme en un bain de sueur. De temps en temps des rochers noirs effilés viennent interrompre la plate monotonie du désert. En face de nous, une chaîne de montagnes chauves reflète une lueur rougeâtre, vers le nord, la vue se perd à l'infini sur une étendue de cailloux et d'arbustes que dominent les cactus géants. Josefina prend son rôle de navigatrice très au sérieux, elle consulte sa boussole toutes les minutes et

m'informe que nous nous dirigeons vers le nord-est.

— C'est là que convergent les états de Durango, Chihuahua et Coahuila, et à cet endroit précis c'est la Zona del Silencio. Apparemment, c'est un lieu comme un autre, perdu dans une région qui s'étend sur des centaines de kilomètres le long des deux rives du Rio Grande. Pourtant il s'y passe des choses étranges.

Elle laisse sa phrase en suspens pour aiguïser ma curiosité.

Le Rio Grande ou le Rio Bravo, comme dans les BD que je lisais en faisant semblant de faire mes devoirs. Est-ce par ici que caracolait Aigle de la Nuit, l'intrépide chef navajo à la peau blanche, deux colts 45 plaqués sur les hanches ? À cette époque, le fleuve n'était pas encore la frontière entre le Mexique et les États-Unis. C'est arrivé après, quand les *gringos* ont décidé d'étendre leurs terres à mille kilomètres au sud. La chaleur étouffante semble n'avoir aucun effet sur le visage de Josefina qui s'illumine chaque fois qu'elle parle de son pays.

— Qu'est-ce qu'il a de si étrange, cet endroit ?

Alberto enjambe le siège, vient s'asseoir à côté de moi et allume la radio, les yeux fixés sur le dos de sa main posée sur le tableau de bord. Son visage est marqué par la fatigue. Je suis sûr qu'il est en train de penser à ce qui s'est passé cette nuit mais il réussit à donner le change avec maestria.

— J'ai entendu parler pour la première fois de cet endroit il y a des années. On raconte qu'ici, même le vent retient son souffle, effrayé par les mauvais esprits... ou les bons, selon le taux d'alcoolémie de celui qui t'en parle. La légende dit que les esprits protègent leur territoire derrière un rideau d'anti-énergie impénétrable, même par les technologies les plus modernes. En faisant des recherches sur les propriétés électromagnétiques des météores, j'ai mesuré ici une absorption de l'énergie solaire trente-cinq pour cent supérieure à celle des autres régions.

— J'ai entendu dire qu'il y a beaucoup de météorites qui tombent dans cette région.

— Oui, on en a compté jusqu'à trente-cinq en trois heures. Mais ce qui m'a intrigué, c'est surtout les circonstances de la

découverte de la Zona. En 63, l'ingénieur Harry De La Peña participait à une série d'explorations organisées par la PEMEX.

— C'est quoi, la PEMEX ?

— C'est la Société d'Exploitation des Pétroles Mexicains. À cette époque, on venait de découvrir les gisements de Monclova à une soixantaine de kilomètres de Ceballos. De La Peña détecta un gisement important. Ses instruments lui indiquèrent une région inhospitalière, composée de rochers aux couleurs étranges où la presque totale absence de végétation et de vie animale avait fait fuir les charognards qui ne le lâchaient pas depuis plusieurs jours. Imagine sa surprise quand il se rendit compte que ses appareils ne répondaient plus à aucune impulsion ! Quelques mètres avant, il avait détecté la présence d'une grosse nappe de pétrole et tout à coup... plus rien ! Il essaya d'informer par radio la station centrale, sans résultat. Il pensa à une défaillance technique, mais à son retour il constata que ses appareils étaient en parfait état. Il répéta l'expérience deux fois de suite avant de s'adresser à l'Institut de Recherche Scientifique de Coahuila. Les premiers résultats techniques permirent de localiser d'est en ouest une bande de silence radial où les radiorécepteurs, les transmetteurs et les téléviseurs ne fonctionnent plus.

Les notes d'une joyeuse salsa couvrent la voix d'Alberto. Dans le rétroviseur je surveille Josefina qui suit le rythme de la musique d'un léger mouvement de hanches. C'est juste pour éviter de la regarder que je dis :

— En somme un véritable paradis terrestre !

— Oui. Un vrai désastre pour les accros du petit écran et une manne pour les laboratoires de recherche américains.

— Encore eux ?

— Avec plus de deux mille kilomètres de frontière commune tu crois qu'ils laisseraient échapper un phénomène aussi extraordinaire ? Tu ne les connais pas bien !

— Je ne les connais pas du tout. Mais depuis que j'ai mis les pieds au Mexique, je n'entends parler que de la trahison des Américains. Devant un sentiment aussi général je commence à me poser des questions.

— Tu n’imagines même pas de quoi ils sont capables. En Occident, un recteur d’université est un homme de pouvoir. Ici, on l’empêche de consulter les archives et ça n’étonne personne. Après les nombreuses démarches que j’ai entreprises pour obtenir des renseignements auprès de la Station d’Études de la Réserve de la Biosphère Mapimí...

— C’est quoi, ça ?

— C’est un laboratoire scientifique que le gouvernement a fait construire dans la Zona. Eh bien, malgré mes certificats et mes nombreux laissez-passer, tout ce que j’ai obtenu c’est deux ou trois conneries à propos des déformations génétiques de certaines espèces animales vivant ici. C’est un agent de la sécurité qui m’a appris que le Centre était plein d’experts américains et que dernièrement on parlait beaucoup des rayons Gamma.

— Depuis quand ?

— En juillet 70, un missile spatial de la série Athena devait retomber dans un coin du Nouveau-Mexique. À cause d’une défaillance dans le système de direction il a atterri juste au milieu de la Zona. La Nasa a mis trois semaines pour localiser et récupérer l’engin. C’est beaucoup, vu les énormes moyens dont ils disposent ! En réalité, les techniciens se sont plus intéressés à l’étude géophysique de la Zona qu’à la recherche de leur missile. Même aujourd’hui, il est pratiquement impossible d’en savoir plus.

— Et il y a un rapport avec la fusion à froid ?

— Et comment, il y a un rapport ! Mais... chut !

Il pointe son doigt sur la radio et il me fait remarquer qu’elle est complètement muette.

Je cherche d’autres stations, j’augmente le volume, mais il ne sort pas le moindre son. Je lâche l’accélérateur et sans attendre l’arrêt complet de la voiture, Josefina saute par la portière arrière. Nous nous précipitons derrière elle, anxieux comme des astronautes faisant leur premiers pas sur une planète inconnue. Nos chaussures s’enfoncent dans la poussière fine et grise qui recouvre le sol. Le premier instant d’euphorie passé, nous hasardons quelques pas maladroits.

Après les secousses de la route, nos articulations sont ankylosées. La végétation se résume à quelques cactus rougis par le soleil. Impossible d'y voir à plus de quelques mètres à cause de la lumière intense qui nous oblige à baisser les paupières. Même le ciel semble appartenir à un autre monde. Josefina me regarde comme une gamine qui fait admirer un jouet merveilleux. Je transpire tellement que j'ai l'impression d'avoir pris une douche tout habillé. Je retourne au pick-up pour glisser mon arme trempée de sueur sous le siège et m'ouvrir une canette de bière dont la mousse chaude coule sur mes doigts. Pendant ce temps Alberto a déchargé une valise métallique dont il vérifie le contenu. Il sort un truc et me fait signe d'approcher.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une radio. Une simple radio. Et maintenant, regarde.

Il l'allume et allonge l'antenne : aucun son. Il monte sur le toit du véhicule. On entend alors la friture d'une station mal réglée. Il redescend et met l'antenne en position horizontale à un mètre du sol. Maintenant une voix étrangère sort de la radio, sur un fond de musique orientale.

— Nous venons de capter Radio Pékin avec un petit transistor à dix dollars ! Tu te rends compte ?

— Personnellement, je préfère le rock.

— Quel con ! On n'entend pas les radios situées à moins de cent kilomètres, mais on arrive à capter des stations qui émettent à des dizaines de milliers de kilomètres et toi, c'est tout ce que tu trouves à dire !

— Bon, je t'écoute.

— Ici les vents solaires et l'électromagnétisme du sol forment une espèce d'entonnoir qui absorbe les signaux-radio et les lance dans l'espace. Mais l'entonnoir fonctionne aussi à l'envers, donc si l'antenne effleure le sol, nous pouvons capter des signaux à des années-lumière de là. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'ici la voûte de la ionosphère est moins épaisse que dans le reste de la planète. C'est pour cette raison que de nombreux météores tombent dans le coin comme le missile américain perdu dans l'espace.

Je lui demande discrètement :

— Elle est au courant pour cette nuit ?

— Mêlé-toi de tes oignons, je m'occupe d'elle.

À cet instant nous entendons un cri et nous nous précipitons vers Josefina. Allongée par terre, elle essaie de retenir une tortue récalcitrante.

— Incroyable ! Je n'ai jamais vu une tortue aussi agile, dit-elle.

Et moi, c'est la première fois que j'en vois une avec une carapace triangulaire et sans queue. Alberto se lance dans une nouvelle thèse à propos des déformations dues aux radiations cosmiques des neutrinos à haute énergie. L'animal vient tenir compagnie à mon pistolet. Josefina, qui a dû entendre parler de cet endroit dans un cocktail, nous sort une théorie qui ne tient pas debout.

— Cet endroit est magique et il se trouve juste sous le vingt-septième parallèle ! En allant d'ouest en est nous trouvons : Cap Kennedy, le Triangle des Bermudes, les pyramides d'Égypte, le Koweït, les lamas de l'Himalaya et, revenus au Mexique, le Guerrero Negro. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Formidable ! dit Alberto en s'éloignant avec sa petite valise. Et si on mesure le grelot des crotales, on va découvrir qu'il est infinitésimalement proportionnel à la distance entre la terre et le soleil ! Et si on arrêta de dire des conneries ?

— Tu vois, lui aussi c'est un *güero*, comme toi. Il croit qu'il peut tout expliquer avec ses instruments de merde mais il ne fait que s'éloigner de la réalité.

— Quelle réalité ?

Elle se laisse tomber sur les fesses et enfonce ses poings serrés dans le sable.

— Celle qui t'a fait arriver jusqu'ici sans aucune garantie de retour.

Sa beauté me coupe le souffle. Et la bière est imbuvable.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'on est venus faire ici ?

Elle s'attendait à cette question et sourit malicieusement.

— Toi, en physique, tu n'y comprends que dalle, pas vrai ?

— Ça se voit tant que ça ?

— Tu devrais te voir quand tu écoutes Alberto. Tu as l'air de n'avoir qu'une seule envie, c'est prendre tes jambes à ton cou. C'est pas grave. De toute façon Alberto ne parle qu'à lui-même. Il est convaincu que la Zona est un énorme laboratoire naturel pour la fusion nucléaire. Il va placer ses instruments, ramasser quelques cailloux et ensuite on s'en ira.

— Tu l'accompagnes souvent ?

— Oui, chaque fois que je peux. Avec lui, je ne m'ennuie jamais.

— Je m'en suis aperçu.

— Tu es en train de penser à ce qu'il s'est passé cette nuit, n'est-ce pas ? Ça devait arriver tôt ou tard. Alberto a voulu faire trop vite et il ne s'est pas adressé aux bonnes personnes. On n'en a pas fini avec les emmerdements.

— Comment tu fais pour ne pas transpirer ?

— La chaleur, tu dois l'accepter. Si tu luttas contre elle, tu finiras complètement déshydraté.

« Si tu as de la patience, un jour tu comprendras », me disent les yeux mélancoliques de Josefina. Un voyage en avion, c'est trop court, et à l'arrivée, on est juste prêt à accepter d'être loin de chez soi. Tout va bien si on se limite à faire du tourisme, à admirer sans intervenir. Sinon, on ne peut qu'avancer en s'agitant comme un beau diable dans un monde dont on n'a pas les clefs, un monde qui n'a rien à voir avec les règles habituelles, qui n'est ni le premier ni le dernier, qui est simplement à côté et qui peut réduire en miettes un raisonnement qu'on a mis une vie à construire. Je ris. Comme si elle avait suivi le fil de mes pensées, Josefina se met à rire avec moi.

— Tu vois, depuis que je suis arrivé au Mexique, j'ai l'impression de vivre une caricature de la réalité. Les gens jouent les mêmes rôles, les scénarios sont les mêmes mais le jeu prend l'avantage et les résultats sont imprévisibles. Je fais des choses qui, pour moi, n'ont aucun sens et pourtant je les fais sans penser que je suis fou.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il y a ici un physicien qui se fait payer par le gouvernement pour trouver la pierre philosophale et qui se comporte comme un guérillero, là une prof impassible devant des événements qui feraient bégayer un commissaire de la criminelle et moi qui...

— Et toi qui... ?

— Et moi qui me précipite pour partager le festin.

Elle me regarde d'un air perplexe et va rejoindre Alberto plongé dans la manipulation de ses instruments.

J'ai marché de long en large pour tuer le temps et j'ai les pieds en feu. Inutile de m'approcher du savant et de son assistante zélée, ils ne daignent même pas me jeter un regard. Pour tromper mon ennui, je récupère le pistolet je m'éloigne d'une centaine de mètres et je tire quelques balles en rafale sur un cactus. Les cris de colère d'Alberto arrivent jusqu'à moi :

— Tu es fou, on peut t'entendre à des kilomètres.

Je retourne à la camionnette en maudissant le moment où je me suis embarqué dans ce voyage.

Un peu décalé par la chaleur et le tabac, je n'ai pas remarqué la brusque métamorphose du paysage. Le ciel nous offre un coucher de soleil grandiose et le disque, d'une dimension que je n'avais encore jamais vue, a saupoudré d'or et d'orange les nuages, les sommets des montagnes, les rochers et chaque grain de sable. Ce carrousel de scintillements fantastiques me coupe le souffle. Je me sens attiré par une force inconnue. Je me frotte les yeux et je fais quelques pas en essayant de rassembler mes facultés. À deux pas de là, Josefina tape dans ses mains devant Alberto, immobile comme une statue. « Accepter et ne pas lutter. » J'y pense très fort, ça m'aide à récupérer. En faisant quelques pas au milieu des mille bourdonnements de la Zona del Silencio, je me rapproche d'eux et m'assois à distance des engins d'Alberto. La sueur a cessé de m'importuner et, ébloui, je suis des yeux la descente du globe de feu qui disparaît derrière l'espace ensablé.

Une heure après, c'est le noir complet. Il fait de plus en plus froid et nous sortons des vêtements chauds de nos bagages. Josefina et moi, nous rassemblons un peu de broussailles pour allumer un feu. Maintenant, on peut enfin décapsuler une bière sans la voir se transformer entièrement en mousse. Épuisé, le dos contre la roue de la voiture, je bois, je fume et j'admire les premières étoiles. Alberto a l'air inquiet. Sa lampe de poche à la main, il fait plusieurs allers-retours entre ses instruments et nous, puis il revient avec la valise.

— Inutile de passer la nuit ici. Je voulais seulement vérifier si les instruments enregistrent une différence entre le jour et la nuit et ça me paraît largement suffisant. On a encore le temps de retourner et de chercher un hôtel.

La perspective de dormir dans un lit me soulage et je me sens à nouveau plein d'énergie. Pendant qu'ils éteignent le feu, je vais pisser à quelques pas de là. Une ombre noire percute un cactus, s'immobilise pendant quelques secondes à deux ou trois mètres du sol et, sans émettre le moindre son, passe au-dessus de ma tête et disparaît derrière moi. Je porte automatiquement la main à ma ceinture mais le pistolet est resté sous le siège. Immobile, je guette le moindre mouvement suspect. Le silence est total. Une sueur froide colle à mon front. Comme un automate, je retourne à la voiture et je demande à Josefina :

— L'oiseau noir, ça te dit quelque chose ?

— C'est une légende. On raconte que certains chamans réussirent à échapper à la persécution espagnole en se transformant en corbeaux gigantesques. Qui t'en a parlé ?

— Personne. J'ai dû le lire quelque part.

Subrepticement je récupère mon arme.

Alberto range ses affaires et ne me prête pas la moindre attention. Ce n'est que quand le véhicule reprend sa course cahotique sur le chemin tortueux du retour que je me détends enfin.

Alberto conduit avec des précautions exagérées. En deux heures de trajet, il n'a pas prononcé un seul mot, de temps en

temps il se masse le front comme s'il voulait chasser des idées noires. Le moteur en surrégime pour éviter d'appuyer sur les freins, nous abordons une descente glissante. Tout à coup, le phare droit, mal réglé, éclaire une jeep garée sur le côté. Nous échangeons un coup d'œil et Alberto accélère sensiblement. Un kilomètre ou deux plus loin, les deux feux de position de la jeep apparaissent dans le rétroviseur. Alberto ralentit et ceux qui nous suivent en font autant. Josefina somnole sur le siège arrière. Après de nombreuses et vaines tentatives pour les laisser nous doubler, Alberto me demande de prendre le sac noir dans lequel il a rangé sa mitraillette.

Je l'interroge du regard comme pour demander « qu'est-ce qu'on a encore fait ? ». Il me semble que dans ce pays les rôles de persécuteurs et de persécutés sont étroitement mêlés, comme le sel dans la tequila.

La crosse du Sig Sauer glisse dans ma main moite. À la sortie d'un virage, Alberto freine pile pour éviter une camionnette qui nous barre complètement le passage. Derrière nous, la jeep en fait autant. Josefina, catapultée en avant se met à hurler et je bondis à l'extérieur pour ne pas finir comme un pigeon en cage. Deux personnes surgissent par la portière arrière de la camionnette : celui qui a l'air le plus influent porte une casquette de base-ball et un uniforme rouge impeccable, l'autre jette son mégot de cigarette par terre et, en balançant son ventre comme un pingouin, il gesticule dans tous les sens comme s'il voulait arrêter un train en marche. Allongé sur le ventre, je pointe alternativement mon arme sur la jeep et sur les hommes qui nous attendent.

— *Señor* Alberto, ne faites pas l'idiot ! C'est nous, de Mapimí et la Police Fédérale est avec nous.

C'est l'homme en uniforme qui a crié, l'acolyte en « pingouiforme » fait l'écho :

— Et dites à votre imbécile d'ami de sortir à découvert, sinon je risque de m'énerver.

Après quelques instants de tension où personne ne sait que faire, Alberto s'avance. Le gardien en uniforme le rejoint et, en posant la main sur son épaule, il lui dit :

— Vous n'avez rien à craindre. Lui, il est pas ici à titre officiel et il est même pas armé. Pas vrai, Juan ?

Le flic, dont la main droite n'a pas quitté un seul instant son aisselle gauche, grogne quelque chose et rejoint le gardien sans quitter des yeux l'endroit où je me trouve. Dans la jeep on aperçoit la lueur de deux cigarettes. Je pourrais décamper et sortir une bonne fois pour toutes de cette histoire sans queue ni tête mais la crainte de me perdre dans cet endroit hallucinant me cloue au sol. C'est alors que Josefina saute à terre et, comme si elle entrait en scène, elle se dirige vers le groupe.

— Oh ! *señorita*, quel plaisir de vous revoir. Mais alors, nous sommes en famille !

Après avoir enlevé sa casquette d'un geste cérémonieux, il se met à crier vers la jeep :

— José, amène la bouteille, on va fêter une rencontre.

Alberto me fait signe de le rejoindre. Plus menteur qu'un avocat, il explique ma réaction en me présentant comme un reporter timide déjà victime de nombreux incidents sur la terre mexicaine. Je sors de mon trou et je remets le pistolet dans ma ceinture. Le gardien soulève sa casquette, il me tend un verre bien rempli pendant que le flic me passe aux rayons X. J'avale une grande rasade et je grimace un sourire de remerciement. Ce qui me gêne le plus, c'est ce rôle de pute professionnelle que Josefina a mis en scène avec tant de désinvolture.

— Journaliste, hein ?

— Non, reporter. Il est en train de faire un reportage sur la flore et la faune au Mexique et, comme nous étions dans le coin, j'ai pensé que la Zona pouvait l'intéresser. Enzo, je te présente le responsable de la sécurité du Centre Mapimí, me fait Alberto incroyablement culotté.

L'autre me tend une main visqueuse comme le tentacule d'un poulpe. Ils échangent quelques gestes avec leurs collègues et la jeep s'éloigne. Le flic, qui est resté à bonne distance, vide son verre d'un coup et dit d'une voix lourde de menaces :

— Si ce mec est journaliste, alors moi, je suis curé !

Le gardien se tourne vers Alberto :

— Ah ! quelle belle soirée. Après la fournaise de cet après-midi, quel soulagement ! *Señor* Alberto, vous êtes une personne renommée, vous allez et venez dans le monde entier comme bon vous semble et vous pouvez vous permettre beaucoup de choses. Nous autres, on reste là, à monter la garde contre les étrangers qui tombent ici comme des rapaces. Juan avait un ami qui a disparu un beau jour sans laisser de traces. Voyez la coïncidence, il logeait dans un hôtel à San Miguel. C'est là que vous habitez, non ? Juan, c'est un grand romantique, il était très attaché à son ami et maintenant, la générosité du *gringo* lui manque terriblement, pas vrai, Juan ? Mais ce sont des choses qui ne vous concernent pas, *señor* Alberto. Bon, maintenant je dois faire mon devoir, il faut que je confisque tous les équipements de laboratoire introduits sans autorisation dans la Zona. Mais avant, on va prendre un autre verre. On n'est pas pressés, pas vrai ? *Señorita*, comment vous faites pour être toujours plus séduisante ?

Alberto sourit les dents serrées et, machinalement, il commence à tourner sa mèche de cheveux sur son index. Son regard absent se pose sur les deux hommes. Puis, d'un air dégoûté, il avale une gorgée de brandy et met la main à son portefeuille.

— Cinq cents, c'est correct, Chef ?

Celui-ci se gratte le front et, comme un mec qui n'a pas mérité une telle offense, il adresse un regard douloureux au dénommé Juan. Le pingouin jette son verre aux pieds d'Alberto, nous regarde comme s'il voulait nous dévorer et, poussant Josefina sur le côté, il essaie de dégainer. Je m'attendais à ce geste et je l'anticipe d'une fraction de seconde, juste le temps de le faire réfléchir devant un calibre 9 vu du côté du canon. Le Chef recommence à gesticuler comme un forcené... ça doit être un tic !

— Mais qu'est-ce qu'il vous prend ? Nous sommes entre gens civilisés, que diable !

Mon pistolet à cinquante centimètres de sa gorge, Juan

continue à cracher son venin.

— Ces *cabrones* ont quelque chose à voir avec la disparition de Rick et ils ne vont pas s'en tirer comme ça.

— Pour le moment, c'est toi qui risques de passer un mauvais quart d'heure, gros tas. Encore un mot et je fais sauter ta cervelle de betterave. Et maintenant, avec ta main gauche tu sors ton arme et tu la laisses tomber par terre.

Le colt 45 tombe à mes pieds. Je shoote dedans et je l'expédie vers Alberto.

— Juan, ça suffit, reprend le gardien. On s'en fout de ton ami. Ce n'était qu'un *gringo* de merde et s'il a mal fini, tant pis pour lui. Pour le moment, *por Dios*, on discute affaires. Pas vrai, *señor* Alberto ?

— Exactement. Souvenez-vous que je peux vous attirer de gros ennuis avec le gouvernement. Nous, vos histoires de *gringos* disparus, on n'en a rien à faire et si vous pensez que nous emportons quelque chose avec nous, nous pouvons épousseter nos chaussures avant de partir, dit Alberto en reprenant son portefeuille. Mille, ça me semble plus que raisonnable.

Avant de remonter dans la camionnette, Josefina pince la joue du flic intrépide.

Le Chef nous fait un tas de salamalecs.

— Ne soyez pas trop durs, Juan est un brave type et ce *gringo* l'aidait à arrondir ses fins de mois. Je vous en prie, rendez-lui son pistolet, sinon il va se faire licencier.

Alberto vide le chargeur du .45, enlève la balle du canon et donne le flingue au Chef qui, après mille courbettes, reprend le chemin vers la camionnette suivi du flic dépité. Nous pouvons enfin repartir vers Torreón.

Alberto conduit en silence, personne n'a commenté ce nouvel incident et ce n'est que lorsque nous arrivons près de la ville qu'il nous adresse enfin la parole.

— Vous avez envie de manger quelque chose avant d'aller à l'hôtel ?

Josefina ne répond pas. Moi, je me limite à un geste négatif.

— Mais enfin qu'est-ce que vous avez ?

Ce mec a l'art de m'énervé :

— Putain, tu es physicien ou dealer de problèmes ?

— Je te rappelle que ce n'est pas moi qui suis venu te chercher. Alors, maintenant, lâche-moi !

Le gardien de nuit apprécie notre pourboire, partage mon point de vue sur les chambres séparées et, fort civil, ne regarde même pas mon passeport.

Le téléphone sonne trop fort pour que je lui tourne le dos en essayant de me rendormir.

— Monsieur, on vous attend à la réception.

— À la réception... qui est-ce ?

— La *señorita*, votre amie.

Il est dix heures. Je ne me souviens plus du moment où j'ai sombré dans le sommeil mais j'ai dû dormir longtemps. Je tire les rideaux, la lumière m'aveugle et je les referme aussitôt.

Une douche rapide, un coup de rasoir et je descends au pas de course. Josefina, fraîche comme une rose, est assise à une table devant les restes d'un copieux petit déjeuner. J'ai faim.

— *Buenos dias*. Tu avais l'intention de rester jusqu'à ce soir dans cet hôtel ?

Je regarde autour de moi en cherchant Alberto.

— Il est déjà parti.

— Comment ça, il est déjà parti ?

— Volatilisé. Pouf... Il est allé rendre la camionnette puis il a pris l'autobus pour le Deëffe. Il était pressé d'aller vérifier au labo les résultats de ses relevés dans la Zona. Et puis il n'apprécie pas beaucoup Mescalito. Il te demande de veiller sur moi. Jaime vous remettra en contact.

— Et le sac avec la...

— Il a emporté ça aussi.

À vrai dire, je commence, moi aussi, à le trouver antipathique, ce Mescalito. Elle semble s'en apercevoir et me demande avec coquetterie :

— Qu'est-ce que tu as ? On dirait que tu viens de perdre à

la fois ton père et ta mère ! Nous avons la Fury pour nous et un voyage passionnant en perspective jusqu'à Real del Catorce.

— Il ne s'agit pas de ça, c'est que... tu ne pourrais pas le voir une autre fois, ton ami ? J'aurais voulu filer tout de suite à Mexico.

Elle sourit étrangement.

— Pas question. Ça ne m'arrive pas tous les jours de me trouver par ici, donc on suit le programme et point final. Mange des œufs à la mexicaine, ça te remettra d'aplomb.

Quelques minutes après, je découvre l'orgueil du petit déjeuner national. En effet, toutes les couleurs du drapeau sont représentées dans l'assiette, les oignons pour le blanc, les tomates pour le rouge et une montagne de piments très piquants pour le vert. Je renonce au bouillon noir qu'ils appellent café et je me siffle deux bières froides qui arrivent à peine à apaiser ma gorge en feu. Josefina s'agite sur sa chaise en attendant que j'aie fini ma seconde cigarette. Elle est pressée de partir et me le dit clairement.

— Remue-toi un peu, *chico*, je veux arriver avant la nuit.

— Pour le fric, comment on fait ?

— Moi, ça ne me regarde pas, c'est toi qui dois me prendre en charge.

Elle attend une réaction qui ne vient pas.

— Ne t'inquiète pas, Alberto a été généreux.

Le type grassouillet qui vient de se retourner pour demander sa note a un visage qui ne m'est pas inconnu. Je fais un effort de mémoire, mais je ne trouve pas. Il est vrai qu'avec ces petites moustaches en brosse ridicules ils se ressemblent tous.

Il n'y a pratiquement personne sur la route et à plus de cent cinquante à l'heure la Plymouth file sur la chaussée sans la moindre vibration. Cette voiture est vraiment digne de sa réputation. À part les trente litres au cent qu'elle engloutit et l'air conditionné qui ne fonctionne pas, je suis obligé de reconsidérer mes critiques sur la folie des grandeurs des Américains. Dommage qu'ils se soient mis à copier les modèles

européens.

La première étape est prévue à onze heures et demie à Saltillo. Malgré tous mes efforts pour l'entraîner sur les sujets les plus divers, Josefina n'a presque pas ouvert la bouche. Comme si elle voulait arriver à temps au chevet d'un parent moribond, elle me laisse juste quelques minutes pour faire le plein d'essence et nous ravitailler en bières.

— Prends par San Luis Potosí, je te dirai quand il faudra tourner.

Elle referme les yeux et refuse une canette de Corona d'un mouvement sec de la tête.

Entre elle et ce Mescalito, ça doit être le grand amour. Et c'est moi qui dois leur servir de chauffeur !

— Combien de temps tu penses t'arrêter dans cet endroit ?

Elle entrouvre les paupières et reste immobile, le regard fixé sur la bande d'asphalte brûlant. Elle pense certainement à me faire descendre pour aller seule à son rendez-vous. Je me concentre du mieux que je peux sur la conduite. Lentement, elle tend la main et effleure ma nuque. La caresse n'a pas duré plus d'une seconde, juste le temps de me faire perdre la notion de l'espace et du temps.

— Mon Dieu ! Regarde ce paysage. Tu as remarqué comme il change d'un kilomètre à l'autre ?

— On dirait la peau racornie d'une momie.

— Tu regardes sans voir. C'est ma terre et tu ne peux pas la traverser bêtement, alors laisse tomber tes sarcasmes à quatre sous... toi, tu n'es pas un scientifique, tu es un vagabond. Tu ne te poses pas de questions et tu n'attends pas de réponses.

— Amen. Tu ne me connais même pas.

Elle me regarde comme aucune autre femme ne m'a jamais regardé.

— Il faut absolument que je te présente Mescalito. Voilà. Au prochain croisement, tu tournes à droite.

Nous nous engageons sur un chemin pavé. On se croirait dans la ruelle d'une bourgade médiévale, sauf qu'ici, il n'y a ni parc ni château, mais des collines arides qui reflètent toujours la même lumière rougeâtre.

Même l'âme poétique de Josefina commence à se noyer dans un bain de sueur. Après le énième virage, le tunnel Ogarrío surgit devant nous comme un œil primitif au sommet de la montagne. La circulation alternée est assurée par deux hommes qui communiquent d'une extrémité à l'autre grâce à un téléphone à manivelle. Deux mille cinq cents mètres de galerie étroite creusée à coups de pioches à la dimension des charrettes étroites tirées par des mulets. À chaque instant, je m'attends à entendre un bruit de tôle froissée. Enfin, les premiers rayons apparaissent au sommet de la pente et nous ressortons sous un soleil de plomb.

Sur le conseil de Josefina, je me gare sur un terre-plein à la sortie du tunnel. D'après elle, notre voiture est un affront à la solennité de Real del Catorce. Moi, je crois plutôt qu'elle a honte de l'immatriculation américaine, même si on ne voit pas âme qui vive. L'uniforme vert-de-gris des montagnes forme une forteresse naturelle autour de la citadelle déserte. Les imposantes façades de pierre des maisons abandonnées nous renvoient l'écho de nos pas. Ces constructions altières sont encore en parfait état et les détails architecturaux sont les témoins d'une ancienne et fastueuse richesse. On aperçoit des rares signes de vie au travers de quelques fenêtres en rez-de-chaussée. Josefina m'explique que depuis peu, quelques maisons sont occupées par des familles d'anciens mineurs, et que d'autres servent de refuge à des hippies sans billet de retour.

— Real est une légende. Chaque pierre emprisonne un rêve de richesse facile, d'histoires fantastiques auxquelles personne n'a osé écrire le mot fin malgré la fermeture des mines d'or.

En sautillant joyeusement elle se met à chanter :

*En un rincón de la patria
En el Estado de San Luis Potosí
Existe un pueblo fantasma
Che se ha negato a morir.
Real de Catorce es un pueblo
Cubierto de minerales*

Donde abunda el oro y la plata
Y donde...^{4}

— Où... ?

— Où il vaut mieux que tu te couvres, sinon tu vas attraper la crève.

Les rafales de vent froid soulèvent des tourbillons de poussière qui courent le long des ruelles désertes. Nous débouchons sur ce qui doit être la place principale. Les rares silhouettes humaines sont assises sur les escaliers de l'église, incroyablement bien conservée, ou sous le porche d'un palais majestueux qui porte l'inscription : *Casa de la Moneda*^{5}.

Josefina trotte devant moi dans ce village fantôme et se fout complètement de mon estomac qui crie famine. Mais qu'est-ce que je suis venu faire dans un endroit pareil ? Elle m'attend, hausse les épaules, souffle sans réussir à faire disparaître ses deux fossettes qui m'ont poussé à la suivre jusqu'ici. Je lui souris comme un idiot et je la suis dans un escalier interminable. Enfin, sur une petite place, un arbre tordu et la décrépitude d'un porche massif. Elle reprend son souffle et me regarde comme si j'étais un enfant à qui on demande d'être sage.

— C'est la maison de Don Mariano, un ami extraordinaire. Tu verras, vous allez bien vous entendre.

La porte n'est pas fermée à clé mais elle est tellement lourde que je dois l'aider à la pousser. Nous pénétrons dans un long corridor obscur et nauséabond. Une série de portes, quelques marches, et nous arrivons enfin dans un salon aux dimensions impressionnantes. Le vieux est là, le dos appuyé contre un énorme poêle à bois et un tel sourire qu'on oublie une bonne moitié des rides de son visage osseux.

— *Buenos tardes* Josefa, je t'attendais. Je savais que cette fois tu me présenterais un nouvel ami.

Dépouillée comme une tombe égyptienne, la maison a conservé les vestiges d'une lointaine grandeur. Les murs ont gardé les cicatrices des nombreux saccages, seuls le poêle et un coffre imposant ont échappé aux chasseurs d'antiquités. Le

vieux suit mon regard jusqu'à son grabat, une natte en fibres de cactus dont les motifs me rappellent un tapis que j'ai déjà vu ailleurs. Il est sur le point de dire quelque chose, puis il se ravise et va remuer une casserole sur le feu. Il est chaussé de sandales comme l'autre vieux à la station-service de Ceballos et il a la même allure. Josefina, en me passant les bras autour du cou comme si nous étions un vieux couple, ébauche une présentation mais il lui fait signe de se taire et se met à verser les haricots dans un grand plat en terre. Puis il s'accroupit sur le sol et nous invite à en faire autant.

— Mangeons. Les *tortillas* sont encore chaudes.

J'observe leurs gestes. Ils étalent les haricots sur une galette de maïs qu'ils enroulent ensuite d'un habile mouvement de la main. Je réussis à obtenir un résultat à peu près satisfaisant et le vieux semble apprécier ma bonne volonté et mon solide appétit.

— Les amis de Josefina sont mes amis, dit-il la bouche pleine. Mais pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Excusez-moi, c'est que... j'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part. Mais c'est impossible.

Et en baissant les yeux je mords dans mon troisième *taco*.

Pendant la suite du repas personne n'ouvre plus la bouche. Après nous avoir servi une tisane baveuse au goût âpre, Don Mariano embrasse sa filleule, m'embrasse ensuite et, en nous tenant par le bras, il nous guide vers le poêle. Josefina a pris un air recueilli, les yeux exaltés comme une fidèle en extase. Le vieux arrache un brin de paille de son chapeau et se le passe soigneusement entre les dents.

Le silence commence à devenir trop lourd. Je voudrais me lever mais je crains de me montrer mal élevé. Les yeux brillants du vieux se posent sur moi comme deux dards. Il se lève et me fait signe de le suivre jusqu'à la fenêtre.

— Regarde au-delà de cet arc, me dit-il. Tu vois cette montagne en forme d'éléphant ? C'est la Montagne Sacrée des Huicholes. Ce peuple, sans jamais combattre, a résisté aux Espagnols et aux Mexicains. Il regarde maintenant avec indifférence la ruine de Real del Catorce.

Je voudrais m'éloigner de la fenêtre, mais d'une ferme pression sur le bras, il m'oblige à regarder sa montagne. Par lassitude, je réprime une réaction violente et, sans aucune curiosité, je lui demande :

— Pourquoi quatorze ?

— Ah ! voilà une question intelligente. N'est-ce pas Josefa ? Une ville royale qui contient un nombre dans son nom, ça éveille la curiosité. Voyons un peu... il y a une explication à tout. La légende des quatorze bandits, c'est une version de l'histoire des quatorze soldats de la garde royale, les premiers à être arrivés sur les lieux. La première pierre de la paroisse a été posée le quatorze février 1783 mais quatorze, c'est aussi le nombre de trésors qu'aurait caché Pancho Villa dans le coin. Je pourrais énumérer encore une dizaine d'interprétations toutes plus fascinantes les unes que les autres. La plus connue, c'est celle des paysans huicholes qui viennent ramasser l'hikuli, la viande de Dieu, puis se retirent sur la Montagne Sacrée pour exécuter la danse du peyotl. Depuis des millénaires, une fois par an, les élus du peuple huichole parcourent plus de cinq cents kilomètres à pied pour rejoindre Real et ils font quatorze étapes depuis la Sierra de Nayarit jusqu'à la montagne où Mescalito les attend ponctuellement. Voilà ma réponse. Il y en a encore une, celle des Huicholes qui viennent rendre visite au peyotl, pour les profanes ce n'est qu'un cactus hallucinogène, mais pour eux, c'est la chair de Dieu.

Un cactus ! Josefina avait rendez-vous avec un cactus ! Elle se lève brusquement, exécute une élégante pirouette autour du vieux. Il lui sourit, heureux. Elle esquisse une révérence et commence d'un ton dramatique :

— Kauymali interpella le Padre Sole (Père Soleil). Il voulait savoir comment lutter contre la magie noire de Datura dont le cadavre avait donné naissance à des loups, des serpents et autres bêtes menaçant les Huicholes. Dans son chant, Kauymali a raconté son rêve. La colère du Soleil, déclenchée par le faux chant de Datura, ne retomberait pas sur le peuple si on lui offrait une cérémonie rituelle dans le pays du peyotl,

un ballet tourné vers les quatre points cardinaux pour que tous les autres dieux puissent l'admirer.

Elle s'incline sur le côté comme si elle introduisait un grand chef indien et me gratifie d'un de ses plus beaux sourires.

— C'est l'introduction d'un opéra que je suis en train de mettre en scène. Ça te plaît ?

Si elle m'avait demandé : « je te plais ? », j'aurais répondu oui et basta. Mais là, c'est pas du jeu ! Moi, je n'ai pas demandé à venir ici pour subir les élucubrations d'un vieux métisse qui se prend pour un chaman peau-rouge. Je crois qu'il y a peu de pays au monde où le caractère d'un peuple se reflète autant dans sa propre histoire. Ils sont tous obsédés par la recherche de leur identité perdue. Tous chargés de la même mission : retrouver leurs racines dans un monde bouffi d'orgueil, d'idéalismes passionnés et de revendications ethniques. Comme si les Espagnols s'étaient emparés du corps des métisses, les Indiens conservant le contrôle de leur esprit et de leurs sentiments. Cette dualité rend le Mexicain maître d'une force intérieure qui se manifeste aussi bien dans le sens métaphysique de la solitude que dans la créativité incontrôlée. C'est cette dernière facette qui m'attire irrésistiblement.

— Pas mal. Et quel est mon rôle ?

— Celui d'un *güero* occidental, le regard dur et le sarcasme facile. Un genre de Bogart qui, en traversant la scène, trébucherait sur le souffleur.

J'allume une cigarette et je vais à la fenêtre. Le soleil est brûlant et pourtant j'ai froid.

— Pourquoi vous êtes-vous séparés ?

Elle examine attentivement ses ongles, l'un après l'autre.

— Comment tu le sais ?

— Je ne sais pas. J'essaie de deviner.

— Que veux-tu qu'Alberto fasse d'une femme ? Lui, il vit avec ses idéaux, ses fuites impossibles. C'est un fouteur d'embrouilles professionnel. D'abord, il a voulu changer le monde avec la révolution et maintenant, il veut le quitter dans une soucoupe volante qui dépasserait des milliers de fois la

vitesse de la lumière. Tu penses que j'exagère ? Lui, il croit à l'existence de l'éther universel et tous ses efforts tendent à démontrer que l'on peut voyager à des millions d'années-lumière. Moi, j'en fais autant, mais nous n'employons pas les mêmes moyens.

Je repense à Franck. À ses voyages, maintenant limités entre sa cellule et la douche... une seule fois par semaine. Lui, il n'en avait rien à foutre de changer le monde, il voulait juste que, dans le sien, il y ait un peu de place pour sa femme algérienne. Mais les rêves de Franck étaient trop terre à terre, tous situés dans le rayon d'action de la police. Un sentiment amer me serre la gorge.

Une grosse bûche crépite dans la cheminée. Don Mariano se tient debout devant le feu. D'un geste régulier il approche et éloigne de la flamme vive une petite marmite. Je l'ai d'abord vu éparpiller sur le sol un sachet plein de rondelles comme des tranches de pommes séchées au soleil. Les yeux fermés, il en a pris une dizaine, les a enveloppées dans un tissu et a plongé le tout dans l'eau bouillante. Josefina assiste avec dévotion à l'opération. Le seul bruit profane, c'est celui de mon agitation.

Le vieux retire le paquet, l'égoutte patiemment et le jette dans le feu. Il fait un signe à Josefina. Elle apporte deux tasses en terre cuite dans lesquelles il verse le contenu de la marmite. Il me regarde rapidement en rajoutant une cuillerée de miel dans une des deux tasses. Il les pose sur le bord de la cheminée, attise le feu, se tourne vers moi et me dit d'un ton autoritaire :

— Bois seulement ce que tu te sens de boire. Écoute ton estomac.

Et après avoir examiné minutieusement tous les coins de la pièce, il s'en va, nous laissant en tête à tête.

Elle me tend la boisson noirâtre et nauséabonde. À son tour, elle ferme les yeux et laisse le peyotl pénétrer lentement dans ses entrailles. Dès la première gorgée, la tisane est si dégueulasse que j'en ai la chair de poule. Mon estomac se rétracte comme une huître devant une goutte de citron. Je la

vois boire voluptueusement jusqu'à la dernière goutte. Si elle y arrive, je peux en faire autant et d'un seul coup j'en descends plus de la moitié. J'essaie à nouveau, mais je réprime avec peine un haut-le-cœur. La sueur perle à mon front et Josefina me sourit.

— Il nous reste encore quelques heures avant la nuit. Viens, on va marcher un peu.

Dehors, le soleil cogne sans pitié, mais à l'ombre, le froid est glacial. Josefina grimpe et dégringole à travers ruelles et terrasses. Les rares passants que nous croisons ne daignent même pas nous jeter un regard, comme si nous étions invisibles. Une rafale de vent fait grincer l'enseigne d'une auberge. Je boirais bien une bière mais avant même de formuler cette envie, j'ai déjà le cœur au bord des lèvres.

Je la suis le long d'un petit chemin qui s'arrête brusquement sur un rocher qui domine Real de Catorce. Sur le versant opposé, à quelques centaines de mètres au-dessous, le désert se perd dans un espace sans horizon. Sous ce ciel incroyablement limpide, je peux parfaitement distinguer les cactus-palmiers situés à des kilomètres. Les maisons, les pierres, tout ce qui m'entoure vit au rythme de ma respiration. Je ne sens plus la chaleur ni le froid. Soudain le silence est rompu par le bourdonnement de milliers d'insectes que je peux identifier avec précision. J'ai l'impression que ces perceptions ne viennent pas de l'extérieur mais du plus profond de moi.

Josefina a disparu. Elle m'a laissé seul au milieu d'un monde palpitant. Et je me sens merveilleusement bien. Le plus étonnant, c'est que je ne suis pas mort de trouille. En cherchant Josefina je suis surpris de voir le clocher de l'église si éloigné. J'ai donc marché vite sans avoir fourni le moindre effort alors que je me croyais incapable de faire le moindre mouvement. Mes jambes voudraient continuer et je dois faire appel à toute ma volonté pour les retenir. Je me force à m'asseoir pour admirer la pulvérisation de la lumière sur la ligne discontinue des sommets. J'ai l'impression que mon corps va m'abandonner pour suivre mon regard. Je fais appel

à toutes mes facultés pour me convaincre qu'il s'agit d'une illusion due à l'ingestion de la drogue. À l'instant où je vais vomir Josefina se précipite sur moi.

— Lève-toi ! Marche ! Ne reste pas immobile.

Je me lève et je lui souris comme un boxeur après un KO.

Josefina a rajouté une souche dans le feu. Dans la pénombre les flammes éclairent son visage et accentuent ses traits indiens. Jusqu'à maintenant elle n'a pas dit un mot, d'un regard, elle a réprimé toutes mes tentatives de conversation. Elle sait que je suis en train de l'observer. Elle se tourne vers moi :

— Don Mariano ne rentrera pas. Si tu veux t'allonger, il y a des couvertures dans le coffre.

Je ne réponds pas. Je me fiche complètement du vieux et je n'ai pas envie de me couvrir. Je tente un dernier essai :

— Quand nous sommes rentrés, il faisait déjà nuit ?

— Oui, depuis un moment.

— C'est bizarre. Je n'avais pas remarqué.

— Il y a encore beaucoup de choses que tu n'as pas remarquées.

— Par exemple ?

— Laisse tomber.

Elle rajoute sur un ton plus aimable :

— Je te l'avais dit que tu étais différent des autres. Toi, tu n'as pas besoin de peyotl, tu es un fou inconscient.

— Bien sûr ! Maintenant, l'illuminé, c'est moi !

— Tu ne comprends donc rien ? N'importe quel profane aurait eu besoin de vingt à cinquante boutons de peyotl pour faire ce que tu as fait avec deux ou trois au maximum, vu que tu en as vomi une bonne partie.

— Et qu'est-ce que j'ai fait de spécial ? Oui, c'est vrai, pendant un moment je me suis senti défait et en même temps

j'ai accompli une performance physique au-dessus de la normale, mais quant au reste...

— Un moment ? Un moment qui a duré deux bonnes heures et il n'est pas dit que ce soit fini ! Tu parles très bien quand tu veux.

— Comment ça ?

— Ne t'inquiète pas. Je voulais dire que tu sais parler aux femmes et pas seulement avec des mots.

— Hum... si je t'ai dit « je t'aime », ce n'est absolument pas vrai.

— Toi ? Il ne manquerait plus que ça, dit-elle en riant.

Je m'approche d'elle et elle suit chacun de mes gestes.

Du bout des doigts, j'effleure son cou... un long frisson remonte le long de mon dos... Elle se laisse faire comme une chatte qui n'a pas encore décidé si elle va laisser partir un coup de griffe ou profiter du printemps. Sa bouche s'unit à la mienne et nos mains caressent nos corps tremblants de désir.

— Non, pas ici... sur le lit, *güero*.

Elle m'a réveillé à l'aube. En moins d'une demi-heure elle a rallumé le feu, préparé le café et tout rangé. Elle a hâte de se remettre en route pour le Deèffe.

— Il faut profiter de la fraîcheur pour faire le plus de chemin possible.

Elle m'a dit ça d'un ton expéditif. Aucune allusion à nous deux, ni à l'absence de Don Mariano. Pour une raison qui m'échappe elle évite de me regarder. Elle a l'air d'être agacée.

Arrivé devant la voiture, je remarque une Ford grenat sans immatriculation avec deux hommes à bord qui attendent le signal pour s'engager dans le tunnel. Je voudrais en parler à Josefina mais elle me dit sèchement qu'elle veut conduire et me demande d'avancer le siège. Une première cigarette, pour oublier la sensation de me sentir si loin de la femme avec qui je viens de faire l'amour. Le moteur ronfle au rythme de mon cerveau. J'aimerais revivre cette dernière semaine. Retourner à Paris et me soûler avec Franck. Il n'aurait pas hésité à me prêter du fric pour de vraies vacances au Mexique. Comme les employés de banque que j'ai vus dans l'avion. Ou encore quitter un livre d'aventures avec la certitude de pouvoir le reprendre selon mon bon plaisir.

Je n'y comprends plus rien. Qu'est-ce qui m'empêche de descendre au prochain carrefour ?

Josefina conduit en se rongant les ongles. Après trois heures de route à une vitesse humiliante pour les huit cylindres de la Plymouth, les panneaux annoncent les merveilles de la ville de Queretaro. On s'arrête à la plus

proche station-service pour faire le plein et nous prenons notre tour au bout de la queue. Posé sur la pompe, un carton, trop voyant pour être ignoré, nous annonce : *À cause de quelques-uns nous n'acceptons les chèques de personne.* L'argent liquide est dans la poche de mon blouson sur le siège arrière. Je me retourne pour l'attraper et je revois la Ford grenat qui hésite entre la queue et le parking devant le bar. Ébloui par le soleil, je ne réussis pas à identifier les deux types à bord. Josefina a saisi dans mon regard que quelque chose ne va pas, mais je ne sais pas pour quelle raison, elle a décidé de ne pas m'adresser la parole. Elle reste impassible, même quand elle me voit récupérer l'arme sous le siège.

Il faut un certain temps pour remplir un réservoir de cent litres. Je descends en m'étirant et je fais quelques pas pour me dégourdir les jambes. En m'apercevant, celui qui est au volant se frotte les yeux pour dissimuler son visage pendant que l'autre entrouvre la portière.

J'ai quelques fractions de secondes pour prendre une décision. La station-service est pleine de monde. Sur une autoroute et à l'entrée d'une grande ville, les flics ne doivent pas être bien loin. Partagé entre l'hésitation et la peur, je laisse mon flingue baigner dans la sueur qui coule sur mon ventre.

Je choisis de foncer droit sur le bar sans manquer de leur jeter un coup d'œil au passage. Le type ricane en refermant sa portière. Sa gueule de boxeur à la retraite ne me dit absolument rien mais le chauffeur, dont la tête frôle le toit de la Ford, me rappelle vaguement l'échalas qui est venu me récupérer dans un bar à Mexico.

Machinalement, je commande une bière.

La calandre agressive de la Plymouth s'arrête à quelques centimètres de la vitrine sale. Je fais semblant de ne pas la voir. Josefina se colle au klaxon sans retenue, soulevant l'indignation des clients dont les injures hautes en couleur n'épargnent aucun des membres de sa famille. Je commande une camomille à une serveuse oxygénée qui me regarde, un peu étonnée. La tasse fumante arrive sur la table au moment

où Josefina me rejoint.

— C'est quoi, cette cochonnerie ?

— Bois, ça te calmera.

— Occupe-toi plutôt de ta santé, tu m'as l'air un peu pâlot.

D'une voix forte qui couvre les ricanements des routiers, elle commande une bière :

— Bien fraîche, *por favor*.

Le menton appuyé sur ses mains, elle me regarde comme si elle me voyait pour la première fois. J'ai encore le souvenir de l'odeur de sa peau.

— On y sera à midi ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ben... je croyais que tu avais hâte d'arriver à Mexico !

— J'avais surtout hâte d'être débarrassé de toi.

— Tu avais ?

— J'ai déjà trop d'emmerdements pour m'occuper des tiens.

— Si tu fais allusion à ces deux-là dehors, c'est plutôt pour ton alchimiste que tu devrais t'inquiéter.

— Tu te trompes. Lui, il est blindé alors que toi, tu ne sais pas où donner de la tête.

Je jette un coup d'œil vers la Ford et je lui demande :

— Ce sont des flics ?

— De haut vol.

— En France, une prof ne saurait pas distinguer un policier d'un harpiste !

— Moi, je suis née au Chiapas et chez moi, il y a plus de fusils que d'instruments de musique.

— Tu parles comme Jaime.

— Bon, la Ford est repartie. Allons-y.

Dans la banlieue nord du Deëffe l'atmosphère est étouffante. Josefina se débrouille bien, mais la circulation est si dense que nous mettons quand même plus d'une heure avant de déboucher dans l'avenue Insurgentes, une rue longue de cinquante kilomètres qui coupe la ville en deux, du nord au sud.

Je me fais déposer près du centre-ville. L'adresse de Josefina à la main et la saveur d'un rapide baiser sur les lèvres, je me dirige vers la plus proche station de métro. Je me fais engueuler par le flic de service à cause de ma cigarette allumée, puis je suis le flot d'une marée humaine le long d'une série de tunnels en marbre rose soigneusement entretenus. Les haut-parleurs diffusent une musique techno dont le rythme nous invite à forcer la cadence. Aussi surprenant que cela puisse paraître, l'air est plus respirable ici que sur le trottoir. Sur le quai les gens se répartissent automatiquement en deux groupes. Je me dirige naturellement vers celui où il y a le moins de monde mais deux flics me sautent dessus en me poussant dans l'autre direction. Les hommes et les femmes voyagent dans des voitures séparées. Ça se comprend, les gens sont serrés comme des sardines et les filles auraient vite fait de se retrouver sans culotte avant d'avoir pu bouger le petit doigt.

J'avais l'intention de monter une habile manœuvre pour semer d'éventuels poursuivants mais dans une telle pagaille, c'est parfaitement inutile. Exténué, je descends à n'importe quelle station et je me retrouve devant le monument à la

gloire de la Revolución, énorme construction en pierre sombre soutenue par quatre piliers, portant chacun le nom d'un général héroïque. Naturellement ni Zapata ni Villa ne figurent au milieu de leurs assassins.

Équipé d'une bouteille de tequila et d'une carte de l'Amérique du Sud, je loue une chambre à l'hôtel Oxford.

Grande chambre avec balcon, lit « king size » bien trop vaste pour moi tout seul. La radio est réglée sur une station qui diffuse une musique continue. Inutile de descendre acheter un sandwich, une femme de chambre laide comme un pou, prête à arrondir ses fins de mois à n'importe quel prix, me l'apporte directement dans la chambre. Je bois, je fume et j'attends que la nuit tombe.

La dernière gorgée de tequila me tord les boyaux. J'étale la carte sur le lit. De Panama à la Patagonie, un continent aussi vaste que mon désespoir : Pérou... Colombie... Brésil... et pour y faire quoi ? Avec quels moyens ? Somme toute, mieux vaut rester ici et chercher à comprendre dans quelle embrouille je suis en train de me fourrer. Il est déjà minuit.

J'allume une cigarette et je sors sur le balcon. Malgré l'heure, la rue fourmille de gens : des hommes déambulent, d'autres boivent des bières appuyés aux voitures en stationnement et balancent leurs canettes vides contre les rideaux de fer des magasins. Des noctambules professionnels, ceux pour qui la nuit est faite pour être saccagée.

Une espèce d'Aztèque discute avec un petit groupe d'excités. Il me montre un joint pour m'inciter à descendre. Je suis tenté mais je ne veux pas gâcher leur fiesta et je fais un petit signe de remerciement. En chœur, ils me traitent de lâcheur et de pédale. Je rentre. La chambre ressemble à une salle d'attente pour la solitude éternelle. Je prends le téléphone et je compose le numéro de Josefina. Elle répond après la première sonnerie.

— *Bueno.*

— Ciao, c'est moi.

— Je sais bien que c'est toi. Tu as des insomnies ?

— Oui. Qu'est-ce que tu me conseilles ?

— Un bain chaud. Ou... une boîte où on joue de la bonne salsa.

— Va pour la deuxième proposition, si tu es prête à m'accompagner.

Silence et profond soupir.

— Tu ne renonces jamais, hein ? *Muy bien*, au Zocalo dans une heure. Mais n'en fais pas une habitude, *güero*. Je veux dire que... il arrive au commun des mortels d'être obligé de se lever tôt pour aller travailler.

Le gardien de nuit, sans quitter sa télé des yeux, me répond que le bar est fermé. Je fais tinter une poignée de pesos sur le comptoir et, plus rapide que l'éclair, il disparaît derrière un rideau et revient avec un pack de bières.

À ma vue, le petit groupe de zonards se tait. Ils mesurent mes pas tout en essayant de deviner ce que je tiens dans ma main gauche. À quelques mètres d'eux, je fais claquer la languette d'une bière, doux bruit capable de dénouer tous les liens, mot d'ordre de tous les marginaux sur la surface de la terre. Le Cohautemoc en maillot de culturiste qui m'avait insulté tout à l'heure attrape la bière au vol, hésite un instant, ne sachant pas encore s'il va me la relancer à la figure, puis il s'adresse à toute la bande :

— Hé ! les gars, le *güero*, c'est pas un pédé, c'est un poivrot !

Désireux de rafraîchir leurs gosiers, ils éclatent d'un rire vulgaire.

— Ne me dites pas que ce que vous m'avez montré tout à l'heure, c'était votre dernier joint !

Je dois avoir prononcé la formule magique.

— Enrique, roule-en un autre. Putain, qu'est-ce que t'attends, espèce de con ?

Avec Cohautemoc on ne discute pas. L'« espèce de con » met immédiatement la main à son paquet d'herbe. Deux tafs chacun et le joint passe rapidement de main en main. Ils sont très à cheval sur le rite. L'effet de la marijuana me relaxe tout de suite et mes nerfs noués se délient. Je fais glisser mon dos contre le rideau de fer sale et je me laisse tomber sur les

fesses. Les yeux levés vers le ciel noir, je fais comme eux, j'attends le miracle qui va briser la routine. Cohautemoc me pousse du coude.

— *Güero*, le monde, c'est de la merde et moi, j'en suis le roi. Là-bas, chez vous à « Gringo-Land », ça doit être pareil, non ?

— Je ne suis pas un *gringo*.

— Quelle différence ça fait ? Tu dors dans un hôtel et tu payes en dollars. Donc, tu es un *gringo*.

— Dans ce cas-là, toi, tu es un con !

— Non, moi, je suis *El Merdia*. Même ma mère n'ose plus m'appeler Euraclito. Tu pourrais pas m'avoir d'autres bières ?

— Désolé, mais si je demande un autre pack au concierge, il va me saigner aux quatre veines. La prochaine fois ! Maintenant, je dois partir.

— J'habite à Neza. T'as qu'à demander *El Merdia* au centre social Los Infirmos. Toi et moi, il faut qu'on se revoie, *güero* !

Je ne peux pas me tromper, le Zocalo, c'est tout droit. La seule chose que je dois éviter, c'est d'entrer dans un bar et me remplir de bière jusqu'à l'aube. *No problem*, la compagnie de Josefina me séduit plus qu'une migraine...

De nuit, la place semble encore plus vaste. Je m'assois sur les escaliers de la cathédrale. En voyant passer une patrouille de police, je tâte mon flingue coincé dans ma ceinture. Un taxi fait deux fois le tour du Zocalo et finit par s'arrêter à ma hauteur. Je vais à sa rencontre. Elle, dans une petite robe noire stricte qui suggère plus qu'elle ne laisse voir et moi, dans une paire de jeans élimés, l'haleine plus toxique qu'un insecticide.

Son baiser effleure à peine ma joue. Elle ne se parfume pas.

— Bravo ! Tu as résisté quatre heures avant de m'appeler. Ça n'a pas été trop dur ?

— J'aurais préféré que tu m'invites chez toi. J'ai envie de faire l'amour.

Je suis surpris de ma franchise et je redoute sa réaction.

— Et moi, j'ai envie d'écouter de la musique et de boire un verre. Tu connais le bar Léon ? C'est le temple de la salsa et...

des belles femmes.

Je la suis dans une ruelle qui part de l'église et se fraye un chemin entre les vieilles façades jusqu'à un porche surmonté d'une enseigne banale où nous accueillent une poignée de videurs et le rythme infernal d'un orchestre qui s'agite dans un bain de sueur. Nous restons quelques instants immobiles à la recherche d'une table libre. Un garçon pressé nous interroge du regard et disparaît en haussant les épaules. Au bout de deux minutes un type en chemise hawaïenne vient vers nous, m'adresse un sourire « Colgate », offre son bras à Josefina et nous conduit à une table libérée à la hâte pour nous. Ils échangent une série de civilités que je n'arrive pas à comprendre et il s'éloigne en se dandinant. Aussitôt, le serveur nous apporte une bouteille de rhum et une rangée de mini Coca. Toutes ces attentions semblent avoir contrarié Josefina.

— Tu es de la maison ?

— Non... c'est-à-dire oui. Ce type me fait un peu la cour.

— Étrange... il me semble plutôt de l'autre bord.

— Dis-moi, tu es venu ici pour m'interroger ou pour t'amuser ?

— Où est Alberto ?

Elle me jette un œil froid.

— Il doit partir demain à Tokyo pour participer à un congrès international sur la fusion nucléaire. Il restera une semaine là-bas.

— Et « El Negro » ?

— Ouf... ! « El Negro » fait ce qu'il a à faire. Appelle-le demain. Alberto m'a laissé un message sur le répondeur qui dit textuellement : dire à Enzo de contacter Negro.

Elle verse un tiers de rhum, deux tiers de Coca et me tend le verre. C'est surprenant, Josefina en territoire chilango n'a plus rien de commun avec la femme mystique et soumise que j'ai connue en compagnie d'Alberto. Ici, elle sue l'arrogance de la tête aux pieds. Et moi, j'ai l'impression d'être un objet dont on n'arrive pas à se défaire facilement.

Un roulement de *congas* annonce la chanson suivante et Josefina se lève, la main tendue vers moi pour que je

l'accompagne. Je savais qu'arriverait fatalement le moment de démontrer ce que je vaudrais sur une piste de danse, mais mon niveau alcoolique n'est pas assez élevé pour que j'aie à faire le clown au milieu d'une bande de désarticulés qui ont le rythme dans le sang. Je refuse dignement d'un air détaché.

Paisaje de cumbia ritmo de tambor^{6}, répète le chanteur contorsionniste en tenant le micro comme une extension de son pénis. Les percussions restent en suspens pendant qu'il hurle *vamos a bailar chicos !*^{7} Josefina se trémousse avec une espèce de barrique qui danse comme un dieu. À la fin, il lui passe la main sur les hanches pour la pousser vers sa table, mais elle l'envoie gentiment promener et, en revenant vers moi, elle me fait claquer un baiser sur le front. Son sourire brille comme la lame d'un poignard. Elle s'amuse vraiment.

— Mais faut pas faire cette tête ! Il te faut combien de verres pour t'éclater ? Tu es un poète, ennuyeux et raté. Donne-moi un stylo.

Et elle commence à écrire sur la nappe en papier :

*J'ai longé des plages désolées en lisant Marelle
J'étais alors en quête de lumière,
Deux grands yeux noirs
ouverts sur les miettes
d'un monde perdu.
J'ai fait taire mes émotions.
En t'attendant.
Les neiges du volcan ont apaisé mes sens.
Les années ont passé et mon cœur ne bat plus
quand la clef tourne dans la serrure de la grande maison.
Assise face à l'Amérique
je n'attends plus personne.
Ici je suis née et ici je disparaîtrai.
Et allez tous vous faire foutre...*

Elle signe en dessinant un sourire triste dans un visage aux traits cruels. Puis elle vide son verre et se lance sur la piste au milieu des gens qui font cercle autour de sa robe collante de sueur et de promesses érotiques.

Elle danse sans répit. Elle s'approche de moi juste pour m'adresser un sourire fugace et vider un autre verre avant de retourner rouler des hanches au milieu de l'attention générale. Toute la salle est à ses pieds et comme j'ai la chance d'être son ami, j'ai droit à un minimum de respect.

Il est quatre heures du matin et je n'ai pas encore réussi à décoller le cul de ma chaise. Maintenant, debout sur l'estrade, elle danse directement avec les musiciens.

Je me lève. Je laisse un billet de cinquante pesos sur la table avant de jeter un dernier coup d'œil à Josefina. Elle frotte son postérieur contre un trompettiste qui ne sait pas comment cacher son embarras. D'un élégant mouvement de hanches elle saute en bas de l'estrade et vient vers moi. Elle prend le billet, le glisse dans la poche de ma chemise, puis elle récupère son châle, salue la salle d'un grand geste et m'offre théâtralement le bras. J'ai envie d'écraser cet air de pute qu'elle affiche à nouveau mais je me laisse docilement conduire dehors. Nous arrêtons un taxi. Elle m'oblige à donner le nom de mon hôtel.

— Je te raccompagne, *compañero*. Tu ne savais pas que boire sans danser, ça peut jouer des mauvais tours ?

Puisque c'est ce qu'elle veut, je la laisse faire, j'éprouve même du plaisir à jouer le rôle de l'ivrogne. En réalité, je pourrais tranquillement siffler une autre demi-bouteille sans mollir.

La chambre lui plaît. Surtout le balcon qui, d'après elle, peut faire office de sortie de secours. Quand je lui fais remarquer que nous sommes à cinq ou six mètres du niveau de la rue et que je ne vois aucune raison de me casser une jambe, elle me toise du regard et change de sujet.

— Tu fais tout pour te rendre odieux. On dirait que tu t'es donné pour mission de ne plaire à personne. Même Don Mariano me l'a dit, et lui, il en sait plus long que le diable. Tu n'as qu'un seul charme, c'est celui du perdant... moi, j'adore ça, *mi güero*. Téléphone à ta femme en Europe avant qu'il ne soit trop tard.

Je n'ai plus pensé à Sylvie depuis longtemps. Au lieu de me

sentir coupable, j'ai envie de rire en l'imaginant dans cette histoire. Elle dirait que Josefina est une bourgeoise écervelée à la recherche du grand frisson et que je ne suis qu'un foutu macho. Toujours aimable !

Josefina sourit à contrecœur, se lève brusquement, allume une cigarette et retourne sur le balcon. Ses mouvements ont perdu cette ondulation que je croyais naturelle. J'ai l'impression qu'elle me cache quelque chose et j'hésite entre la quitter ou me la faire.

— Tu savais très bien qui j'étais et pourquoi j'étais ici, pourtant Alberto m'a poussé à te raconter des histoires. Je voudrais bien savoir ce que vous mijotez tous les deux.

Elle entrouvre les rideaux, juste pour passer sa tête. Elle est belle à en mourir.

— Mais qui t'oblige à rester ici ? Va-t'en !

— Tu sais une chose ?

— Quoi ?

— Tu es très belle.

— C'est tout ?

— S'il y a autre chose, tu le caches bien.

Son regard tombe sur la carte au pied du lit. En poussant un profond soupir elle vient s'asseoir en appuyant sa tête sur mon épaule.

— Écoute. Et si on partait, toi et moi ? Un de mes oncles est installé au Brésil... il pourrait nous aider...

— Bien sûr ! On pourrait se spécialiser dans la castration des Indiens amazoniens ! C'est quoi, cette subite envie de partir ? Tu as des problèmes ?

Elle bondit et ses yeux lancent des éclairs.

— On ne peut pas discuter avec toi. Je disais ça pour toi. Je pensais que...

— Tu es incroyable. La première fois que je t'ai vue, tu descendais l'escalier comme un ange du paradis, aimable, prévenante, on t'aurait donné le Bon Dieu sans confession. Ensuite, tu te présentes sous les traits d'un pilier de bar, spécialiste de l'happy hour et complice d'un meurtre. En vingt-quatre heures, tu te transformes en *Peyotera* mystique

qui non seulement sait repérer les flics mais peut même les classer hiérarchiquement. Et pour finir, tu me proposes un voyage de noces au Brésil. En ce moment, tu as l'air d'une chatte qui s'est amourachée d'un rat, quel rôle vas-tu jouer tout à l'heure ?

— Celui d'une fille qui va se glisser dans ton lit et que tu devrais déshabiller avec beaucoup de délicatesse, *mi güero*.

Un rayon de soleil passe à travers les rideaux usés inondant le lit d'une lumière crue. Elle est partie depuis un moment, silencieuse comme une chatte. Elle avait peut-être vraiment un rendez-vous ou elle a voulu m'épargner l'embarras d'un petit mâle qui a fait chou blanc. Avant de s'en aller, elle est revenue sur ses pas pour déposer un baiser sur mon front. Le coup de grâce ! Je me réfugie dans la salle de bains et le miroir me renvoie le reflet d'une vraie tête à claques.

Le téléphone de l'université est toujours occupé et quand la standardiste daigne enfin répondre, elle me demande avec une voix d'aéroport de rester en ligne ou de rappeler ultérieurement. Après des dizaines de tentatives et un cendrier plein, j'obtiens enfin la communication avec « El Negro ».

— J'attends ton appel depuis ce matin. Il faut absolument qu'on se voit, il y a du nouveau. On va manger un morceau et je t'expliquerai. Tu descends à Trasquena, tu demandes le marché, je t'attends à l'entrée. Ciao.

J'en ai ras le bol du métro, des *peseros* et des rues toujours noires de monde. Je me fais souffler une bonne dizaine de taxis sous le nez avant d'en attraper un.

Le chauffeur, sans enclencher le taximètre, m'avertit que mon adresse est loin d'ici. Puis il se met à parler sans s'arrêter. Il me raconte qu'il travaille pour une agence d'assurances et qu'il ne prend que des courses qui coïncident grosso modo avec son trajet. Il me parle du *nefasto* Marché Commun avec les États-Unis et le Canada et il défend avec prudence la guérilla zapatiste au Chiapas. Je l'écoute d'une oreille. Le

coup de fusil qui m'attend à l'arrivée commence à m'inquiéter et je me laisse distraire par les brusques changements de paysage. Dans les rues de Mexico les mondes se mélangent, le vieux et le nouveau, les bijoux de la technologie moderne et le glouglou des dindons. Le chauffeur tente une dernière fois d'engager la conversation et il finit par me demander si j'ai des ennuis. Je lui réponds que je souffre d'un terrible mal de tête.

— Ah ! j'ai le remède qu'il vous faut, *señor*.

Il ouvre une mini-glacière et en sort deux Corona.

— Si vous voulez me rendre le service d'ouvrir aussi la mienne...

Je le regarde, stupéfait.

— *Es buena onda, señor*. Croyez-moi, dans votre cas, il n'y a rien de mieux.

Une heure après, je suis sur le lieu du rendez-vous. Le chauffeur me demande de lui régler ce que je veux et je crois bien lui avoir donné le double du tarif. Mais la bière ne m'a pas fait de mal, ma migraine a considérablement diminué et je me sens beaucoup mieux.

C'est un marché de quartier et les cris des vendeurs couvrent les coups d'accélérateurs assourdissants des camions. On y vend de tout : des préservatifs à la vanille et du chocolat aztèque. « El Negro » vient à ma rencontre. Il me salue d'une tape sur l'épaule et me guide à travers un dédale de bancs de fruits et légumes qui feraient rouler de convoitise les yeux de nos végétariens, jusqu'à une série de gargotes entourées de fumée de friture..

— Ne te fie pas aux apparences, ici on mange mieux que dans un restaurant de luxe.

Il salue une grosse qui remue le contenu d'un énorme chaudron fumant.

« El Negro » me conseille un *pozole*.

— Celui de Dona Maria ferait ressusciter un mort, ajoute-t-il en lui faisant un clin d'œil.

C'est une soupe de maïs blanc avec des morceaux de viande de porc et une grande variété de légumes et d'épices

que l'on rajoute en suivant un certain rite. C'est bon et naturellement, c'est rouge de piments.

— Qu'est-ce qui s'est passé à San Miguel ?

— Tu n'es pas au courant ?

— Oui, mais je voudrais entendre ta version.

Je lui raconte la mort du *gringo*, l'incursion dans la Zona del Silencio et la balade à Real del Catorce, les flics sur l'autoroute qui, selon Josefina, en avaient vraiment après moi.

— Si elle te l'a dit, tu peux en être sûr, me dit-il d'un air préoccupé. L'Engelhand Corporation a fait pression sur le gouvernement mexicain et Alberto a pratiquement perdu l'appui de *l'Institut de recherche*. Maintenant il espère obtenir des garanties en communiquant ses expériences au congrès de Tokyo, mais on s'attend à un boycott. Merde. C'était vraiment pas le moment. Tu as changé d'hôtel ?

Je fais « oui » d'un signe de tête.

— Pourquoi ce n'est pas le moment ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il me regarde sans me voir. Je comprends que c'est justement de ça qu'il voulait me parler.

— Un chargement d'armes destinées aux Zapatistes a fini inexplicablement dans les mains de l'armée. Il faut assurer le ravitaillement, sinon ça va être un massacre.

— Tu veux dire que vous... que tu as à faire avec ces gens ?

Il lâche sa *tortilla* enrobée de crème de haricots et prend l'air concentré d'un joueur en train de mettre au point une tactique.

— De la même façon que j'ai à faire avec quelqu'un comme toi.

— Oui... je voulais dire que passer de l'espionnage scientifique aux paysans qui font la révolution à coups de machettes... ce n'est pas banal !

— Parce que tu crois que tu es banal, toi ?

Il mord dans sa *tortilla*, échange une plaisanterie sur la force du piment avec un autre client et me dit entre ses dents :

— Pourquoi n'irais-tu pas passer quelques jours chez tes

amis à Puerto Escondido ?

Un gamin, la morve au nez et le ventre gonflé, nous présente des marionnettes en bois qui dressent leur pénis. J'aime lui refile une pièce et offre le petit monstre super-doué à Dona Maria. Elle éclate de rire.

— Qui t'a mis au courant pour Puerto ?

— L'efficacité du tam-tam, cher *güero*. Ne t'en fais pas, *es buena onda*. Tu n'aurais pas une dizaine de *pesos* pour la Dona ?

Dehors, l'air est chaud et poisseux. « El Negro », parfaitement à l'aise, me demande où je veux qu'il me dépose. Je réfléchis un moment avant de répondre que je vais chez Josefina. Il me regarde narquois.

— Elle te plaît ?

— Et à toi ?

— Quel rapport ? Nous nous connaissons depuis longtemps. Mais fais attention, c'est une histoire qui va te donner du fil à retordre ! Quand penses-tu partir pour Puerto ?

— Mais pour quelle raison de merde devrais-je partir ?

— Parce que c'est bon pour ta santé. Et les plages de Puerto sont extraordinaires.

Et rebelote. Encore un qui veut m'expédier à la mer. Je suis sur le point de le lui faire remarquer, mais tout compte fait, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. Il a déjà changé de sujet. Il me parle d'un certain Patricio, un type étonnant que je dois absolument connaître.

— À Puerto Escondido, après avoir rendu visite à tes... compatriotes, fais un saut chez lui. Il en vaut la peine.

La manière dont il a dit « compatriotes » ne me plaît pas du tout. Je me fous complètement des Italiens qui vivent sous les tropiques mais son ton sarcastique ne passe pas. Impossible d'en savoir plus. « El Negro » tient le volant d'une main et de l'autre il roule magistralement son sempiternel joint.

Les yeux écarquillés et les joues gonflées pour ne pas perdre le moindre filet de fumée, il se glisse derrière une ambulance qui lui ouvre le chemin dans la circulation du

canal de Miramontes. Pendant quelques minutes, il semble plongé dans ses pensées. Après m'avoir jeté quelques coups d'œil obliques, il me dit avec fierté :

— C'est à Puerto que j'ai vu la mer pour la première fois. Par le plus pur des hasards ce sera aussi ta première plage mexicaine. Bien sûr, il y a vingt ans, c'était autre chose ! Les rares étrangers qui arrivaient là n'ouvraient pas de pizzeria et ne payaient pas en dollars. C'étaient plutôt des réfugiés un peu hippies ou des fêlés en quête de tranquillité. Maintenant qu'on a construit un aéroport international, les *gringos* y débarquent avec ketchup et pantoufles et tes amis ne se souviennent même plus pour quelle raison ils ont décidé de s'installer là-bas. On mène sur la côte une vie insensée et même les plus fous ont du mal à tenir le rythme. Si tu te laisses aller, tu n'as aucune chance de t'en sortir. Tout y est tellement facile qu'une vie entière peut se consumer en une seule semaine. Certains croient pouvoir se le permettre...

— Qu'est-ce qui a foiré dans votre transport d'armes ?

Satisfait d'avoir chatouillé ma curiosité sur le sujet qui l'intéresse le plus, « El Negro » me jette un regard reconnaissant et laisse mourir son mégot dans le cendrier.

— Difficile à dire. Peut-être une fuite ? Moi, je pense plutôt qu'ils s'y attendaient. Mais la prochaine fois on va les baiser, ces fils de pute. On arrivera du côté où ils s'y attendent le moins.

Exécutant une manœuvre hasardeuse, il tourne à gauche et s'engage dans le parking d'un grand centre commercial. Il s'arrête devant un Kentucky Fried Chicken dont la décoration me fait penser à toutes les saloperies qu'arrivent à ingurgiter les Américains. « El Negro » regarde l'heure à sa montre.

— J'ai un cours de cinoche à trois heures. Tout va bien, je vais arriver avec une demi-heure de retard, comme d'habitude.

Du menton il m'indique un immeuble moderne de l'autre côté de l'avenue.

— Josefina habite au quatrième étage, tu ne peux pas te tromper. L'autobus pour Puerto part à vingt heures trente.

Nous nous reverrons la semaine prochaine, *hermano*... bon voyage.

— Donne-moi une autre raison valable de partir.

— Tu n'as pas le choix, Patricio veut faire ta connaissance le plus vite possible.

Il me donne une claque dans le dos et repart comme une flèche.

Je regarde autour de moi mais il n'y a rien à voir. Je ne sais pas pourquoi je me suis fait accompagner ici. Si j'avais été motivé par le désir impérieux de la revoir avant de partir, j'aurais pu téléphoner pour lui donner rendez-vous, je suis sûr qu'elle aurait préféré. En revanche, j'ai un étrange besoin de fouiller dans sa vie privée, à la recherche d'une nouvelle version de sa personnalité. Je traverse la rue en zigzaguant entre les pare-chocs des voitures.

Six étages et six noms pompeusement inscrits sur l'interphone. À l'instant où je vais sonner, une fillette avec des tresses blondes se précipite dehors. Une gouvernante essoufflée la suit, s'arrête une seconde pour regarder la couleur de ma peau et, rassurée, me laisse passer. L'entrée ressemble au hall d'un grand hôtel de congrès : moquette havane, tapisserie de velours du sol au plafond et plantes tropicales si brillantes qu'elles semblent fausses. L'ascenseur est la parfaite réplique des modèles parisiens des années vingt. Le nom de Josefina est écrit en relief sur le ventre d'une grenouille aux yeux phosphorescents. Mon léger coup de sonnette me renvoie l'écho d'un croassement qui va en diminuant. J'attends quelques secondes sans obtenir de réponse. Avant que j'aie eu le temps de sonner une seconde fois, j'entends sa voix :

— Xavier... c'est toi ? J'arrive tout de suite.

Instinctivement j'ai envie de courir vers l'escalier pour dégringoler les marches quatre à quatre, mais je me force à rester immobile en essayant d'allumer une cigarette. La porte s'ouvre sur son visage surpris. Aucun de nous deux n'ose ouvrir la bouche.

— Oh !... c'est toi. Ça me fait plaisir... Viens... Entre !

Sous une grande chemise de toile blanche et épaisse pointent les bouts de ses seins. Sur le seuil, je bredouille quelque chose du genre :

— Tu attendais quelqu'un... je ne voulais pas te déranger...

Elle semble hésiter puis elle s'écarte sur le côté et, en refermant la porte derrière moi, elle dit :

— Je croyais que c'était mon frère. C'est le seul qui monte sans sonner en bas. C'est Jaime qui t'a accompagné ?

Je lui fais signe que oui. Elle me montre un divan en face d'une baie vitrée et, après m'avoir demandé de l'excuser, elle s'éloigne le long d'un couloir dont je ne vois pas le bout.

Les tons gris de la moquette et de la tapisserie se marient délicatement avec la nuance rose des meubles. Une chaîne hi-fi invisible joue *la Pathétique* de Tchaïkovski. Vu d'en haut, la vue sur le centre commercial est presque agréable. Josefina, l'Indienne avec qui j'ai fait l'amour sur une misérable paille, habite un appartement qui transpire la richesse et le bon goût. Vêtue d'un pantalon noir et d'un chemisier décolleté, elle m'observe avec ce sourire que je n'arrive plus à déchiffrer.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il t'arrive ? On dirait un type qui vient de voir un fantôme !

Je cherche à prendre un air mondain mais le résultat doit être assez ridicule. Elle rit.

— Tu pensais que je vivais dans un *wipum*, entourée de scalps de visages pâles ?

Elle vient s'asseoir à côté de moi, caresse ma nuque et m'embrasse sur les lèvres. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais je ne peux pas répondre à son baiser.

— Tu es plus raide qu'un os de seiche. Tu n'es pas encore en train de penser à la nuit dernière ?

— Ton boulot doit te rapporter un paquet de fric.

Ses cheveux caressent ses épaules nues, ils sont si noirs qu'ils renvoient des reflets bleus au moindre mouvement.

— Je n'ai pas à me plaindre... Comment ça s'est passé avec « El Negro » ?

— En levrette. Bien sûr, si tu avais été à sa place...

Elle commence à faire la gueule puis elle éclate de rire.

— Tout compte fait, tu es plus sympathique dans la version vulgaire. Tu veux boire quelque chose ?

Elle fait coulisser un cube de métal qui fait fonction de table basse et le bar s'ouvre à nos pieds. Elle sort une bouteille de Havana Club, attend un signe d'approbation et nous sert deux verres. Au fond du meuble il y a un petit automatique. Je dégage le Sig Sauer de ma ceinture et je le pose près de son arme.

— Soigne-le bien, tu me le rendras à mon retour.

— Tu vas partir ?

— Oui. Ce soir même. Pour Puerto.

— Pas mal comme endroit. Peut-être un peu bordélique mais ça vaut la peine d'aller y passer quelques jours. Et au sujet du Chiapas, « El Negro » ne t'a rien dit ?

Je lui réponds du tac au tac.

— Il m'a dit que c'est toi qui dois m'en parler.

Elle me regarde avec méfiance.

— Moi ? Je sais seulement que quelque chose est allé de travers, mais je ne suis pas au courant de leurs projets.

— Alors, dans ce cas, ce n'est pas la peine de poser des questions indiscrètes, tu ne crois pas ?

Je suis sûr qu'elle caresse l'idée de me flanquer à la porte mais son instinct féminin reprend le dessus.

— Que veux-tu de moi exactement, *güero* ?

— T'aimer, je crois.

— Horizontalement ?

— Aussi.

Elle remplit à nouveau les verres et reboutonne son chemisier au niveau de ses seins. Une petite ride apparaît sur son front lisse.

— Il n'y a pas de doute, tu vas vite ! Mais tu es ici depuis trop peu de temps et, dans ce pays, il se passe des choses dures à digérer pour un Occidental comme toi.

— Pendant combien de temps encore vais-je rester un *pinche güero* ?

— Jusqu'à ce que des épines te poussent à la place des

poils.

Elle sourit et passe ses bras autour de ma taille. Puis elle me lâche brusquement, va ouvrir un tiroir et revient avec une enveloppe.

— Tiens, Alberto l'a laissée pour toi.

À l'intérieur, il y a cinq billets de cent dollars. Je les retourne dans mes mains comme si c'était des billets de loterie périmés. Je me demande ce que je fais ici. Je me le demande sans trouver la réponse. L'impression d'être un pion sans avenir me tord l'estomac et me serre la gorge. Josefina, qui a deviné mon état, va et vient dans la pièce et ne sait pas quoi faire de ses mains. J'essaie de lui sourire en tentant désespérément de sauver le peu de temps qui me reste avant mon départ. Mais un voile de tristesse nous a déjà recouverts, Josefina, moi et le gris et rose du luxueux ameublement.

Elle vide son verre comme s'il s'agissait d'un médicament et les yeux enflammés elle se dit à elle-même à voix basse :

— Mais au nom de quoi suis-je obligée... Ah, si je pouvais crier « pouce » de temps en temps. Je suis si fatiguée.

On m'a dit que la gare routière du Sud était à deux pas. Mais je me suis tapé au moins quatre kilomètres à pied, le long d'une avenue scandaleusement dépourvue de bars. Il est vrai que dans une ville grande comme une province, cette distance doit être considérée plus ou moins comme une balade jusqu'au kiosque à journaux. Me voilà quand même ici, au milieu d'une fourmilière de gens qui, toutes les cinq minutes, répondant à l'appel de leur bus, se regroupent entre deux rangées de flics armés jusqu'aux dents. Rien à voir avec la courtoisie anglo-saxonne des lignes du Nord. Ici, chaque passager est passé au crible avant d'être poussé sur le quai. Même les gens sont différents, ce sont de pauvres diables venus faire leurs achats dans la capitale. Ils ont déjà subi mille humiliations et, maintenant, la seule chose qu'ils désirent, c'est retourner dans leurs montagnes avec quelques kilos de lait en poudre dans leurs bagages.

Sur le quai pour Puerto Escondido un groupe de touristes arrogants se tient à bonne distance des visages rugueux des Indiens. À cause d'un surnombre de passagers, à côté du car habituel avec air conditionné, on a garé un vieux bus, arborant sur ses flancs une longue flèche rouge. Comme d'habitude, avec ma chance légendaire, je suis tombé sur le vieux clou et j'ai hérité par-dessus le marché d'un siège au fond, juste sur le moteur. Mais au moins il n'est pas interdit de fumer. À ma droite est assis un couple d'Italiens, dans les trente-cinq, quarante ans. Elle est assez petite, blonde et rondelette juste où il faut. Lui a tout à fait l'air d'un

intellectuel sinistroïde ayant du mal à supporter les désagréments exotiques du Nouveau-Monde. Ça me fait un drôle d'effet d'entendre parler ma langue et pendant un bon moment j'écoute leur discussion à propos d'une maison d'édition qui, d'après lui, ne serait pas digne de son talent. Sur le siège voisin, un mec au bronzage Club Med montre depuis un moment un vif intérêt pour le décolleté de la blonde. Brandissant un fascicule italien fabriqué pour ce genre de circonstance, il s'insinue gaiement dans la conversation. Bien qu'elle parle avec aisance, elle lui tient surtout le crachoir. Elle sait qu'elle peut compter sur des ressources indiscutables et, heureuse dans son rôle, elle s'applique à faire glisser la bretelle de sa robe avec d'imperceptibles petits coups d'épaule.

Je pense à Josefina, à sa beauté cuivrée qui me monte à la tête...

Si je pouvais crier « pouce ».

Cette petite phrase me trotte dans la tête. Josefina n'obéit à aucune règle commune, et je pense que personne ne pourrait la pousser à faire quelque chose qu'elle ne voudrait pas. Je me demande qui elle est vraiment. Et qui est Xavier ?

Un haut-le-cœur me retourne l'estomac. Je ferme les yeux et j'essaie de synchroniser mon désir de dormir avec le rythme des secousses.

Après avoir dribblé une série de silhouettes sans visage, un courant d'air chaud me pousse délicatement dans un tunnel de plus en plus sombre. Soudain j'entends un éclat de rire et une palanquée de verres et de bouteilles apparaissent dans mon champ de vision. Assis au comptoir d'un bar j'essaie d'attirer l'attention du garçon qui passe devant moi comme si j'étais transparent. Je meurs de soif. Je voudrais sortir pour aller boire ailleurs mais je n'arrive pas à bouger. Miracle ! Le serveur pose une bouteille devant moi à côté d'une photo. Je ne sais pas si je dois boire en premier et regarder ensuite la photo ou le contraire. Je choisis bien sûr la première solution. Le visage ne m'est pas inconnu... cette bouche... c'est Sylvie. Une chaleur insupportable monte le long de mon dos, je suis

trempé de sueur, j'ai l'impression que le tabouret sur lequel je suis assis est en train de prendre feu. Je me lève d'un bond et je m'éclate le crâne sur la grille du porte-bagages.

La blonde à côté éponge sa sueur et m'adresse un regard complice. Je lui souris d'un air idiot. En parlant à voix basse pour ne pas réveiller son copain elle me dit que c'est à cause du moteur que nos sièges sont brûlants.

— Et puis on est arrivés sur la côte. On a dépassé Acapulco depuis un moment. Vous avez le sommeil profond.

Je fais un signe que oui et, comme je suis sûr qu'elle va me dire que je n'ai pas l'air d'un touriste, je me tourne immédiatement vers la fenêtre.

Pinotepa Nacional est le dernier arrêt avant Puerto. Il fait complètement jour quand le car s'engage sur une enceinte réservée aux camions qui empuantissent l'air de leurs fumées noires. Instantanément, une bande de gosses, les pieds nus enfoncés dans un mélange de boue et d'huile brûlée, se précipite pour vider la soute à bagages. Quelques minutes d'activité fébrile et nous reprenons la route. Nous restons les seuls étrangers à bord parmi quelques citadins qui pondent des réflexions obscènes sur les Indiens qui viennent de descendre.

La route suit le cours d'un fleuve dont les rapides écument sous les rayons du soleil matinal. À gauche, les montagnes s'éloignent et le vert doré des palmiers et des bananiers remplace les branches sombres des pins. Il n'y a pas un souffle de vent. L'air qui pénètre par toutes les fenêtres ouvertes est aussi chaud que celui qui sort des grilles du métro. L'écrivain incompris s'est réveillé et me regarde d'un air mauvais. Je n'aurais sans doute pas dû snober sa copine.

À neuf heures et demie, le chauffeur nous annonce la fin du voyage. La chaleur et la fatigue ont ravagé le visage des touristes les plus enthousiastes et ils se précipitent tous dehors comme des forcenés. Je mets enfin le pied par terre et je me rends compte que les rares taxis libres sont déjà pris d'assaut. Je reste planté là, sous un soleil qui doit cogner à plus de quarante degrés. Autour du bar du terminus, une série de

baraqués sont décorées de panneaux publicitaires vantant les mérites du Coca-Cola et de quelques marques de bière. J'en choisis une au hasard. Le sol en terre battue est tapissé de capsules de toutes les couleurs. Deux enfants à moitié nus passent la tête sous un rideau qui laisse passer des relents de poisson frit. Un Blanc efflanqué, coiffé d'un chapeau de paille large comme un parasol, boit à petites gorgées une bière au comptoir. Je crie un *buenos días* et une grosse dondon surmontée d'une pelote de cheveux noirs et huileux apparaît en m'adressant un sourire large comme une tranche de pastèque. Elle me sert une Corona, empoche l'argent, tire la langue à l'autre type et disparaît derrière le rideau.

Je vais m'installer avec ma bouteille à une table près de l'entrée. En protégeant mes yeux de la lumière aveuglante, je laisse errer mon regard entre les reflets dorés du soleil qui monte au-dessus d'interminables rangées de cocotiers entre lesquels écument les vagues de l'Océan Pacifique. J'ai l'impression de rêver, de voyager dans une carte postale. Le spectacle est trop merveilleux pour moi tout seul. Je voudrais téléphoner à Sylvie, mais après avoir regardé évoluer une nuée d'enfants aux pieds nus autour d'une estafette de touristes américains, je n'en ai plus envie.

Entre-temps la bière est devenue de la lavasse. Dégusté, je lance la bouteille dans un bidon d'essence et je jette un regard plein d'espoir vers la glacière. L'efflanqué, qui ne m'a pas lâché des yeux un seul instant, fait le tour de ce qui sert de comptoir et revient avec deux bières embuées qu'il pose sur la table. Je le remercie et il s'assoit comme si nous étions de vieux amis. Il sourit à la manière des Indiens, vif et agile, mais sa bouche mince donne un air glacial au charme de son visage. Il renifle sans arrêt comme s'il était possible d'attraper un rhume avec une chaleur pareille. Il fait quelques commentaires sur le côté exténuant des voyages en car depuis le Deëffe mais rajoute aussitôt que ça en vaut la peine.

— Je viens à Puerto depuis dix ans et je ne me suis pas encore habitué à la magie de cette baie.

Il parle parfaitement l'espagnol, avec un accent du Sud. Il

se présente sous le nom d’Otto. Je lui demande s’il est Allemand, il me répond qu’il l’a été et que, maintenant, il s’est autoproclamé citoyen du monde. Au moment de nous séparer, il me demande si j’ai déjà trouvé un logement. Je réponds que je compte sur l’hospitalité de mes amis italiens et en regardant sa montre il éclate de rire.

— Si tu fais allusion à ceux de la pizzeria, il vaut mieux que tu prennes ton temps. Ceux-là, ils sont du genre à se lever quand le soleil se couche. Ma voiture est là-derrière, si tu veux, je te fais visiter Puerto.

C’est une Mercedes blanche des années soixante avec des ailerons et une carrosserie aussi solide que celle d’un tank. La voiture cahote dans les rues en terre avant d’amorcer la descente vers la route côtière qui, d’après Otto, sépare les baraques du village indigène sur les hauteurs et la zone commerciale du bord de mer, monopole exclusif des réfugiés étrangers. En effet, au commencement de l’avenue Ferez Gasga, le paysage change brusquement. Chaussée pavée, lampadaires en fer forgé, boutiques et restaurants aux vitrines extravagantes correspondant au goût du touriste de base. À part des femmes et des enfants chargés de paniers de fruits ou de rouleaux de hamacs, les autres visages sont les mêmes que ceux qu’on peut rencontrer sur la Côte d’Azur. Je suis un peu déçu mais au fond Otto a raison, aucun Blanc n’a réussi à défigurer ce coin de paradis.

La bière descend comme de l’eau dans mon estomac vide. La chaleur est telle que l’alcool n’a même pas le temps de me faire le moindre effet, il s’évapore instantanément en me laissant dans un bain de sueur. Le nez de mon cicérone ne lui laisse aucun répit. Il poursuit sa visite panoramique sur une route nationale à moitié envahie par les bougainvillées de toutes les couleurs. À une centaine de mètres en contrebas, une plage claire s’étend à perte de vue dans les embruns de ses vagues gigantesques. Otto conduit lentement, fier de ce magnifique paysage, il guette mes réactions comme s’il me faisait visiter sa propriété privée.

— Combien de temps comptes-tu rester ?

— Quelques jours.

— Et après ?

— Après, on verra.

Il sourit en hochant la tête.

— Vous dites tous ça... tu t'en rendras compte toi-même.

Ah... il faut que j'apporte quelque chose à un ami.

Il s'engage dans un chemin, sur la crête d'une colline, au milieu des arbres touffus, des bananiers et des irréductibles cactus. J'aimerais descendre ici et m'étendre à l'ombre, seul devant l'océan écumant, sur cette terre brûlée par le soleil. Seul avec mon rêve mexicain. Je lui demanderais bien de s'arrêter, mais le village est trop loin pour que je puisse revenir à pied sous ce soleil de plomb. La voiture descend un sentier sinueux, raviné par les pluies torrentielles, jusqu'à un autre petit chemin au milieu des palmeraies qui séparent la plage des cabanes transformées en bungalow pour les surfers. Otto avance au pas et regarde continuellement son rétroviseur. Enfin il pile devant une baraque à deux étages en cannes de bambou. Au moment de couper le contact, à la vue d'une camionnette qui arrive en sens inverse, il réaccélère brusquement. Je lui demande ce qu'il se passe, il me jette un regard glacial et il se colle contre une palissade pour laisser passer l'autre véhicule. La camionnette paraît hésiter, arrive à notre hauteur et d'un coup de volant le chauffeur nous barre le passage. Trois hommes surgissent, l'arme au poing. Otto me fait signe de rester tranquille. Un des types, la joue droite barrée par une cicatrice, me saisit par l'épaule et tente de me faire sortir de la Mercedes mais son propre corps bloque l'ouverture de la portière. J'essaie de lui faire remarquer ce petit inconvénient, il me flanque alors un coup de coude sur l'oreille. La douleur me fait perdre la tête, j'ouvre la portière d'un coup avec mes deux pieds et l'autre fait un vol plané. Le déclenchement métallique des obturateurs m'arrête net avant que j'aie pu poser le pied par terre. Je mets mes mains sur ma tête pendant qu'Otto, le sourcil moqueur, se laisse passivement amener à la camionnette. Il n'y a rien à dire... les vacances s'annoncent mouvementées.

Pas besoin de menottes. Le .45 pointé sur nos nuques nous fait passer l'envie de contrarier les trois *federales* qui nous fait allonger à plat ventre à l'arrière de l'étincelante camionnette immatriculée en Californie. Le balafré qui n'a pas digéré ma réaction me couvre d'injures en me massant le dos à coup de Santiags cloutées pendant que les deux autres commencent une perquisition méticuleuse.

J'ai cessé de transpirer. Je regarde Otto d'un œil interrogatif. Il tourne sèchement la tête de l'autre côté. La certitude d'avoir mis les pieds dans une grosse magouille fait son chemin et me contracte les boyaux. Je ne sais pas ce qu'ils veulent, mais de toute façon je n'ai pas les moyens de m'en tirer avec une liasse de billets et je peux encore moins compter sur l'intervention de l'ambassade. J'attends donc que fort aimablement, ils aient fini de saccager la voiture. La fouille fébrile n'a pas dû donner les fruits espérés parce que, soudain, ils reviennent s'acharner sur nous. En une seconde nous nous retrouvons à poil, nos fringues et nos chaussures sont passées au peigne fin et pour finir ils examinent nos pupilles et nos avant-bras. L'incident aurait dû s'arrêter là, mais l'un d'eux commence à crier :

— Ils vont pas me la faire à moi, ces fils de pute. Ce sont des *coco*. On les emmène au poste !

Ils nous font remonter dans la Mercedes. Une famille de paysans s'arrête en voyant ce qui se passe et s'empresse de bifurquer vers la plage. Les canons des deux pistolets nous chatouillent le dos pendant que nous suivons la camionnette jusqu'à une masure dont la façade bigarrée laisse supposer qu'elle a été confisquée à un commerçant dans la poisse. Avant de nous pousser violemment à l'intérieur, l'un d'eux crie à une femme sur la terrasse d'une gargote de leur apporter un carton de bières glacées. Otto évite toujours de me regarder.

Au centre d'une vaste pièce trône un imposant bureau de notaire, ce qui confirme mon hypothèse sur la destination première de ce local. Ils nous font asseoir sur des chaises de bistrot alignées le long d'un mur et se placent tous les trois

devant un ventilateur pour sécher la sueur de leur acte héroïque. Pendant quelques minutes personne n'ouvre la bouche. De temps en temps ils se retournent vers nous. Sourires et rictus menaçants se succèdent comme dans les westerns de Sergio Leone. Bêtement, je leur adresse un clin d'œil complice. Le balafré se précipite en pointant sous mon nez son colt 45 et il me hurle au visage que je ne vais pas tarder à lui lécher les couilles. Otto me donne un coup de coude et je retiens ma respiration. Malgré le ventilateur, le plafond bas, en fibrociment, dégage une chaleur insupportable. Je me demande ce qui pourrait m'arriver de pire.

Les bières sont à peine arrivées qu'un énorme gros lard entre dans la pièce. Je pense que c'est leur chef. Il nous dévisage, puis il passe ses hommes en revue et, en tapant un grand coup de poing sur la table, il leur rappelle que l'on ne boit pas pendant le service. Le balafré disparaît derrière une porte blindée. L'autre lui tient tête crânement et lui explique qu'ils tiennent deux magnifiques pigeons. Le nouvel arrivé change de tête, revient nous regarder comme si nous étions deux billets de loterie gagnants, défait la ceinture de son pantalon et, en rotant, il s'empare d'une bouteille de bière. Après une brève discussion que je comprends vaguement, le boss ordonne une nouvelle fouille et, passant à côté de moi, il me tord le nez comme s'il s'agissait d'un poil de sa moustache. Puis il nous demande nos papiers et la raison de notre visite à Puerto Escondido. Si ma réponse est vague, celle d'Otto fait sortir de ses gonds l'énorme mâtin. Les quelques objets personnels que nous possédons sont à nouveau renversés par terre et examinés méticuleusement. Ils ne trouvent rien de compromettant. Le boss a l'air intrigué par la ceinture de mon compagnon d'infortune. Il la détache, commence à la palper et sourit. Comme s'il venait de gagner le premier round, il commence à sortir un par un les billets de cent dollars. Otto, qui pour la première fois semble perdre son assurance, observe, halluciné, les billets verts qui s'entassent sur le bureau. Le regard concupiscent des *federales* n'annonce rien de

bon.

Le moustachu, sans tenir compte de l'aversion du balafré à mon égard, s'en prend à l'Allemand :

— Combien t'en as vendu pour te faire autant de fric ? Tu l'as toute écoulée, la *perica* ?

Otto soulève des yeux résignés, donne l'impression de savoir à qui il a à faire, nie habilement chaque accusation en évitant pourtant d'être trop catégorique. Il répond au chef mais quelque chose me dit qu'il cherche en réalité à communiquer avec moi.

Je dois avoir l'air contrarié, vu le regard aigu avec lequel le boss me passe aux rayons X. En lançant un coup d'œil entendu à l'Allemand, il commence à feuilleter soigneusement mon passeport. Quelqu'un accélère la vitesse du ventilateur et les billets s'envolent. Comme trois chiens de chasse, les fédéraux se ruent sur les dollars sous le regard vitreux d'Otto qui commence à nourrir de sérieux doutes sur la possibilité de récupérer intégralement son butin. Histoire de les distraire de l'examen de mon passeport, je leur raconte que je suis journaliste et que j'ai un rendez-vous important. Avant d'avoir fini mon cinéma, je m'aperçois que j'ai perdu une bonne occasion de me taire. Le colosse moustachu devient furieux, me jette mon passeport à la figure, prend le feuillet rouge du visa et en fait des confetti.

— Maintenant, *pinche güero*, t'es dans la merde ! On n'entre pas au Mexique illégalement, t'as pigé ?

Je n'ai pas besoin d'un autre coup de coude d'Otto pour comprendre qu'il vaut mieux que je la boucle. À cet instant, entre un type trapu, un énorme flingue à la ceinture. Il regarde Otto et s'exclame :

— Mais je le connais bien, celui-là ! C'est un *coco* de première !

Le chef le fait taire et invite l'Allemand à le suivre dehors.

Je reste en tête à tête avec le balafré qui visiblement meurt d'envie de me démolir. Sitôt dit sitôt fait, il me saisit par le cou et me tire vers lui. Comme il ne fait pas le poids, ça ne me coûte pas trop de lui opposer une résistance passive mais il

sort son flingue et soulève le chien. Je le suis docilement jusqu'à une petite porte grillagée et d'une bourrade il m'expédie à l'intérieur. Il fait sombre. Je me demande d'où vient cette odeur d'herbe moisie. L'autre, en ricanant, allume la lumière... La petite pièce est à moitié remplie de bottes de marijuana. Je soupçonne immédiatement une manœuvre pour me coincer et je me précipite sur les barreaux. Le balafré se tord de rire.

— Pauvre *güero*, qu'est-ce qu'il y a, tu es choqué ? C'est de la pure gold d'exportation. Si tu te hasardes à en toucher une seule feuille, je te fais sauter la cervelle.

— Je ne fume pas de ce truc-là. Je peux savoir pourquoi tu m'as dans le nez ?

— Ta gueule ne me revient pas. Tu parles trop bien le mexicain pour un touriste et tu me prends pour un con en me disant que tu ne fumes pas.

Il a enfin réussi à articuler autre chose que des grognements. J'en profite pour essayer de m'attirer ses bonnes grâces.

— *Bueno*. C'est vrai, je fume ! Et alors ? Ici tout le monde fume, bon Dieu ! Et puis vous n'avez pas trouvé sur moi le plus misérable petit bout de joint...

— Et toute cette marchandise, c'est quoi ? Dans peu de temps tu pueras tellement la *mota* qu'il faudra t'emmener à l'incinérateur, *pinche güero*.

Il s'en va en sifflotant.

Réfugié au Mexique et arrêté dans le cadre d'une brillante opération antidrogue... J'imagine déjà les titres des journaux français. Tout ça est tellement absurde, monstrueux, que je ne parviens pas à réaliser que c'est en train de m'arriver. La tension nerveuse cède à un épuisement physique que je n'avais jamais éprouvé, comme si ma tête était enveloppée dans du coton. Je me laisse glisser par terre et j'appuie ma tête sur une balle de marijuana. Puis c'est le noir complet. Bercé par une mer d'huile, indifférent au lointain croassement des fédéraux, je sombre dans un sommeil béat.

Un siècle plus tard, quelqu'un me secoue comme un

prunier. Je voudrais réagir mais je n'arrive pas à ouvrir les yeux. Une giclée d'eau froide me fait bondir sur mes fesses. Près de moi Otto, une bouteille d'eau à la main, menace de m'arroser encore.

— Mais tu es fou ? T'endormir là-dedans avec deux tonnes d'herbe qui fermentent !

Il continue à me parler, à me secouer, il veut que je me relève mais je ne peux pas, je voudrais le lui dire et j'arrive seulement à afficher un sourire idiot. Il appelle le flic. Je l'entends lui demander « s'il veut bien avoir la gentillesse d'approcher son sac de la grille, juste pour prendre mon échiquier et un bouquin s'il vous plaît, j'ai là un billet de cinquante dollars pour vous ». Le balafré revient avec le baluchon, empoche le billet vert, me regarde de travers, sourit à l'Allemand et lui file même un paquet de cigarettes.

Otto le remercie respectueusement, il attend qu'il s'éloigne pour fouiller dans son sac. En me jetant des coups d'œil inquiets, il sort un baffle de walkman, le démonte et récupère un petit paquet. Immobile, je le regarde en souriant béatement pour tout le mal qu'il se donne. Il s'énerve, déchire le sachet en plastique, y plonge l'index et le pouce et me les fourre dans le nez en m'obligeant à sniffer. Un goût amer dégueulasse descend dans ma gorge, je renifle et la torpeur disparaît comme par enchantement. Il semble content du résultat. Je me lève d'un coup et je commence à m'agiter nerveusement dans l'espace exigu. Je déborde d'énergie, il faut que je sorte d'ici immédiatement. Otto me demande de me calmer, me dit que le pire est passé et qu'ils vont être obligés de nous relâcher dans peu de temps.

— Ces *cabrones* ! Ils voulaient la moitié du fric, sous prétexte que tes papiers n'étaient pas en règle. Je leur ai répondu qu'ils n'auront pas un sou de plus et qu'ils peuvent appeler ton ambassade quand ils veulent.

— Non ! Pas l'ambassade !

Otto est surpris de ma réaction. Il se demande quel genre de problèmes peut bien avoir un mec comme moi. Il me jette un regard noir, puis il sourit. Un sourire à casser le moral à

n'importe qui dans un rayon d'un kilomètre. Il replonge les doigts dans le paquet et aspire bruyamment.

— En somme, sans le savoir ils sont tombés juste. Je crois que j'ai compris. Je me trompe ?

— Ce n'est pas moi qu'ils cherchent, c'est ta marchandise. OK ?

— Oui, mais maintenant on est dans la merde à cause de toi. Quand on ne connaît pas les *federales*, on se tait au lieu de sortir des conneries. Ces types sont plus délinquants que nous et toi, tu te comportes comme si on se trouvait dans un commissariat suisse. Le chef sait très bien que je trafique, mais il t'a dans le collimateur parce que ta tronche ne lui revient pas.

— Et parce que j'ai les poches vides. Donne-leur du fric. Je te rembourserai... c'est l'affaire de quelques jours.

Otto est furieux. D'habitude, il doit s'en tirer à peu de frais. Cette fois-ci il n'a pas le choix, il doit casquer.

— Deux mille. Pas un sou de plus.

Il replanque la marchandise et il appelle le balafré par son nom. La négociation est rapide. Le moustachu se pointe, ordonne d'ouvrir la grille et s'éloigne avec Otto. On dirait deux collègues appartenant à des compagnies différentes.

Du miraculeux effet euphorique de la coke il ne me reste plus qu'un tremblement nerveux et j'ai maintenant l'impression d'être une blatte insignifiante. J'examine le tas d'herbe et je constate qu'il n'y a pas de feuilles mais des épis compacts et visqueux. Maintenant je comprends pourquoi, dans ma jeunesse, l'herbe que je faisais pousser chez moi avait un goût de persil infect et me donnait des migraines épouvantables.

Une heure plus tard, Otto est de retour. Il s'affale sur un ballot d'herbe et me passe une bouteille de rhum bien entamée.

— C'est bon, hein ? Après la blanche, rien de meilleur pour rétablir l'équilibre. Ce grand salopard a flairé quelque chose de louche à ton sujet. On s'est mis d'accord pour trois mille. Trois mille, t'as entendu ? OK, je les lâche mais ne viens pas

me raconter que tu me les rendras, j'y crois pas. Je te fais une proposition : j'ai là un demi-kilo de *perica*. Je dois partir pour les États-Unis, je te les laisse et, à mon retour, j'en veux quinze mille dollars.

Il rit de façon vulgaire.

— Je suis pas inquiet. Tes amis italiens ont toute ma confiance.

— Je ne connais personne. Je ne sais pas à qui je vais la refiler ?

— Ça, c'est ton problème. Tu te la fourres dans le cul si tu veux. Moi, quand je reviens, je veux récupérer mon fric.

Il sourit mais ses yeux sont durs.

Après une demi-heure de serments de fidélité et de sniffs répétés, nous nous retrouvons devant le ridicule bureau notarial.

Le chef, assis les jambes écartées et le ventilateur dirigé directement sur ses couilles, feuillette d'un air absent la grosse liasse de dollars.

— *Está bien*. Vous avez eu de la chance. Moi, je suis de Sonora et je n'ai qu'une parole.

Reposant l'argent devant lui, il ajoute :

— J'ai obtenu une misère, à partager avec cette bande de cons qui ne savent que casser les bonbons à certains... gentils touristes.

Il a un geste d'impatience en s'adressant à Otto :

— Je ne peux pas vous laisser partir ensemble. Tire-toi !

Otto me fait un signe pour conclure notre accord et il disparaît rapidement sous le soleil aveuglant. Je regarde le bureau avec circonspection. Le chef a changé de tête. Il me parle comme s'il s'adressait à un morpion accroché au ventilateur.

— Toi, tu ne vas pas t'en tirer comme ça, *pinche güero* ! Ton passeport est aussi *chuego* que ta tronche.

— *Chuego*... ?

— Faux ! Il est faux, connard ! Et, d'après moi, tu n'es même pas Italien... Sans doute encore un de ces sales pédés d'Uruguayens.

Voilà, c'est la totale. Je suis sur le point de lui expliquer que je ne sais même pas où se situe exactement l'Uruguay quand le téléphone se met à sonner. Il saisit le combiné comme s'il empoignait un flingue et crache un « *bueno* ». À l'autre bout du fil, on ne doit pas avoir apprécié le ton. Il écarquille les yeux, bredouille :

— Oui, mais... pourtant...

Petit à petit je vois le mâtin se transformer en chien de piste docile.

Il raccroche et me regarde avec l'air de quelqu'un qui se sent trahi. Il prend mon passeport dans un tiroir et me le tend :

— *Buena onda güero*. Les gens de Sonora n'ont qu'une parole. Tu peux partir quand tu veux. Les étrangers devraient bien se mettre dans la tête qu'ici nous sommes dans un pays démocratique et que nous avons des lois. L'Allemand... je sais bien que c'est un dealer, mais ça sert à quoi de le mettre au trou ? On n'a pas de preuve. La seule chose que je pouvais faire, je l'ai faite. Au moins maintenant, avec son fric, on va pouvoir donner un coup de badigeon sur les murs de ce taudis qui tombe en ruine. Tu as vu dans quelles conditions on travaille ? Dis-le à ton ami Xavier quand tu retourneras au Deëffe.

— À qui ?

Impatienté, il me fait signe de disparaître. Avant de sortir je me souviens du visa.

— Quoi ? Tu t'incrustes ? Tu n'as qu'à faire une déclaration de perte, mais pas ici, à la Police d'État.

Il est trois heures de l'après-midi et l'asphalte est brûlant. Je ne vois pas âme qui vive aux alentours. Là-bas, vers la crique qu'ils appellent El Puerto, la lumière reflétée par la mer me blesse les yeux. Je m'installe sous une tonnelle. Malgré l'ombre épaisse, le sol fraîchement arrosé fume comme une marmite de haricots. Avec une lenteur désespérante une fille aux hanches généreuses remue des glaçons dans un pichet de jus d'orange. Je lui en demande un verre. Pendant que je bois, elle ne cesse de me regarder, comme si j'étais un intrus.

— Il faut être un *gringo* ou un chien pour sortir dans les rues par cette chaleur.

La réflexion du vieux qui somnole sur un hamac défoncé m'arrive en même temps qu'une bouffée d'air chaud au moment où je remets les pieds dehors.

Le sable est brûlant. Sous le regard impitoyable de quelques pêcheurs qui, à l'ombre des palmiers, trouvent bien plus amusant de se foutre de ma gueule que de réparer leurs stupides filets, je sautille jusqu'au bord de l'eau. L'espoir de trouver un peu de fraîcheur s'évanouit au premier contact avec la mer. Je ne suis pas effrayé par les grosses vagues qui m'avaient tant impressionné, vues de loin. La première barre franchie, histoire de montrer à ces types de quel bois je me chauffe, j'exécute une énergique nage libre. Après quelques brasses, je dois reconnaître que la vitesse à laquelle j'avance n'est pas due à mes muscles engourdis mais à la force du courant. Bêtement, je pense aux requins des mers tropicales et, prudent, j'opère un rapide demi-tour. La première vague me surprend juste au moment où je vérifie si j'ai pied. Le choc est terrible. Broyé par l'énorme masse d'eau, entraîné dans un tourbillon sans fin de sable et d'écume, j'ai à peine le temps de reprendre mon souffle que la suivante m'aspire en arrière. Je suis perdu. J'essaie d'opposer le moins de résistance possible à l'avalanche. Je sors la tête hors de l'eau, la troisième vague monstrueuse arrive à la charge avec une telle vitesse que je ne vais jamais pouvoir m'en sortir. Je suis épuisé. Ma seule chance de salut, c'est d'aller à sa rencontre avant qu'elle ne se brise. C'est ce que je fais. Brusquement, je suis soulevé de plusieurs mètres et avec une force inouïe je suis projeté en avant comme une torpille et je m'écrase violemment sur le sable de la plage. Je me traîne sur les coudes pour échapper au danger. À bout de forces, tétanisé, j'attends une quatrième

vague qui n'arrive pas. La mer a repris sa paisible ondulation. Là-haut, au milieu des palmiers, les pêcheurs rient à s'en décrocher la mâchoire.

Bien décidé à lui rendre sa camelote, je passe l'avenue au peigne fin, à la recherche d'Otto. C'est le soir. Une brise légère souffle dans la rue qui se peuple petit à petit de touristes et de marchands ambulants. À la terrasse de la « Pizzeria Beppe » deux serveurs préparent les tables. Je m'approche pour demander le patron, quand j'entends derrière moi une voix de femme :

— Ciao.

J'avais complètement oublié les gouttes de sueur sur ses seins provocants et les secousses du car. Je n'ai débarqué ici que ce matin, mais j'ai l'impression d'être là depuis un siècle. Je les regarde, incrédule : lui, ridicule dans une paire de bermudas à fleurs et elle, la peau bronzée par les UV. Petite complicité de mise entre concitoyens à l'étranger, ils ont l'air contents de me revoir.

Le ronflement régulier d'une Harley Davidson vient expirer près de nous. En descend un quinquagénaire aux cheveux plus sel que poivre et au teint blafard. Ça ne peut être que Beppe. J'attends qu'ils échangent les salutations d'usage et dès qu'il me voit, je le serre dans mes bras avec effusion pour l'empêcher de prononcer mon vrai nom. Les deux intellos sont heureux de se retrouver en famille. Beppe me pousse dans la salle, commande à boire et m'entraîne vers les cuisines.

— Merde ! Mais alors, c'est toi ! Tu te fais appeler Enzo maintenant ? Putain, Otto m'a tout raconté. Comment ça va en France ?

Je l'observe à la dérobée. C'est incroyable. Je croyais que les tropiques entretenaient la jeunesse mais Beppe, au contraire, donne l'impression d'être passé directement de l'adolescence à la vieillesse sans étapes intermédiaires. Ses cheveux laqués trahissent sa visite quotidienne chez le coiffeur. Quel intérêt, dans un endroit pareil.

— Ça va plus ou moins. Où est Otto ? Il m'a laissé des objets personnels que je voudrais bien lui rendre.

Il me regarde d'un air malin.

— Merde ! Tu appelles ça des objets personnels ! De toute façon, il est parti. À cette heure-ci, il doit déjà être à Acapulco. Ne t'inquiète pas pour la marchandise, tu n'auras aucun mal à l'écouler. Elle est pure à quatre-vingt-dix pour cent. Mais putain ! Sors-la, qu'on se fasse deux lignes, merde !

Après toutes ces années, il ne trouve rien de mieux à me proposer qu'une ligne de coke. Je suis mal à l'aise. Je n'arrive pas à m'habituer à sa maigreur cadavérique, je me demande ce qui a bien pu lui arriver. Quinze ans sous les tropiques... plein aux as... je m'attendais à retrouver un Beppe en pleine forme. Il ne m'a même pas demandé comment je vais, si je n'ai besoin de rien. C'est avec peine que j'arrive à articuler :

— Je ne l'ai pas sur moi, peut-être tout à l'heure... tu sais où je peux trouver Patricio ?

Il a l'air déçu et me répond avec colère :

— Oh ! celui-là... qu'est-ce que tu lui veux ? C'est un mec bizarre... Va savoir à quoi il carbure. Mais qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? On dirait que tu as vu un fantôme.

Il n'a pas tout à fait tort. Je pense à notre dernier rendez-vous et je fais rapidement le calcul, c'était... il y a bien une quinzaine d'années, dans un bar de la banlieue de Rome. Il avait déjà une boucle d'oreille mais un flingue à la ceinture et le visage d'un militant pur et dur. Je me souviens que, ce jour-là, il me reprochait amèrement mes doutes sur la victoire ; « le mouvement révolutionnaire n'a pas besoin de mecs qui chient dans leurs frocs », m'avait-il dit. Ensuite on ne s'est plus revus. Pendant que je rejoignais des milliers de couillons dans les prisons de l'État, lui, juste à temps, il avait réussi à filer à l'anglaise.

— J'ai un message pour lui.

Je ne m'en suis débarrassé qu'après lui avoir promis dix fois de suite de repasser dans la soirée avec la poudre. D'après lui, nous pourrions en vendre facilement à Lena et Nino, le couple d'italiens qui était resté dans la salle.

— Ces deux crétins ont du fric. Ils croient que le Mexique a été créé spécialement pour servir d'objet à leurs élucubrations. Et puis merde, elle est belle, cette fille, non ?

Je m'en vais, une canette de bière à la main. Je fais un petit signe pour saluer le couple d'écrivains. Ils ont la tête de ces camés qui font la queue, la nuit, devant les pharmacies de garde. Je retourne sur l'avenue qui maintenant pullule de surfers tout en muscles et de blondasses aux petits seins qui ont du mal à rivaliser avec les exubérantes Huipiles guatémaltèques.

La cabane de Patricio est à Zicatela, une plage de trois kilomètres qui limite, au sud, le petit golfe de Puerto Escondido. Après une centaine de mètres, l'agitation des touristes est déjà loin derrière moi et j'avance dans un paysage surréaliste. D'un côté, l'océan sauvage et la plage de sable doux et de l'autre, entre les cocotiers et la route nationale, les chantiers de construction japonais. Le ciel a puni ces intrus en recouvrant d'une épaisse couche de rouille leurs grues et les armatures en fer de leurs bâtiments. Il y a quelques années seulement, ce coin du monde devait être un vrai paradis. Au loin, un homme poursuit son chien. Ils courent tous les deux très vite. En quelques secondes ils me dépassent, légers comme la brise qui soulève le sable. La cabane de Patricio doit être que cette espèce d'alcôve à deux étages, perchée sur un rocher, soutenue et traversée par un *mezquite* touffu. Pas de clôture, aucun signe indiquant une propriété privée. La plage, la route et les arbustes sauvages sont étroitement entremêlés aux crotos bigarrés plantés puis abandonnés à leur prolifération.

Je ne sais pas si je dois appeler ou continuer à avancer dans cette végétation touffue. L'homme de la plage surgit devant moi, précédant son chien de quelques mètres.

— Je crois que vous vous êtes trompé d'adresse. Ici, il n'y a rien à louer et rien à vendre.

Ce n'est pas son physique qui m'impressionne, il est maigre comme un fil, mais son air antipathique et le masque de certitude qui lui tient lieu de visage.

— Je suis Enzo. C'est Jaime qui m'envoie.

Il regarde son chien comme pour lui demander son avis et il me montre le chemin. Il remplit une écuelle d'eau pour son chien, casse une brindille qui a réussi à se faufiler à travers le mur de bambou, et me fait signe de grimper à une échelle jusqu'à une espèce de hune surmontée d'un curieux chapeau en feuilles de palmiers tressées. La brise marine qui rafraîchit les aisselles et les esprits ne semble souffler que sur le premier étage de la cabane dont l'architecture me fait penser à la fois à l'Afrique et au Japon.

— En bas, les *zancudos* t'auraient dévoré...

Je suis déjà en train d'imaginer des bêtes féroces tropicales mais il m'explique qu'il s'agit d'une espèce de moustique minuscule qui ne vole pas au-dessus d'un mètre du sol. Puis il se tait et me regarde sans me voir, comme si j'étais transparent.

— Jaime m'a dit que...

— Lui, il en a rien à foutre des *zancudos* et de tous les connards qui viennent par ici. Lui, il flaire et il rapporte, dit-il en pointant son pouce vers le sol.

Sa bouche est sans lèvres, comme une fissure, et son nez aquilin n'est pas dans le même axe que son visage.

— Je pense que tu parles du chien. C'est une bien belle bête, mais moi...

— Mais toi, tu es un mec pressé, c'est évident. Pressé de quoi ? Le temps est plus long que la vie, *hombre*. Bois donc un verre de *mezcal*, ça te remettra de ton séjour chez les *federales*.

— Tu es déjà au courant ?

— Vu les personnes que tu fréquentes, il n'y a rien d'étonnant à ça, non ?

— Tu sais, ce mec, je ne le connaissais même pas et...

— Et depuis qu'on a inventé les excuses, le règne des singes est terminé. Prends la *perica* et jette-la à la mer, crois-moi.

En disant ça, il attrape une banane dont il ne fait qu'une bouchée.

Décidément, ce n'est pas le *mezcal* que j'apprécie le plus

dans la production locale. J'ai l'impression d'avaler un médicament fortement alcoolisé. Patricio, quant à lui, le savoure lentement, comme un œnologue cherchant à deviner l'année d'un grand cru.

— Il n'en est pas question, j'ai donné ma parole.

— Ta parole ? Ici, la parole donnée, on l'oublie après la gueule de bois. Et puis... nous verrons combien il t'en restera dans quelques jours. Mais parlons plutôt d'autre chose. Qu'est-ce qu'on dit, en Europe, de la guérilla zapatiste ?

— Eh bien, on en parle beaucoup. Comme le veut la règle, les guerres justes sont celles qui se passent dans le tiers-monde, loin de nos démocraties apathiques. Le passe-montagne de Marcos a conquis le cœur des activistes en charentaises.

Il m'observe en caressant son verre, se lève, fait le tour du hamac et éclate d'un rire perçant comme le cri d'un rapace nocturne.

— Et toi, toi personnellement, qu'est-ce que tu en penses de Marcos ?

— C'est un type qui, dans un an ou deux, ramassera du fric à la pelle en publiant un best-seller ou en faisant de la pub pour Coca-Cola.

— Donc nous avons gagné ! Nous allons enfin sortir de la misère. Parce qu'au Mexique, des Marcos, il y en a quelques millions. Tu vois, *hombre*, nous sommes dans un pays où celui qui a les moyens de s'acheter une parcelle de terrain peut encore la choisir d'après l'odeur de la terre. Ici, les gens ne chient plus parce qu'ils n'ont rien à digérer. C'est pour ça que tes rêves brisés sont un tantinet ridicules. Marcos n'existe pas. Chaque membre de l'armée zapatiste pourrait s'appeler Marcos. Et si, pour une raison quelconque, tu m'accompagnes au Chiapas, il vaut mieux que tu t'enfonces bien ça dans le crâne : ici, nous ne sommes pas au Quartier Latin, mais dans le trou du cul du soi-disant peuple latin. Et tous ceux qui meurent d'envie de découvrir le visage qui se cache derrière le passe-montagne n'ont qu'à se regarder dans une glace.

Ses yeux marron pétillent sous sa frange couleur d'ébène.

Prenant soudain conscience de sa violence, il se reprend immédiatement.

— Ne te fâche pas, *hermano*. C'est que... on a tout à fait le droit de ne pas accepter, mais refuser de comprendre, c'est monstrueux. Moi, dans ce pays, j'y suis né. Je veux y mourir debout... et le plus tard possible bien entendu.

Il a refusé dédaigneusement de m'accompagner dîner. Et quand je lui ai dit que je viendrai passer la nuit chez lui, il a ricané en disant :

— Je ne crois pas que tu t'arracheras avant l'aube.

Je n'ai pas compris ce qu'il a voulu dire. Ça doit être sa façon de parler par aphorismes qui lui a valu cette étiquette de mec bizarre.

En suivant la plage jusqu'à Puerto je comprends pourquoi, tout à l'heure, j'ai failli me faire briser les reins par les vagues. Si j'avais patienté quelques minutes avant d'entrer dans l'eau, j'aurais pu observer la surprenante régularité avec laquelle les trois vagues gigantesques succèdent à une série de huit plus ou moins normales. C'est ce phénomène qui attire ici, chaque année, les championnats du monde de surf. Mais de temps en temps, même un de ces Californiens survitaminés y laisse la peau.

Les fanatiques de couchers de soleil tropicaux ont abandonné leur poste au sommet des dunes. Sur la plage, un couple de quinquagénaires débiles danse au rythme d'une jérémiade orientale, comme deux serpents enchantés. Complètement nus, les seins déformés et le bazar pendouillant comme un préservatif usagé, ils m'adressent un sourire qui ferait peur à un psychiatre. Ils ont l'air d'avoir dispersé les dernières circonvolutions de leurs cerveaux dans un champ de pavots.

La pizzeria est bondée. La belle Italienne est assise les jambes écartées. Elle porte une culotte rouge et le décolleté du bout de tissu qui lui sert de robe est si plongeant qu'il laisse entièrement voir ses seins légèrement tombants mais encore appétissants. Autour de sa table s'est agglutinée une nuée de petits mâles en rut. Nino dispense des sourires à droite et à gauche comme si tout ce petit monde n'était là que pour ses beaux yeux. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils font de grands gestes dans ma direction. J'ai l'impression de lire dans leurs regards pleins d'espoir : « Elle est arrivée, la marchandise ». Je hausse les épaules et m'installe à une table assez éloignée. Aucune trace de Beppe. Je reporte toute mon attention au menu. Pâtes et pizza, c'est pas mon fort et puis au Mexique... il vaut peut-être mieux commander du poisson.

Le *huachinango* ressemble à notre daurade rose en plus grand et plus savoureux. Je compare les prix avec ceux de Paris. Je pourrais en manger trois pour le prix d'une si j'avais très faim. Nino et Lena ne me quittent pas des yeux et j'en ai déjà plein les couilles de ce harcèlement indécent.

La salle commence à se vider et Beppe arrive enfin, une bouteille de rhum à moitié vide sous le bras. Il regarde nos visages mornes et, sans retenue, il crie en italien :

— Eh ! Mais c'est la belle Lena ! La chasse est ouverte, bande de pédés.

Et il éclate d'un rire vulgaire sans doute en rapport avec le rhum manquant dans la bouteille. Sans même jeter un regard sur Nino, sans doute prêt à en supporter bien davantage, il

vient me saluer, fait un rapide tour de salle, vérifie la caisse et se met à brailler qu'il est l'heure de fermer. Certains clients n'ont pas fini de manger, mais il ne veut rien savoir et demande aux serveurs de leur présenter la note parce que, ce soir, il a des choses importantes à faire. En l'espace de dix minutes, il ne reste plus que nous deux et le couple d'écrivains. Beppe pousse littéralement le personnel vers la sortie, verrouille toutes les portes et nous invite à passer derrière.

— Quels casse-couilles ! Il est une heure passée et on a un mal fou à les faire partir. Putain ! Comme si on était à leur disposition. Bon. Installez-vous comme vous voulez, maintenant plus personne ne nous cassera les pieds.

C'est un débarras équipé d'un ventilateur, la fenêtre est dissimulée par un rideau sale et les seuls meubles sont un guéridon et un petit frigo bourré de bières d'où il sort fébrilement un miroir, une lame de rasoir et un paquet de pailles. Quand il a fini de tout installer sur la table, il met la main à son portefeuille et invite les deux autres à en faire autant.

— Allez, un petit effort, vous savez bien qu'il faut payer d'avance. Commençons par deux cents chacun, ensuite on verra.

Il ramasse les six billets verts, les glisse dans la poche de ma chemise et attend que je déballe la *perica*.

Je suis embarrassé. Je n'ai jamais fait une chose pareille et cette ambiance de concupiscence diabolique me donne envie de décamper et de fourrer mon nez dans le sachet, tout seul, loin de leurs regards. Mais au point où on en est, je n'ai pas le choix. Je sors le baffle du sac et je tire avec précaution le cylindre de coke enveloppé dans un préservatif. Ils me regardent comme si j'étais en train de manipuler une substance radioactive. Beppe m'arrache le paquet des mains. Il déchire frénétiquement le sachet, le passe à Nino, se lève précipitamment et s'éloigne en disant que c'est plus fort que lui, dès qu'il touche à « ça », il lui vient une irrésistible envie de chier. Quand il revient, quatre lignes longues et épaisses

comme je n'en avais jamais vu même au cinéma, sont prêtes sur le miroir. Il me semble qu'il y en a trop. L'honneur de commencer me revient et j'en sniffe deux bons centimètres. Puis c'est le tour de Lena, elle donne des petits coups de narine, me jette un regard triste, replonge sur la paille et la ligne entière disparaît dans son nez.

Beppe recommence immédiatement à « tictaquer » avec la lame de rasoir sur le miroir. Le tac-tac-tac résonne dans mes oreilles, j'ai l'impression qu'on doit l'entendre à un kilomètre d'ici. Après la seconde tournée, les langues commencent à se délier. Beppe et Nino entament une discussion à propos des livres de ce dernier, l'un affirmant sincèrement : « c'est pour des gens comme toi que j'écris », et l'autre lui répondant, les yeux humides : « c'est grâce à toi que j'ai commencé à m'intéresser à la littérature ». En somme, en les écoutant, on se demande comment ils ont fait jusqu'à maintenant pour vivre l'un sans l'autre et on ne peut que bénir la chance qui les a fait se rencontrer. Lena a l'air d'avoir entendu ces discours jusqu'à la nausée. Détendue comme quelqu'un qui vient d'avalier une tisane de camomille, elle s'applique à ouvrir ma braguette avec ses yeux.

Les lignes se suivent sans interruption. Ils parlent tristement, comme s'ils en avaient par-dessus la tête du monde entier et je me retiens de décoller mes lèvres de peur de dire une connerie. Comme si mon cerveau était séparé de mon corps, mes pensées vont si vite qu'il m'est impossible de les traduire par la moindre expression physique. J'entends la mer dans la pièce. La mer... « jette-la à la mer, crois-moi... » La phrase de Patricio revient avec chaque vague qui se brise à quelques centimètres de mon crâne. Lena me baise du regard et les deux autres parlent et parlent encore.

Ils se lèvent pour aller chercher une petite balance.

— On va en prendre dix grammes chacun. C'est pas tous les jours qu'on trouve un produit de cette qualité.

Ils s'éloignent sans réduire le flot de leurs paroles. L'œil sur le miroir nous frottons, Lena et moi, le filtre de nos cigarettes dans la poudre qui reste. Puis elle s'approche de moi et me

passer la main dans les cheveux. Sa bouche entrouverte appelle ma langue. Je suis paralysé par la peur d'être surpris par son jules. Mais elle insiste. Alors, comme un enragé, je glisse ma main entre ses cuisses et j'écrase mes lèvres sur les siennes comme un mégot dans un cendrier, juste au moment où Beppe et Nino reviennent en jacassant.

— Merde. Tequila et café, joints et coke, ou n'importe quelle chose diabolique qui puisse encore te secouer le cerveau. Tu sais que tu ne peux pas suivre à ce rythme mais tu n'y peux rien. Tu ne peux pas faire autrement, si tu veux garder le peu d'amis qui te restent et t'inventer des ennemis à la hauteur. Merde !

Ils posent la balance sur la table, bavassent encore un moment et commencent à équilibrer le plateau sans se soucier le moins du monde de notre gêne.

— Allez, sors la poudre, putain ! Je t'avais bien dit que t'aurais aucun mal à la fourguer, pas vrai ?

Je reprends les baffles, je sors les trois autres paquets, je les soupèse mais le ressac des vagues me secoue les neurones. « Crois-moi, jette-la à la mer ». Je dois avoir l'air complètement halluciné parce qu'ils me regardent tous les trois avec inquiétude. Je lance un coup d'œil vers la fenêtre :

— Qu'est-ce qu'il y a derrière le rideau ?

— La mer... l'océan Pacifique, merde !

— Tu veux dire que les vagues viennent s'écraser contre le mur du restaurant ?

— Ben... oui. Mais il y a un mur de ciment qui nous protège. Merde ! Tu vas pas nous faire une parano juste maintenant ?

— Tire le rideau, je veux voir.

Beppe et Nino ne peuvent réprimer un geste d'impatience. En revanche Lena nous regarde calmement, un sourire méchant sur les lèvres. Elle se lève, va vers la fenêtre, reste un moment immobile, saisit le tissu guatémaltèque et le tire d'un coup sec. Le sel des embruns emplit mes narines, ma bouche et mon estomac. Le jour commence à pointer, la mer et le ciel se confondent dans une même couleur métallique. Je suis

soudain saisi d'une ivresse irrésistible comme si tout ce que j'ai sniffé était en train d'exploser dans ma tête. Je prends les trois paquets de coke, je les soupèse une dernière fois et, sans hésiter, je les lance dans l'eau.

Beppe et Nino bondissent en même temps de leur chaise alors que Lena assiste, impassible, au naufrage d'un rêve de quinze mille dollars. En sortant, j'entends pour la dernière fois la voix de Beppe :

— Merde ! Il est complètement à la masse ce mec ?

Enfin libre. Dans l'avenue Perez Gasga les poubelles débordent de boîtes de bière, d'arêtes de poissons, de chiens, de chats et de *cucarachas*. La horde d'étrangers a disparu, ils ont laissé la voie libre aux indigènes qui marchent silencieusement en portant leurs énormes paniers remplis de nourriture, prêts à affronter une nouvelle journée.

Mon crâne bourdonne comme une ruche et je ne suis plus maître de mes jambes. Elles s'étirent en puissantes foulées, entrent et sortent de l'eau et auraient même tendance à vouloir se promener sur la mer. Peut-être que Jésus s'était fait, lui aussi, quelques grammes de coke avant de traverser la Mer Rouge.

Des centaines d'oiseaux forment une tache au-dessus de la cabane de Patricio et leurs cris déchirants arrivent jusqu'à moi. Je devrais entrer mais j'hésite sans raison précise. Je fais encore quelques pas et la raison est là, imposante, noire, qui me montre les dents. Il n'a pas l'intention de me sauter dessus mais il est évident qu'un prudent demi-tour s'impose. Je regarde le sommet des collines déjà incendiées par le soleil, je me sens piégé. D'un côté le chien prêt à me dévorer et de l'autre la lumière du jour qui, vu mon état, est pire que de l'acide sur une blessure.

Je me replie docilement sur la dune et je m'étends à l'abri d'un arbuste. La chose que je désire le plus au monde, c'est ma petite chambre à Paris, qui puait la cigarette et les draps rances mais avait au moins l'avantage d'être noire comme une tombe.

Si ce n'est pas un chien qui est en train de me lécher le cou, c'est que Beppe a raison, mon cerveau a disjoncté.

— Lève-toi de là, sinon tu vas finir rôti comme un poulet.

La voix ne m'est pas inconnue, l'accent non plus, mais ce maudit soleil m'empêche d'y voir au-delà du bout de mon nez. Je macère dans un bain de sueur. Et puis, petit à petit, l'incomparable coupe de cheveux d'Alberto s'interpose entre mes yeux délavés et les vagues qui ont recommencé à balayer la plage.

— *Bienvenido a Puerto Escondido, compañero !*

Et d'où il sort, celui-là ? Il devrait être à Tokyo, d'après ce qu'on m'a dit, à un congrès de physique et le voilà en train de me dévisager avec son sourire impossible. Alberto a le profil idéal d'un héros de romans d'espionnage mais sur cette plage brûlée par le soleil et après une nuit pareille, il a plutôt l'air d'un emmerdeur professionnel.

Je me traîne sur le sable, j'entre dans la mer juste ce qu'il faut pour y plonger mon visage et, tout dégoulinant, je reviens sur la plage.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Qu'est-ce que je pense de quoi ?

Il écarte les bras en éventail en me montrant le panorama. Il a vraiment l'air de se foutre de ma gueule.

— J'en ai déjà plein de cul des Ritals, si c'est ce que tu veux dire. Où est Patricio ?

— Il prépare une soupe de crabes pour te redonner des forces. Tu avais envie de connaître Puerto, non ? Et bien on

dirait que tu en as fait une indigestion. Viens, allons à l'ombre.

— Comment ça s'est passé à Tokyo ?

— Ils m'attendaient au tournant. Le reste, tu peux l'imaginer tout seul. Ridiculisé sur tous les fronts.

Nous suivons le chien jusqu'à la cabane. Patricio est en train de lire une BD de Quino. Il me jette un œil distrait et, le sourire en forme de cicatrice, il me dit :

— *Buenos dias, güero. Correr de cahallo y parar de burro, eh ?*

C'est un dicton mexicain qui doit vouloir dire à peu près *courir comme un cheval et s'arrêter comme un âne*. Puis il se replonge dans sa lecture. De temps en temps il soulève le couvercle de la marmite qui bout sur le feu de bois. Je m'installe sur un hamac en essayant de ne pas m'appuyer sur la moitié de mon corps que j'ai laissé cramer au soleil et je commence à somnoler. Les deux autres se lancent dans une étrange conversation.

— Ah, ah, désormais toutes les femmes du monde sont folles du « grand pif ». À Tokyo, même les balayeurs en parlent.

— En attendant, on est dans la merde. Les *compañeros* commencent à désespérer.

— Un peu de patience. Maintenant nous avons les armes et, dans quelques jours, elles arriveront à destination.

— D'accord. Mais toi, tu es grillé à la fois auprès des *gringos* et du gouvernement. Je me demande s'il n'y avait pas un autre moyen...

— Non ! C'est la seule solution. Tu sais, l'histoire de la production de l'or au niveau industriel ne tenait pas debout. Les mecs de l'Engelhand Corporation le savaient bien. Les services mexicains avaient deviné que je me faisais payer en armes et ils les ont prévenus, c'est pour ça qu'ils m'ont envoyé Rick à San Miguel. Et toi... tu penses tenir encore longtemps ?

— Ça, ça n'a pas d'importance, un passe-montagne en vaut un autre. Quant aux accords avec le gouvernement, c'est de la poudre aux yeux en attendant les prochaines élections.

L'armée compte sur cette trêve pour prendre position et nous isoler dans la forêt. Après, pour nous éliminer, n'importe quel moyen sera le bon. Nos *compañeros* savent que ça va mal tourner, pourtant ils préfèrent mourir le fusil à la main plutôt que crever de dysenterie.

— Non, il y en a marre de la mort ! On n'a pas besoin de martyrs. Laissons l'hypocrisie catholique aux vampires du gouvernement accrédités par le Vatican.

Alberto a crié d'une voix cassée non pas par l'émotion mais plutôt par une étrange oppression physique. Il reprend plus calmement :

— Il faut continuer à démontrer à l'opinion publique que les Indiens du Mexique ne sont pas des sauvages, qu'ils sont prêts pour la paix comme pour la guerre. Bien sûr qu'il faut des armes, mais de temps en temps un peu de diplomatie, ça ne fait de mal à personne.

« Amen », je pense, pendant que Patricio rit. Il rit faux comme un coq qui aurait confondu l'aube avec le coucher du soleil. Je l'entends se lever pour remuer la marmite en grognassant quelques mots dans un dialecte incompréhensible et objecter enfin que la vraie valeur de la vie n'est pas expliquée clairement dans les manuels de guérilla.

— Tu es plus fou qu'un *gringo*, mais tu es quand même mon couillon de frère. Et maintenant que tu es hors-jeu, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Pas de problème. J'ai un rendez-vous important que je ne peux pas manquer.

— Si c'est toi qui le dis... réveille notre guerrier, c'est l'heure de manger.

La soupe est bonne. Bonne à en crever avec tout le piment qu'il a mis dedans. À chaque cuillerée tous mes sens se remettent en place. Patricio et Alberto savent bien que j'ai tout entendu. Leurs regards semblent dire : « tant mieux, nous perdrons moins de temps en explications ». Je suis vexé. Je suis même dans une colère noire. Je vide mon assiette brûlante et m'en sers une deuxième, sans quitter des yeux leurs tronches d'eau dormante. À la fin du repas je refuse le

rituel verre de *mezcal*. Complètement liquéfié, je suis sur le point de me jeter à nouveau sur le hamac, mais Patricio et Alberto échangent un coup d'œil entendu et ce dernier m'invite à faire une promenade.

Nous marchons sur la plage en tournant le dos au village. Il est quatre heures de l'après-midi. Même les scrapers ne résistent pas sous ce soleil de plomb. Ils sont là, immobiles, attendant le soir pour éventrer une autre rangée de cabanes. Au fond de la baie pointent des rochers noirs et aigus au-delà desquels, me dit Alberto, commence le Mexique oublié par le dieu Tourisme.

Il sait que j'attends des explications mais il parle d'autre chose. Il me raconte les beaux jours de Puerto Escondido, quand il n'y avait que trois cabanes de pêcheurs et que les hippies commençaient à peine à arriver.

— Les premiers arrivés, dans les années soixante, avaient encore un peu de plomb dans la cervelle et ne trimballaient pas derrière eux leurs rêves malsains et leurs complexes d'infériorité à l'égard de leurs bourgeois de parents. Ils venaient simplement pour faire de la musique, danser, baiser, s'inventer un monde nouveau. Entre eux, les pêcheurs et les excommuniés de tout poil qui avaient trouvé refuge ici, il n'y avait aucune friction. Au contraire, ils se défendaient tous ensemble contre les incursions des militaires, créant ainsi un climat d'insécurité pour tous les charognards en quête d'argent facile. Ça n'a pas duré longtemps, et ils sont légions, les réfugiés italiens qui ont contribué à gâcher le coin. À propos, tu t'es débarrassé de la *perica* ?

— Non. C'est elle qui m'a lâché.

Il a l'air satisfait.

— Tant mieux. C'est une expérience que tu devais faire. Je veux dire... la coke et la rencontre avec tes ex-camarades. Comme tu as pu le constater, le temps est le meilleur des papiers de tournesol. Il n'y a que les fleurs qui s'épanouissent.

Je lui casserais la figure avec plaisir. Avec toutes les casseroles qu'il traîne derrière lui, il a encore le culot de me donner des leçons.

— Bon. Laissons tomber et revenons à nos moutons. Pourquoi l'*Ejército Zapatista de Liberación Nacional* aurait-il besoin de mon encombrante collaboration ?

Alberto blêmit et se fige sur place. Il fuit mon regard inquiet et, le bras tendu pour m'interdire de l'approcher, il fait quelques pas en titubant. Puis il s'arrête, respire à pleins poumons l'odeur de la mer et, me tenant toujours à distance, il finit par répondre :

— Personne n'a besoin de toi ! Et si tu veux vraiment le savoir, je vais te dire ce qu'on en pense de tes exploits parisiens... mais laissons tomber, ça vaudra mieux ! Pourtant il faut que tu t'enfonces bien dans le crâne une bonne fois pour toutes que c'est toi qui as besoin d'aide. Bien que tu sois blanc, étranger et nanti d'une carte d'identité du *Monde Diplomatique* – il glisse alors sa main dans sa poche et me tend un document plastifié – tu représentes le degré zéro virgule un dans une logistique qui prévoit un transport d'armes du Golfe du Mexique à la forêt Lacandona. Cela dit, si tu veux rester avec nous, reste ! Sinon, tu peux aller cambrioler des banques au Costa Rica si t'en as envie, c'est ton problème.

— Et toutes tes conneries sur la fusion à froid ?

— C'est pas des conneries. C'est la vérité et personne ne veut l'admettre. Mais pour le moment, j'ai d'autres choses en tête. Tiens, une lettre pour toi. De Josefina.

L'enveloppe est toute froissée. Un seul regard me suffit pour comprendre qu'Alberto l'a lue.

Sur une petite feuille quadrillée, quelques mots tracés avec un crayon à maquillage épais : « Que chacun, dans sa petite concession de vie, s'abstienne de tout adage amer sur l'ingratitude du monde. Tu me manques beaucoup, maudit *güero*. »

La mer, le sable et les palmiers semblent soudain se figer sous une épaisse couche de peinture vermeille. Tout est rouge autour de nous.

— Elle est spéciale, ton ex. Réponds-moi franchement, t'en as vraiment plus rien à foutre, d'elle ?

— Quand un couple se sépare, c'est pour que chacun

retrouve sa liberté, non ?

Quel culot !

— C'est sûr comme deux et deux font quatre. Et son frère Xavier, c'est quel genre de mec ?

— Xavier... ? Il s'appelle Adrien, pas Xavier. Tu parles ! J'ai dû le voir deux fois. Ça fait dix ans qu'il est planqué à l'ambassade du Mexique à Londres. C'est un con.

— Il est à Mexico en ce moment ?

Il me regarde, l'air renfrogné.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Et puis qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Rien. Josefina m'en a touché deux mots et... je m'étais imaginé que vous étiez amis. Ôte-moi d'un doute, cette tronche de rédempteur, tu l'as depuis ta naissance ou bien ça t'est arrivé plus tard ?

Il me tourne le dos, énervé, se remet à marcher la tête basse, s'arrête à nouveau et dit enfin sur un ton dramatique :

— On est dans la merde. Le premier chargement est tombé dans les mains de l'armée et on ne sait toujours pas très bien pourquoi. Si le second n'arrive pas à bon port... ce sera un massacre ! Le gouvernement a fait croire partout que les guérilleros étaient armés jusqu'aux dents. Les salauds. Ils préparent le terrain pour justifier le prochain génocide.

Je me souviens d'un reportage sur la révolte au Chiapas, à la télé française. Un groupe d'Indiens, nu-pieds et armés de machettes pour la plupart, agitaient des drapeaux rouge et noir. Quelques-uns, peu nombreux, cachaient leurs visages sous des passe-montagnes et portaient deux cartouchières croisées sur la poitrine. On avait l'impression d'assister à une représentation surréaliste des Centaures du Nord à l'époque de la Révolution. Des images qui viendraient à bout du triomphalisme le plus acharné.

C'est avec un petit pincement au cœur que je lui demande :

— Mais quel espoir leur reste-t-il ?

— Aucun. Il s'agit simplement de résister le plus longtemps possible, de ne pas se faire oublier de l'opinion publique internationale, au moins jusqu'aux élections présidentielles.

En attendant nous avons réussi à bloquer le TLC et Clinton semble décidé à y introduire une clause qui prendrait en considération les exigences de la communauté indigène. Tu te rends compte ? La signature du traité aurait entraîné l'anéantissement des Indiens bien qu'ils représentent une partie importante de la population.

Non, je ne me rends compte de rien ! Tout ce que je comprends, c'est que ces gens doivent avoir les meilleures raisons du monde de foutre le bordel et c'est naturel, mais dans quel but ? Il me semble impossible qu'il existe encore des endroits où l'on puisse revendiquer des causes justes sans se faire taxer de vulgaire criminel ou, grâce à l'Ordre Mondial, de provocateur à la solde d'une organisation obscurantiste. Mais vu les circonstances, qu'est-ce que je peux faire d'autre que d'embrasser la cause de ces éternels vaincus ? Cependant...

— Écoute. J'ai de bonnes raisons de croire que les flics sont au courant de tous mes déplacements et je trouve étonnant qu'ils ne fassent rien pour m'arrêter. Et même... bref, il y a quelque chose qui cloche. En dehors de nous trois, qui d'autre est au courant de cette opération ?

— Patricio, le *compañero* qui reçoit le chargement, Josefina et « El Negro ».

— Les mêmes que pour l'expédition précédente ?

— Non. La dernière fois on a agi trop vite, on a commis des imprudences. Ce coup-ci, tout est bien contrôlé.

Tout est bien contrôlé ! Celle-là aussi, je l'ai déjà entendue et il n'y a pas très longtemps. Je me demande quel sort l'armée mexicaine réserve aux *güeros* trafiquants d'armes.

Le regard sombre et sa mèche de cheveux enroulée autour de son doigt, Alberto, le physicien hors-la-loi, le révolutionnaire tiers-mondiste, semble compter les grains de sable que soulèvent ses pas indécis. Il m'observe sans me voir. Condamné au rôle de fils adoptif de ses propres rêves, il pense sans doute que je suis un résidu de l'opulence occidentale. Alberto-le-missionnaire au milieu du surréalisme mexicain, Alberto-le-physicien qui traduit en équations révolutionnaires

le fatalisme d'un peuple qui ne veut même pas du pouvoir, Alberto est plus triste qu'un soldat privé de guerre.

À l'horizon, on aperçoit la fragile silhouette d'un bateau. Il vient des ports pétroliers du Sud. Mais il pourrait aussi bien transporter des bananes, une épidémie de dysenterie ou le sang des Indiens du Chiapas dégoulinant des mille et une canines enfoncées dans la gorge du sud-est mexicain ou encore des canons israéliens destinés à la répression de la prochaine rébellion indienne.

Alberto se tourne vers moi, m'effleure du regard et reprend l'allure martiale d'un homme qui n'a pas de temps à perdre dans ce bas monde.

Non. Au Chiapas, je n'irai pas. Parce que je n'ai rien à voir avec toutes ces histoires, parce que ces gens se tuent pour de vrai, parce que je suis fatigué et que je n'y comprends rien. Et parce que... mon seul désir, c'est retourner dans l'appartement de Josefina et rouler avec elle sur la moquette immaculée.

C'est vraiment ce que j'ai envie de lui dire, sans périphrases, mais la foi d'Alberto est si évidente que je n'ai pas le courage d'interrompre son long monologue sur les merveilles du Chiapas qui n'attend que ma visite.

— Tu voyageras aux frais du gouvernement de l'État de Tabasco. Sur un bateau qui, du Golfe jusqu'à quelques enjambées de la frontière du Guatemala, transportera une dizaine de groupes de marionnettistes pour une tournée culturelle dans toutes les communautés indiennes le long du fleuve Usumacinta. À bord, il y aura aussi le chroniqueur d'une radio locale, un rédacteur du *National Geographic*, probablement deux flics de la *Segretaria de Gobernación* et bien sûr le chargement et toi.

— Pourquoi des flics ?

— Parce qu'ici les projets culturels concernant les Indiens dépendent du ministère de l'Intérieur. C'est eux qui financent tout.

— Mais... alors ?

— Pas de problème. Patricio sera le commandant de bord et il trouvera un moyen pour les tenir à distance pendant que

toi, tu prendras contact avec le Front Logistique.

— Et pourquoi justement moi ?

— Ouf ! Je te l'ai déjà dit. Tu es blanc et puis avec tout ce que tu as fait, tu as dû apprendre à te défendre, non ?

— Donc tu prévois des problèmes ?

Pour la première fois un sourire humain illumine son visage d'halluciné.

— Oui. Méfie-toi des belles Tzeltales, elles sont folles des visages pâles.

À l'instant où je cesse d'opposer la moindre résistance, la sueur recommence à couler sur mon front. Il y a des vérités éternelles, je ne connaîtrai donc jamais les bienfaits de la prudence.

— J'ai besoin d'un second passeport. Si quelque chose devait aller de travers, je veux pouvoir me débrouiller par mes propres moyens.

— Il n'y a pas de problème. Quelle nationalité tu préfères ?

— Va te faire mettre !

Il fait noir comme dans un four et la cabane ressemble plus à une extravagance de la nature qu'à une habitation. J'avance prudemment, mais le chien n'a pas l'air d'être là, Patricio a dû l'emmener avec lui à Villahermosa, une ville de l'autre côté de l'isthme où Alberto, rusé comme un vieux renard, avait déjà prévu de me fixer un rendez-vous.

Je ne sais pas si la physique a quelque chose à voir avec la lumière mais, malgré ses connaissances scientifiques, Alberto n'a pas réussi à faire fonctionner la lampe à pétrole. Installer des hamacs pour la nuit, c'est possible même dans le noir, mais trouver quelque chose à se mettre sous la dent, c'est déjà plus compliqué. À tâtons, je cherche le jerrican de *mezcal*. Je ne sais pas si, comme on le dit ici, cet ersatz d'agave a la propriété d'éloigner les moustiques, mais ça m'aidera au moins à trouver le sommeil et à prendre le mouvement rythmé des vagues pour le bruit rassurant d'une grande ville.

Je ne suis pas du genre à pratiquer les bains de soleil sur la plage, mais je serais bien resté quelques jours de plus à Puerto, juste le temps de cracher à la gueule de cette ruine de Beppe et, pourquoi pas, de me faire une certaine Lena qui, tout compte fait, s'est avérée la moins conne de tous.

Mais, en revanche, je vole vers la capitale et j'ai sous les yeux la nuque d'Alberto, installé dans la zone non-fumeurs. L'avion est parti avec vingt minutes de retard à cause d'une robuste bonne femme qui ne voulait pas se séparer de ses deux dindons. J'ai à peine le temps de finir ma seconde bière que les volcans de Cuernavaca disparaissent déjà sous l'épaisse chape noire qui recouvre la vallée encaissée de Mexico. J'avais oublié le smog. Maintenant je comprends pourquoi les gens s'en foutent. Dans ce pays, vu la misère ambiante, c'est pas la fumée qui menace le plus leur existence. Je parle de cette fumée noire et nauséabonde que nous connaissons bien. L'autre, la fumée douceâtre de l'herbe... c'est une autre histoire. Depuis combien d'années suis-je au Mexique ? Depuis trop peu de temps pour en dire plus.

À côté de moi une femme encore bien conservée croise une paire de cuisses sublimes et je passe brusquement du drame à la poésie. Celle de l'intérieur, bien entendu.

Quand on arrive au Deèffe on a l'impression de plonger dans la pagaille d'une foire annuelle. Alberto me précède, à travers la cohue des vendeurs à la sauvette, jusqu'à la station de taxis. Il essaye de marcher rapidement mais son allure hésitante révèle l'effort qu'il fournit pour dissimuler une

fatigue physique anormale. Je repense à son malaise d'hier sur la plage et je me demande si, par hasard, il n'aurait pas choppé une fièvre tropicale. Comme s'il avait deviné mes pensées, il pile net et, prêt à tout pour me rassurer, il agite un trousseau de clefs sous mon nez.

— Ce sont les clefs de l'appartement de Josefina. Elle n'est pas ici mais vous vous retrouverez à Villahermosa après-demain matin. Sur la table, tu trouveras ta réservation pour le car. Ah ! j'allais oublier, l'artillerie, tu la laisses chez elle. L'armée a mis en place des barrages routiers et ils fouillent méticuleusement tous les hommes.

Il monte dans la voiture, pose sa main sur la poignée et ajoute un peu gêné :

— Écoute, pour Josefina... ne te fais pas de soucis à cause de moi. Je ne sais pas ce qu'elle te trouve, mais je crois qu'elle est amoureuse. Eh ! sale bâtard. Surtout ne me l'abîme pas.

— Mais... et nous, quand est-ce qu'on se revoit ?

Il claque la portière et à travers la vitre il crie :

— Un de ces jours...

Et pour ponctuer son deuxième sourire humain, il me fait un doigt.

À mon tour, je saute dans un taxi en donnant l'adresse de Josefina.

Le monstre urbain défile à toute allure sous mes yeux sans parvenir un seul instant à me distraire du sentiment de culpabilité qui m'opprime. J'ai l'impression d'être passé à côté de quelque chose d'important, sans réussir à savoir de quoi il s'agit. Heureusement que le chauffeur du taxi, élevant ainsi le niveau de la profession, a très vite renoncé à me tenir le crachoir.

Je m'attendais à trouver l'immeuble plus accueillant que la dernière fois et, au contraire, je ne peux m'empêcher de regarder autour de moi, comme un voleur qui s'apprête à en profaner le luxe aseptisé. Sans aucune raison objective, je monte en ascenseur à l'étage au-dessus de celui de Josefina et je redescends à pied par l'escalier. La grenouille sur la porte est toujours là et personne ne m'attend, une mitrailleuse au

poing.

Ça me fait un drôle d'effet d'ouvrir la porte avec les clefs, comme si on m'avait dénié le droit de fureter dans la vie privée de Josefina. Son parfum est présent dans la pièce, je le respire à petits coups pour ne pas m'habituer trop vite, je fais quelques pas dans l'appartement, j'ai l'impression de ne pas être seul. Sur la télé, dans un vase en cristal, s'épanouit un splendide tournesol, le plus grand que j'aie jamais vu. Sur l'écran, une épaisse trace de rouge à lèvres me souhaite la bienvenue.

J'attrape une bouteille au hasard et je me verse à boire, sans enthousiasme, comme un mari qui revient après une longue absence et se sent irrémédiablement déplacé. Immobile dans ce salon parfaitement ordonné et, Dieu merci, fort bien fourni en boissons nobles et variées, je cherche dans le panorama fourmillant derrière la baie vitrée, un indice, un petit rien qui donne du sens à mon existence. Je pose mes pieds sur le gros tome de Clausewitz, posé sur la table basse comme un annuaire téléphonique. La dernière fois que je me suis senti aussi terriblement seul, c'était au mariage de mon meilleur ami, mais, ce jour-là, je m'étais tiré à toutes jambes pour m'enivrer avec sa maîtresse. Aujourd'hui, en revanche, je me triture les méninges pour savoir où j'en suis avec Sylvie.

Une succession de sonneries différentes semble donner la mesure de la distance qui nous sépare. Là-bas, à Paris, il est vendredi soir minuit. C'est la voix sèche d'un homme qui me répond. Je suis surpris, j'essaie de deviner qui ça peut bien être, pendant que l'autre débite une série de « allô ».

— Sylvie... je voudrais parler à Sylvie.

— De la part de qui ?

— J'appelle de Mexico, dépêchez-vous, s'il vous plaît.

Silence, raclement de gorge, autre long silence.

— Je regrette, mais... Sylvie est partie pour le week-end. Je suis ici pour m'occuper du chat et... vous voulez laisser un message ?

— Oui. Va te faire foutre !

Je raccroche sans avoir trouvé une seule raison valable de

me mettre vraiment en colère. Ma main glisse machinalement vers le verre et j'allume une autre cigarette. Dans la pénombre du soir, le tournesol penche la tête et commence à replier sa majestueuse corolle jaune. Je bois, la nuit avance, chaude comme un shoot qui circule dans les veines et élimine un à un tous les petits emmerdements de ce bas monde.

Les gares routières sont des lieux dont il faut tenir compte dans le panorama mexicain. Les bus métallisés, les groupes de chauffeurs en uniforme qui se partagent les pilules d'amphétamines et l'arôme du Nescafé mêlé à l'odeur des chaussettes sales, resteront à jamais gravés dans ma mémoire. C'est tout à fait ce qu'il faut pour séduire définitivement un pro de la précarité.

Il est évident qu'on n'affronte pas un tel voyage comme une simple excursion. Au cours du trajet, on peut s'attendre à tout, y compris ne pas arriver à destination. Après une vingtaine d'heures, plus aucun passager n'a encore la force ni le toupet de se plaindre du génie créatif du chauffeur.

Le terminus de Villahermosa est le centre de triage de tout ce qui vient du sud-est, hommes et marchandises. À sept heures du matin, la pagaille est à son comble. Chaque grésillement des haut-parleurs provoque un mouvement de foule sur le quai, bousculant tout sur son passage, moi compris. J'aperçois enfin la banderole du Festival de la Marionnette et je me dirige vers un groupe de gens qui font cercle autour d'un monticule de malles. Je m'approche, comme un quelconque badaud, et je reconnais la fille aux tresses et son bébé dont les braillements m'ont empêché de dormir toute la nuit. Tous les autres sont faits sur le même modèle : tronches de personnes qui font dans le culturel et qui arborent pour l'occasion vêtements indiens et esprit d'aventure. Assis sur un coffre en bois et agitant une liste de noms, Patricio m'a immédiatement repéré. Il continue

imperturbablement à faire l'appel dans la confusion générale. Pas de Josefina en vue. Il me semble qu'il manque des comédiens. J'en profite pour aller au distributeur de boissons m'envoyer trois Nescafé l'un après l'autre. Bien entendu le café, le vrai, est destiné à l'exportation et les touristes sans le sou doivent se contenter du soluble.

Quand je réintègre le groupe, Patricio, agitant sa considérable proéminence nasale dans tous les sens, trouve le moyen de m'adresser un regard de reproche. J'ai déjà dû faire une connerie, j'ai peut-être même compromis la « mission »... ! Et puis, comme s'il avait fait ça toute sa vie, il présente les groupes et leurs différents membres. Les comédiens, le service de presse composé d'un photographe déguisé en chasseur de fauve, d'un grand échalas de la radio locale dont la tête ne m'est pas inconnue et de moi-même. Le délégué de la Secreteria de Gobernación, tout en cherchant désespérément à se débarrasser d'une canette de bière encore pleine, nous avertit que malheureusement, comme sa femme est sur le point d'accoucher, il ne sera pas des nôtres. Seize femmes, dix-neuf hommes et un bébé, en quête d'émotions fortes, en route pour la jungle.

Un car, ou plutôt ce qu'il en reste, nous attend pour nous conduire à l'ex CEIBA qui semble être notre point de départ. Durant ce bref trajet, je me rends compte que les marionnettistes sont très excités à l'idée de se frotter à la guérilla du *Sub commandante* Marcos, le fameux encapuchonné qui a réussi à faire frémir l'esprit romantique de chaque Mexicain, ami ou ennemi peu importe, et qu'on a rebaptisé des pseudonymes les plus fantastiques ou pompeusement défini, comme le font mes compagnons de voyage, comme *el profesional de la speranza*. Patricio, debout à côté du chauffeur, est certainement en train d'écouter les commentaires sur le héros de la forêt Lacandona. Il continue à me traiter comme un membre quelconque de l'expédition et, faisant preuve d'une grande capacité de manager, il réussit à s'attirer la sympathie de tous sans rien concéder à l'initiative personnelle de chacun. Je sais bien que je ne devrais pas le regarder avec

autant d'insistance, ça pourrait attirer les soupçons, mais le militant austère que j'ai connu à Puerto Escondido se révèle maintenant sous un aspect plus complexe, plus inquiétant. Et allez savoir pourquoi, je n'arrive pas à détacher mon regard de son nez.

Nous débarquons devant un édifice imposant érigé à la gloire du Mexique à une époque où les fortunes acquises dans le pétrole chatouillaient la mégalomanie de quelques gouverneurs. À l'arrière du bâtiment, à l'ombre de trois magnifiques arbres, nous attend une longue rangée de tables recouvertes de nappes blanches et élégamment dressées. À quelques mètres de là, les eaux du Rio Grijalda s'écoulent tranquillement vers le golfe.

Je regarde autour de moi, stupéfait. Ce banquet est digne d'une réception aristocratique dans un jardin viennois à la fin du siècle dernier. Dernière touche de raffinement, un serveur impeccable vient nous avertir que le déjeuner sera servi dans une demi-heure exactement. Et pourtant cette mise en scène tape-à-l'œil, ici et dans ce contexte, n'a rien de ridicule. L'expression sur les visages de mes compagnons me confirme qu'on est en train de célébrer la parodie du dernier repas civilisé avant d'aller se faire bouffer par tous les insectes de la forêt.

À part l'arrogant photographe du *National Geographic* qui s'est installé à un bout de la table, tous les autres sont assis par terre en tailleur. J'en fais autant pendant que Patricio déplie une carte de la région et suit du doigt le parcours de notre bateau le long du Rio Usumacinta. Encore une fois, j'ai du mal à reconnaître le rude guérillero que j'ai connu il y a quelques jours dans le guide culturel que j'ai sous les yeux.

— Ah ! j'allais oublier un point important. Vous connaissez tous, au moins de nom, Josefina Sanchez. Comme vous le savez, elle est la coordinatrice des spectacles. À partir de Jonuta, c'est elle qui sera responsable à bord. Moi, je partirai en vedette pour préparer les communautés qui doivent vous recevoir.

Quelques hommes laissent échapper un petit rire ironique.

Patricio continue en jetant un œil inquiet à la petite Mabet, le bébé braillard.

— Nous ne partons pas pour une banale promenade. Nous aurons des sérums à bord. Faites attention où vous posez les pieds, les morsures du *coralillo* et du *nauyaca* ne pardonnent pas. N'oubliez pas que sous ce climat, une légère blessure peut vous être fatale et que le tétanos est une maladie galopante.

Pour dédramatiser ses propos, Patricio fait une plaisanterie après chaque exhortation à la prudence.

— Mais n'oubliez jamais que le danger principal, c'est vos marionnettes. Qu'elles ne vous échappent pas des mains, bonté divine !

Après avoir rappelé que l'espace à bord sera réduit et que chacun, sans exception, devra participer aux travaux domestiques, il lance la recommandation qui lui tient le plus à cœur :

— Dans les campements, soyez très calmes, essayez de ne pas trop éveiller les curiosités. Les autochtones nous considéreront comme des envahisseurs et nous devons absolument établir de bonnes relations avec eux. Nous sommes leurs invités mais si vous êtes un peu attentifs, vous vous rendrez vite compte que nous recevrons bien plus que ce que nous offrons.

Beau discours, vraiment. Pourtant j'aimerais bien savoir combien vont empocher tous ces preux chevaliers de la cause indienne. Mais après tout, qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Moi, je dois simplement livrer la cargaison et me tirer le plus vite possible. En tout cas, maintenant, je suis sûr que Josefina est du voyage.

Tout le monde mange en observant un silence quasi religieux. Le représentant du ministère, qui a disparu dans les cuisines, revient triomphalement avec deux bières. En tête de table, le fier photographe a l'air d'une erreur de la nature. Myrella, une gracieuse brunette, partenaire dans un numéro acrobatique, suit mon regard jusqu'à la chaise vide de Patricio et tient à me faire connaître la bonne opinion qu'elle a de lui.

— Je ne le connais pas personnellement, mais quand j'étais

petite, à Matamoros, c'était déjà quelqu'un. Il réussissait à orienter toutes les actions culturelles sur la question indigène. Ça me fait un drôle d'effet de le rencontrer ici, on n'avait plus entendu parler de lui depuis des années. Mais je l'imaginais plus vieux. Et vous, vous êtes journaliste ?

— Je crois bien que oui. Comment êtes-vous arrivée jusqu'ici ?

Elle me regarde, franchement surprise.

— Nous ne sommes pas n'importe où. C'est ici que bat le cœur indien du Mexique. Vous n'êtes pas au courant de ce qui se passe au Chiapas en ce moment ? Si ce n'était pas pour soutenir la rébellion zapatiste, aucun de nous n'aurait quitté les cafés-théâtres du Deëffe pour venir se faire dévorer par les moustiques.

— C'est certainement pour ça qu'on me paye le déplacement.

Mes yeux s'attardent sur la naissance de ses seins quand le serveur annonce à haute voix que le rédacteur du *Monde* est demandé au téléphone. Je pose sur Myrella un regard de chasseur qui compte sur la patience de sa proie et je vais répondre à un appel qui, je l'espère, est aussi faux que ma carte de journaliste.

Le téléphone est au fond d'un couloir en marbre. Une porte latérale s'ouvre et je vois pointer le nez de Patricio.

— Mais entre donc, bon Dieu ! Tu veux que tout le monde te voit ?

C'est un bureau désaffecté, des meubles entassés dans un coin sont recouverts d'une bâche en plastique transparent.

— Bravo, je n'imaginais pas que tu étais aussi à l'aise dans les milieux artistiques.

Il me regarde d'un air interrogatif, cherchant une note d'ironie dans ma voix. Puis il a un geste agacé :

— Je te trouve absent, tu ne participes pas, tu ne regardes pas autour de toi, comme devrait le faire un vrai journaliste. Ça ne va pas du tout !

Il lance quelques coups d'œil inquiets à travers les vitres couvertes de poussière et il reprend sur le même ton que s'il

haranguait ses marionnettistes amateurs d'indiens :

— Il faut que nous soyons sur nos gardes. Au dernier moment, il y a eu des changements sur la liste des participants. Ça ne me plaît pas du tout. Et mets-toi bien dans la tête que nous ne nous sommes jamais vus. Nous ferons connaissance sur le bateau, aux yeux de tout le monde. Rappelle-toi aussi qu'avec ta gueule de *güero*, tu dois être au-dessus de tout soupçon.

C'est incroyable. Ou j'ai la cervelle complètement en marmelade au point de ne plus savoir distinguer une opération sérieuse d'une parodie de guérilla ou bien Patricio fait partie, lui aussi, d'un monde qui se situe toujours un peu au-delà de mes limites de compréhension.

— J'ai l'impression que si vous aviez expédié la cargaison par transporteur, avec des factures en bonne et due forme, vous auriez moins de paires d'yeux braqués sur vous. Vous les avez planquées où, ces armes ?

— Elles sont à bord et depuis belle lurette. Tu n'as plus qu'à te mettre dans la peau d'un journaliste et ne pas te fatiguer à trop réfléchir. Le reste, c'est pas de ton ressort.

Le Patricio sarcastique et détaché que j'ai connu sur la côte ouest, le sage irréprochable qui me clouait sans appel à la croix de Puerto Escondido, a maintenant besoin de moi et il essaie de noyer le poisson sous un flot de paroles. Je lui ris au nez.

— Je peux quand même savoir qui je dois rencontrer, où et quand ? Et, au moment de décharger les armes, comment va-t-on se débarrasser de cette horde qu'on traîne derrière nous ?

— Ça, c'est précisément ton problème. Tu peux compter sur le soutien du timonier, des nôtres et bien sûr sur celui de Josefina avec qui je resterai en contact radio. Dans la cabine de pilotage, scotché sous la radio, il y a un flingue à ta disposition. Prends-le seulement si c'est nécessaire car c'est pas facile de dissimuler un objet aussi encombrant sur soi, avec la chaleur qu'il fait. Ne me fais pas regretter d'avoir suivi les conseils d'Alberto. Maintenant, retourne là-bas et commence à poser des questions sur les initiatives culturelles

du gouvernement.

Nous retenons notre respiration en entendant un léger bruit de pas s'arrêter devant notre porte, mais les semelles en caoutchouc continuent leur chemin en direction du salon principal. Je sors comme si je m'étais trompé de porte et je me retrouve nez à nez avec Myrella qui me demande tout essoufflée :

— Tu sais où sont les toilettes ?

— En tout cas, c'est pas ici.

À six heures du soir, après une exténuante valse-hésitation avec le représentant de l'UNESCO pour obtenir au moins la moitié de l'équipement qu'il avait promis – à cette occasion j'ai pu constater qu'une carte de journaliste est bien plus efficace qu'une mitraillette – et un carton entier de bières consommées dans un but purement thérapeutique, la déshydratation étant un vrai piège, nous nous entassons enfin dans le vieux car en direction du port de Frontera.

Malgré l'épuisement général, le groupe de marionnettistes réussit à maintenir l'ambiance d'une joyeuse compagnie d'acteurs en goguette. Quelques-uns ont l'air de faire leurs premières armes. Très excités à l'idée de présenter une première dans un décor de jungle, ils n'en finissent plus de se moquer les uns des autres, se racontant les horribles malheurs subis par l'homme blanc venu se frotter à la malice des Indiens. Naturellement, les histoires de cul occupent la place d'honneur et Myrella, chaque fois qu'elle est sur le point d'éclater de rire, cherche des yeux mon approbation. Seul le rédacteur de Radio Tabasco, avec ses vingt centimètres au-dessus de la moyenne, rigide comme un stockfisch, ne transpire pas, ne fume pas, ne rit pas et ignore mes questions sur la géographie locale.

Le pourpre du coucher de soleil incendie l'énorme structure métallique du pont réunissant les deux rives de Frontera, gros village de pêcheurs qui a connu une certaine richesse à l'époque où tout le trafic se faisait par le fleuve, comme en témoignent l'imposant clocher gothique, le nombre

respectable d'hôtels et le grand transbordeur échoué à côté du môle. L'*Halcon* est ancré à l'opposé. Peint comme un perroquet en tenue de gala, il se balance fièrement au milieu d'une dizaine d'embarcations plutôt mal en point. Mais il suffit de poser le pied à son bord pour se rendre compte que la couche de peinture ne suffit pas à dissimuler les trente mètres de planches rafistolées et maintenues ensemble par d'héroïques bouts de ferraille. J'évalue la distance entre le bateau et l'autre rive. L'idée de périr noyé avec quelques marionnettistes et une tonne d'armes américaines ne me dit rien qui vaille.

Je renonce à chercher une couchette à bord pour aller voir ce que cache la prometteuse enseigne du bar en face. Je saute sur le quai et je me retrouve nez à nez avec Josefina suivie de trois militaires armés. Elle marche d'un pas rapide, comme un caporal qui entraîne ses hommes vers une expédition punitive. Elle évite mon regard inquiet, me dépasse en criant à ceux qui sont à bord que le lieutenant Malta vient vérifier l'identité des reporters. Je n'ai pas le temps d'admirer les mouvements des hanches de Josefina mais le diligent officier ne s'en prive pas. Comme si je n'étais pas concerné, j'essaie de mettre une distance raisonnable entre le bateau et moi.

Deux bières plus tard, j'aperçois les militaires qui s'éloignent vers la ville. Je retourne à bord, en me demandant comment je vais me comporter avec elle. Devons-nous faire semblant de ne pas nous connaître ?

Ce n'est pas facile de quitter un port. Il y a toujours mille choses à faire au dernier moment et personne n'est sûr de n'avoir rien oublié. J'ai trouvé un excellent matelas sur un tas de cordes à la poupe. Évitant de regarder les eaux vaseuses qui enserrant les flancs épuisés du bateau, j'observe philosophiquement la fumée de ma cigarette. Après le retour de « Stockfisch » et de Myrella, qui avaient débarqué à toute allure pour donner un coup de fil, le moteur démarre enfin sa course asthmatique et l'*Halcon*, la proue en amont, gagne le centre du fleuve. La première heure de navigation s'écoule dans un silence religieux. J'épie les bémols du moteur pendant

que les autres admirent le croissant de lune jaune comme une tranche de fromage hollandais. Au moment où Patricio et Josefina émergent de la soute, le léger bourdonnement que j'avais remarqué depuis quelques minutes se rapproche et s'avère être le vrombissement d'une vedette lancée à sa vitesse maximum. De fait, un instant plus tard, un faisceau de lumière éclaire le pont comme en plein jour. Le lieutenant Malta, couvert par une paire de M16, hurle son intention de monter à bord pour une inspection.

Caché derrière les cordages, je me sauve de l'autre côté et, à quatre pattes, je rejoins la cabine de pilotage, c'est-à-dire le seul endroit où j'ai une chance de trouver une radio avec un flingue en dessous. Le timonier n'a pas l'air surpris de me voir glisser sous le tableau de bord mais dès qu'il a deviné mes intentions, il m'attrape par la ceinture et m'ordonne, les dents serrées :

— Pas maintenant, couillon. Retourne là-bas comme si de rien n'était.

Je n'arrive pas à voir son visage, mais le ton de sa voix n'admet aucune réplique. Je retourne sur le pont, pendant que le lieutenant apostrophe Josefina dans des termes fort peu galants.

— *Señorita*, vous ne méritez pas la confiance que je vous ai accordée. Dans la liste des journalistes que vous m'avez donnée, il manque le correspondant du *Monde Diplomatique*. L'armée mexicaine n'est pas disposée à ce qu'on lui rit au nez. *Está claro ?*

Patricio et Josefina assistent sans broncher à la crise de l'officier rouge de colère, pendant que moi, perdu dans le groupe des curieux accourus, je ne sais plus à quel saint me vouer. J'essaie à nouveau d'apprécier la distance qui me sépare de la rive et... je suis terrorisé à l'idée de me jeter dans l'eau. Dès que le lieutenant a terminé sa tirade sur le respect de la légalité, « surtout dans une région où sévissent les terroristes de l'EZLN. », le rire cristallin de Josefina nous surprend tous.

— *Mi oficial*, c'est un stupide malentendu. La personne

dont vous parlez n'a aucune raison de se soustraire à la loi, elle était simplement descendue téléphoner au moment de votre visite à bord. En fait, le voici. Venez, monsieur Noiret, je vous présente le lieutenant Malta. Non, ne vous inquiétez pas monsieur Noiret, ce n'est qu'une simple formalité.

Elle esquisse une gracieuse pirouette, et ajoute :

— Naturellement, nous vous demandons de nous excuser pour ce malheureux incident, *mi oficial*.

Avec une dignité toute professionnelle, mais sans faire preuve d'un zèle excessif, je tends ma carte de presse. Et j'assiste, imperturbable, à l'examen minutieux du document. Le lieutenant observe à plusieurs reprises la carte à contre-jour comme mon marchand de tabac à Paris chaque fois qu'on lui présente un vrai Pascal. Apparemment, il n'a rien relevé d'anormal, pourtant le type continue sa minutieuse expertise, tout en avisant la main de Patricio qui commence à glisser vers son portefeuille. Quelques billets changent rapidement de main, et le ton du militaire devient immédiatement plus conciliant.

— La prochaine fois soyez plus prudents, nous avons autre chose à faire que de suivre un bateau de... d'acteurs. *Buen viaje, compañeros*.

Je me demande sincèrement s'il existe un autre pays au monde où un type comme moi arrive à échapper aussi souvent à la prison avec autant de chance.

Je ne sais pas par quel miracle tout le monde a réussi à s'aménager un coin à l'abri. Je récupère mon sac de couchage et je vais m'étendre sur le pont supérieur de l'*Halcon*, jouissant du spectacle d'une myriade d'étoiles plus brillantes que les ampoules d'un flipper. L'air est froid et donc pas l'ombre d'un moustique assoiffé de sang à l'horizon. Juste le fleuve, la nuit et toutes ces âmes transportées péniblement à contre-courant. J'ai déjà renoncé à résister au sommeil quand l'haleine tiède de Josefina vient me souffler dans l'oreille qu'il y a des nuits où dormir est un péché mortel.

Elle n'avait pas tort et me l'a chaleureusement démontré.

Si je me suis réveillé, c'est que j'ai bien dû trouver le temps

de dormir. De Josefina, il ne reste rien, même pas son parfum sur mon corps et si je n'avais pas trouvé son slip roulé en boule au fond de mon sac de couchage, cette nuit n'aurait pu être qu'un rêve. Avant de décoller complètement les paupières, je me demande qui a bien pu signaler ma présence à bord aux militaires.

Les marmites du déjeuner fument déjà quand je me décide enfin à descendre. Une équipe de cinq personnes, parmi lesquelles brille le visage contrarié de « Stockfisch », a été tirée au sort pour l'intendance de la journée. Fort heureusement exempté de corvée, je me sers une tasse de café à la cannelle et, avec une nonchalance feinte, je me livre à une minutieuse reconnaissance des lieux, surtout pour savoir où Josefina et Patricio disparaissent à tout bout de champ. Après une série d'escaliers qui montent et qui descendent, je me rends compte que l'*Halcon* ressemble plus à une *favela* de Rio de Janeiro qu'à un bateau : de nombreux matériaux rafistolés ont été utilisés pour réparer les ponts, les cabines, les soutes, les cambuses et... tout le dictionnaire maritime.

Après avoir prodigué sourires et salutations amicales, je résiste à la tentation d'aller m'emparer du flingue qu'on m'a promis et je vais m'asseoir sur la marche de la cabine de pilotage, si on peut l'appeler ainsi. Don Chicho, le timonier, la face cuite par le soleil et les lèvres pétrifiées comme un sphinx, ne détache pas, même pour un instant, son regard des eaux agitées de l'Usumacinta. Les rives sont si éloignées que sans le courant qui écume contre des troncs d'arbres flottant à la dérive, on pourrait se croire au milieu d'un bournier de Floride dans un film d'Indiana Jones. Des cabanes à moitié cachées par l'épaisse végétation surgissent des groupes d'enfants qui, à sept heures du matin, traversent le fleuve pour aller à l'école. Mais, le plus souvent, ils se dirigent vers des terrains grands comme des mouchoirs de poche pour essayer de sauver les maïs des mauvaises herbes. Les troncs blancs des palmiers royaux s'élèvent très haut, offrant leur couronne vert émeraude au ciel limpide. Cet endroit serait un vrai paradis terrestre si un certain Marcos ne l'avait pas transformé en

cauchemar pour les matons de la réserve mondiale de la pauvreté.

La température étant encore supportable, les bonnes volontés sont légion. Ceux qui n'ont pas attaqué la montagne de vaisselle se consacrent aux répétitions du spectacle dans un coin du bateau. Moi, je reste là, à regarder défiler le paysage et à observer certaines constructions bizarres qui, de temps en temps, rompent la verte harmonie.

— Il y a quelques années, c'étaient encore des églises catholiques, maintenant elles sont devenues évangélistes, ou baptistes ou va savoir quoi encore...

J'ai du mal à le croire, mais la voix est bien sortie de la bouche de don Chicho ? D'un grand mouvement de tête il me montre le paysage.

— Alors, pour quelqu'un qui vient de la ville, qu'est-ce que vous en dites ?

— Grandiose. Et vous, à quelle église vous appartenez ?

— À celle qui est montée à bord, *hermano*.

— Merci pour hier soir. C'est vous qui aviez raison, il n'y avait pas besoin de feux d'artifice.

Don Chicho m'adresse un regard interrogatif et, pendant un court instant, j'ai l'impression qu'il ne comprend pas bien le castillan.

— Hier soir ? Je me souviens pas, mais si quelque chose ne va pas, il vaut mieux que tu vois ça avec *Dona Josefina*. Il paraît que c'est elle qui commande.

Et d'un air incroyablement culotté il se remet à la barre.

Je recommence à fixer le courant et j'ai de plus en plus l'impression d'être tombé dans un asile de fous. Ils semblent tous complices et pourtant personne ne fait confiance à l'autre. Comme si chacun cherchait son salut dans le brouillard avec un fatalisme dont l'efficacité m'échappe. Déplacé, sur un bateau magique transportant des merveilles pour petits et grands, je me demande s'il n'y avait pas un moyen de rester en dehors de tout ça.

L'*Halcon* avance au rythme monotone d'une baise conjugale. Je sors ma carte de presse et je l'examine sous

toutes les coutures. Elle paraît si vraie que je ne peux pas faire moins que de me sentir parfaitement identifiable. D'un air provocateur je récupère le colt 45 à l'endroit où il m'avait été signalé. Après avoir examiné le chargeur, je le glisse dans ma ceinture, et je rabats ma chemise par-dessus. Don Chicho ne fait absolument pas attention à moi.

À dix heures du matin, les seaux d'eau commencent à voler. La température grimpe rapidement et la fraîcheur de la douche ne dure pas plus de quelques minutes. Deux groupes exécutent stoïquement leurs répétitions et moi, je m'entraîne à prendre la tête d'un critique d'art. Peu à peu, je commence à identifier mes compagnons de voyage. Quand j'ai épuisé mon répertoire de mensonges, Patricio et Josefina réapparaissent enfin pour une conférence de presse.

Elle a partagé ses cheveux en deux tresses dont les rubans rouges caressent le bout durci de ses seins. Parfaitement à l'aise, belle comme une amazone, elle commence à communiquer le programme de la tournée et la répartition des groupes dans les différentes communautés. Elle parle d'une voix modulée, d'un geste elle exprime la confiance ou demande la collaboration. Désolée, elle nous avertit que si, éventuellement, le programme devait être modifié, cela ne dépendrait pas de sa volonté mais de la précarité de la situation. Je n'ai plus aucun doute sur sa capacité de conquérir l'autorité nécessaire pour commander à bord. Je jette un coup d'œil autour de moi. Tout le monde est pendu à ses lèvres. Si Josefina n'est pas une actrice née, c'est que moi, je suis un vrai journaliste.

— Vous savez que vous allez vous trouver devant des spectateurs pour qui le rêve est une raison de vivre. Tout le travail que nous avons accompli pour gagner le public de Mexico aura ici un retentissement énorme qui laissera des traces indélébiles dans la mémoire de chaque communauté. Nous devons être chaleureux et puiser notre énergie dans leurs regards. Je sais que chaque groupe a eu à cœur de bien sélectionner les spectacles les plus appropriés à la situation, mais je vous conseille de vous laisser aller en roue libre. Jouez

comme si vous étiez au Palais des Beaux-Arts et vous verrez que vous en retirerez plus de satisfactions.

Patricio, qui a l'air d'avoir passé une nuit blanche, intervient juste pour préciser quelques détails ou sonder l'assistance par de tranchantes observations professionnelles. Faisant de son mieux pour paraître sympathique, il me montre du doigt en ironisant à peine sur la capacité des médias à ne raconter que ce qu'ils ne voient pas. Il ponctue par une de ses plaisanteries machistes qui ne peuvent que lui attirer la sympathie générale. Mais c'est la promesse de faire circuler discrètement quelques bouteilles de rhum qui lui assure le succès définitif. Je l'écoute d'une oreille, intrigué par les agissements du reporter du *National Geographic* qui semble avoir de sérieuses difficultés avec un impressionnant Nikon F4.

Une heure plus tard, tout le monde commence à copiner et je peux enfin discuter sans méfiance. Josefina me demande de ne pas m'inquiéter :

— Patricio a pensé à tout...

Elle me chuchote à l'oreille qu'elle ne peut plus se passer d'un scélérotel tel que moi. Elle essaie de retirer le flingue de ma ceinture en susurrant :

— De toute façon, tu le trouveras au même endroit, *mi rey*.

Naturellement, elle ne fait pas le poids face à la virile résistance du scélérotel en question qui n'a pas l'intention de quitter ce monde ingrat sans avoir son mot à dire. Manifestement contrariée par ma réaction, elle fait semblant de rien et replonge dans la soute.

L'augmentation progressive de la température se matérialise sous la forme d'une brume vert pâle qui filtre le paysage, déformant les distances, les couleurs et la réalité. Il faut faire un sacré effort d'imagination pour percevoir l'ensemble de ce qui nous entoure. J'ai envie de sentir sous mes pieds la solidité des trottoirs goudronnés et de respirer la pollution de la ville. Même le timonier, coriace comme un fossile résistant aux outils des spéléologues, a pris la couleur verdâtre de l'ensemble.

Une vedette, portant les inscriptions de l'armée, surgit d'une anse du fleuve. Elle se place à notre flanc et se maintient à notre allure pendant qu'un militaire observe attentivement notre étrange groupe. Puis les moteurs se remettent à rugir. Une minute plus tard, elle a déjà disparu derrière les arbres aquatiques. Don Chicho esquisse un sourire.

— Bande de cons ! Ils se prennent pour les maîtres du fleuve. Mais ils n'étaient même pas nés quand je transportais les bananes pour la Fruits Company. Ces derniers temps ils ont repris du poil de la bête, nous allons les rencontrer partout.

Chaque fois qu'il prononce une phrase, j'ai du mal à imaginer qu'une voix puisse sortir de ce visage de pierre.

— On en a encore pour longtemps ?

— De quoi tu t'inquiètes ? Le temps est plus long que la vie, *hermano* !

Celle-là, je l'ai déjà entendue. Comme beaucoup de rengaines mexicaines qui me laissent toujours interdit et sans aucune explication. Et puis, je dois l'avouer, elles sont quelquefois trop évidentes pour être expliquées.

— D'accord, « Platon »... Quand devons-nous livrer la marchandise ?

Le « Platon » a dû sonner dans ses oreilles comme une injure. Il me regarde de travers et répond comme une menace :

— Au moment voulu.

Sur la rive droite, le soleil, énorme boule de feu, tombe en chute libre au-dessus de la forêt. Un groupe de comédiens envahit le pont à la proue. Ce n'est pas le merveilleux coucher de soleil tropical qui les a attirés mais la vue d'une grande construction blanche, signe que nous arrivons à Jonuta, dernier bastion de la civilisation métisse en territoire indien. À part la petite Mabet, qui passe ses journées dans un hamac, tous frémissent d'impatience en attendant de mettre pied à terre. Écœuré par le goût de plastique de l'eau que j'ai dû ingurgiter jusqu'à présent, je rêve de m'envoyer deux bières bien fraîches.

Jonuta n'est pas un vrai port. Il faut faire attention aux

bas-fonds pour réussir à aborder sur une sorte de môle naturel ; une manœuvre que don Chicho exécute avec une belle maestria. Avant que tout le monde ne se précipite sur le quai, Josefina rappelle les consignes pour le dîner et le campement à terre et Patricio recommande à nouveau la plus respectueuse discrétion envers les gens du coin. Enfin, il ne reste plus à bord que nous trois, don Chicho et l'équipe de corvée. Une péniche aux couleurs militaires et armée de fusils mitrailleurs se balance sur la rive en face. Et s'il leur prenait la lubie de venir inspecter l'*Halcon* ? J'ai besoin de boire. Je m'apprête à descendre à mon tour quand la main de Patricio se pose sur mon épaule.

— *Buena onda, hermano* ! Viens en bas, je vais te faire voir quelque chose. Allons boire un verre.

Je le suis à travers un labyrinthe de petites échelles et de couloirs jusqu'au fond d'une galerie. Patricio soulève une trappe et m'invite à descendre encore plus bas. Une odeur inconfortable de graisse et de moisi emplit mes narines. Puis la lumière de la torche éclaire une sorte de boudin ovale, bloqué au milieu de caisses portant l'inscription : US ARMY.

— La voilà, la cargaison. Pas facile à découvrir, hein ? L'*Halcon* est le seul bananier à quille plate qui tienne encore le coup. À une certaine époque, il y avait de nombreux bateaux fluviaux qui pouvaient aussi affronter la mer mais, depuis qu'ils ont construit des aéroports au milieu des plantations de café et de bananes, ce genre de bateau est passé aux oubliettes. C'est pour ça qu'il ne viendrait à l'idée d'aucun militaire de chercher une cargaison d'armes dans une cachette pareille.

Il tire d'un carton une bouteille de Baccardi blanc. Il l'ouvre, en avale une bonne gorgée et, après avoir essuyé méticuleusement le goulot, il me la passe.

— À la tienne, *hombre* ! Et souviens-toi qu'ici, la seule chose qui est programmée, c'est le spectacle. Le reste, ce qui nous regarde, ça viendra tout seul. Je vais partir à la tombée de la nuit. Nous nous reverrons plus tôt que tu ne le penses. Je te recommande de rester aux côtés de Josefina, elle a besoin

de toi. Bonne chance !

J'ai dû ouvrir la bouche sans m'en rendre compte parce qu'il me coupe la parole avant que j'aie pu dire un mot :

— Ne t'inquiète pas. Maintenant, va faire un tour à terre, quelqu'un t'attend.

Je voudrais l'embrasser mais, le regard droit, il m'indique la trappe.

Jonuta est une ville plus grande qu'il n'y paraît au premier abord. De la place de l'église, où se tiennent le marché et les bars, partent de nombreux petits sentiers qui serpentent entre les maisons de fibrociment avant de se perdre dans la nature. Je tournicote un peu au hasard, au milieu de la joyeuse curiosité des enfants et de la méfiance manifeste des adultes. Au moment où je vais entrer dans un bar, j'entends la voix de Josefina derrière moi.

— Non, ici la bière est chaude. Allons au Havanera, c'est juste au coin de la rue.

Belle comme l'imprévisible. C'est sûrement la première chose qui saute aux yeux quand on la regarde. Une rigole de sueur dégouline entre mon ventre et le colt. Je la suis dans le bistrot suivant. Seuls la puanteur de la bière rance et les calendriers avec des femmes nues distinguent le local d'une simple maison. Au comptoir, réduit à une planche posée sur deux bidons de gas-oil, deux Indiens en short fleuri jouent aux dominos avec le patron. Sous un grand chapeau de paille, assis à une table à moitié cachée par un panneau de Coca-Cola, il y a un type qui a l'air de n'attendre personne. Josefina se dirige résolument vers lui.

— *Buenos, hermano*, lui, c'est Enzo.

Et en se tournant vers moi :

— Je te présente Juan.

Deux lèvres épaisses comme celles d'un travesti africain s'entrouvrent en étirant des filets de salive blanche. Puis, sans prononcer un mot, Juan lève trois doigts en l'air et le patron arrive immédiatement avec trois Corona embuées.

Il me demande :

— Bon voyage ?

— Oui, avec une hôtesse en prime.

Il regarde Josefina et rit bruyamment. Puis il tend sa main vers un de mes sourcils et il écrase entre deux doigts un moustique occupé à me sucer le sang.

— Un *güero* ! Si la presse savait ça, elle écrirait tout de suite que nous sommes infiltrés par le KGB.

Et il éclate d'un rire obscène.

— Ça m'étonnerait, vu que l'URSS n'existe plus.

— Bien sûr, mais quand ils peuvent jeter de la merde sur la cause indigène, c'est toujours un épouvantail nordique qui surgit.

— Il me semble que vous ne faites pas grand-chose pour l'éviter !

Dans son visage cramé par le soleil, ses petits yeux humides et surpris lancent des éclairs de colère. Il avale sa bière d'un trait, rote effrontément et crie au patron du bar d'apporter trois rhums. Josefina est sur des charbons ardents.

— Juan, tu ne devrais pas boire autant. Il y a encore un tas de choses à faire et...

Il l'interrompt d'un geste agacé. Il retire son chapeau, découvrant une brillante chevelure noire et, en levant son verre, il déclame avec gravité :

— *Dios mio, si borracho te ofendo, con la cruda me sales de biendo*^{8}.

Josefina esquisse un sourire et insiste.

— Juan, le *compañero* est ici pour te donner un coup de main. Essayons de ne pas compliquer les choses, *por favor*.

— Mais comme il est gentil, ce *compañero*. Pourtant *cuando el poble tiene para carne resulta que es vigilia...*^{9} Pas vrai, *güero* ?

Dans un salon parisien, en compagnie de brillants tiers-mondistes, il est probable que ce genre d'aphorisme recueillerait un certain succès. Mais ici, sous un nuage de moustiques et avec un gros point d'interrogation sur les jours à venir, Juan commence à me taper sérieusement sur les nerfs.

— Si ça te pose un problème de manger de la viande le Vendredi Saint, c'est ton affaire. Moi, je veux simplement

savoir où et quand se fera le débarquement, un point c'est tout. Ah !... autre chose. Si nous sommes obligés de travailler ensemble, je te conseille de ne plus m'appeler *güero*.

— Eh, Josefina ! Tu as vu comme il est susceptible ton ami ? D'accord, *güero*, je peux quand même t'offrir un autre verre ?

À cet instant, la veste kaki du reporter photographe apparaît devant la vitre crasseuse et disparaît aussitôt. Juan suit mon regard et reprend, l'air inquiet.

— Le fleuve pullule de militaires, ils sont partout. Selon moi quelqu'un les a alertés. C'est pas normal de les voir par ici. Le commando a décidé que l'*Halcon* doit dépasser Balancan, ce n'est qu'à partir de là que nous pourrons garantir une protection efficace. Nous, on est maître de la situation sur terre, mais c'est l'armée qui contrôle le fleuve. Il n'y a que vous, d'après les mouvements des vedettes militaires, qui serez en mesure de choisir le moment et le lieu opportuns pour décharger.

Son brusque changement de ton est surprenant. La voix traînante et l'air goguenard ont disparu derrière le visage du militant efficace. Josefina est à la fois soulagée et surprise.

— Mais... c'est impossible ! Nous n'avons pas d'autorisation pour aller au-delà de Boca de San Antonio. Les groupes, la presse... tout le monde est au courant et...

— Et moi, j'en ai rien à foutre. C'est à vous de trouver une solution. Je vous suivrai le long de la rive et je serai prêt à vous recevoir à n'importe quel moment.

Il se lève, rajuste l'enflure évidente au niveau de sa ceinture et, d'un pas décidé, il se dirige vers la sortie. Au dernier moment il se retourne et nous adresse un sourire presque humain.

— À bientôt, mes petits pigeons.

Josefina, un peu gênée, cherche à adoucir la rencontre avec le courageux guérillero en me vantant ses mérites. Son chuchotement passionné met du baume sur le marasme de conjonctures et de soupçons qui me brouille la cervelle. Quand elle finit par prétendre que Juan et moi finirons par

devenir amis, il ne me reste plus qu'à l'embrasser passionnément et poser ainsi un point final à une harangue sans espoir.

Elle se détache brusquement et, d'un trait, elle me dit que nous n'allons plus avoir besoin de nous cacher parce que, si je suis d'accord, elle va rendre notre liaison publique.

— Nous allons faire une grande fête à bord. Tu verras, ce sera les fiançailles les plus originales qu'on puisse imaginer. Tu m'aimes ?

À un autre moment et dans d'autres circonstances, j'aurais été fou de bonheur, mais là je reste un peu interdit. Partagé entre l'envie de courir la porter dans mon lit et le découragement, j'ose à peine un timide sourire. Elle m'observe en silence. Chaque fois que Josefina me regarde ainsi, j'ai l'impression qu'on passe mon corps aux rayons X.

— Calme-toi, si nous sommes raisonnables, tout ira bien.

— Raisonnables ?

Elle ne répond pas et m'offre le bras d'un geste théâtral.

Au campement, les bouteilles promises par Patricio ont relégué les règles de prudence aux oubliettes. « Stockfisch » qui, avec un coup dans le nez, devient presque sympathique, tourne et retourne le contenu d'une casserole trop petite pour contenir tout le riz qu'on y a versé. Les autres, anesthésiés par le rhum, découvrent imprudemment leurs corps, offrant aux moustiques un banquet inattendu de sang frais. Quelques badauds locaux, vêtus de pied en cap malgré la chaleur étouffante, se tiennent à distance et doivent avoir une bonne raison pour rigoler comme s'ils assistaient à un spectacle de variété.

Le ronflement du moteur a remplacé le bourdonnement des moustiques. Même les deux spirales incandescentes n'ont pas réussi à tenir à distance les maudites bestioles. Je n'ai pas besoin d'allonger le bras pour savoir que le lit est entièrement à moi. Nonchalamment, je grimpe à l'échelle et je sors sur le pont déjà inondé par la lumière du jour naissant. L'*Halcon* se traîne péniblement à contre-courant, créant la confusion parmi les ribambelles d'oiseaux blancs qui se replient prudemment vers les cimes des arbres. Surpris par l'activité fébrile qui règne à bord, je me demande comment don Chicho et Josefina ont bien pu faire pour remettre sur pied cette bande d'excités. Le photographe, assis sur une caisse, à l'avant du pont, astique énergiquement une paire de boots avec la manche de sa veste. Je m'approche de lui et je lui lance une banalité quelconque, juste pour entendre le son de sa voix.

— J'ai connu pire.

Il refuse dédaigneusement la cigarette que je lui tends. C'est à peine s'il lève la tête pour me regarder. Dans la cuisine je salue Myrella et deux autres marionnettistes qui se tartinent de pommade du visage aux chevilles. Les moustiques sont redoutables. Elles m'informent que les premières représentations commencent à dix heures du matin.

Je remonte avec une tasse de café. Don Chicho est rivé au timon, Josefina se démène comme une forcenée en répétant inlassablement les consignes et le soleil se prépare tranquillement à nous brûler le crâne.

Nous croisons une file de canoës dont les décorations

florales rivalisent en couleur avec les *huipiles* que les Indiens endossent les jours de fête. Don Chicho lève sa main droite en signe de respect et m'explique à voix basse qu'il s'agit de la mort d'un enfant. Sous la surveillance de deux vedettes sur le pied de guerre qui nous observent comme si nous transportions la peste, nous nous dirigeons vers une rade où l'odeur puante du gaz naturel déchaîne une série de réflexions scatologiques chez ceux qui ont encore le courage de plaisanter. Pas une cabane, pas une âme qui vive pour justifier notre présence. Pourtant, à quelques mètres de la rive vaseuse, un groupe d'enfants surgit de la forêt, immédiatement suivis par leurs parents qui démêlent adroitement cordes et chaînes pour aider l'*Halcon* à aborder. Patricio – ou peut-être quelqu'un d'autre – a fait du bon travail.

Pendant que don Chicho détache les petites embarcations à moteur de l'*Halcon*, une fanfare invraisemblable s'avance cérémonieusement vers le bateau. Un matrone hardie dirige un orchestre d'instruments à vent et de percussions, en brandissant une figurine couverte d'un passe-montagne noir sous lequel pointe un nez qui impose le respect. Le clin d'œil que m'adresse Josefina n'échappe pas à « Stockfisch » ni au reporter du *National Geographic*, plus aimable que d'habitude. Un banquet a été dressé pour nous accueillir, fruits, chocolats et une palanquée de petits gâteaux dignes d'une cour royale. Mais la présence d'enfants au visage décharné et au ventre gonflé freine la ruée vers les victuailles.

Le programme est serré et Josefina intransigeante. Moins d'une heure après, les groupes sont déjà en route et l'*Halcon* continue son voyage vers Bocca de San Antonio où nous devons tous nous retrouver dans la soirée. Armé d'un carnet et d'un stylo, j'ai été choisi pour couvrir les représentations du trio Intento. Juste au moment de partir, don Chicho me rappelle à bord et, avec son flegme habituel, il m'offre un généreux verre de rhum.

— *Hermanito*, regarde bien autour de toi, j'ai l'impression qu'il y a plus d'uniformes que de moustiques. À ta santé.

Je tâte le .45 incrusté dans ma chair et, réprimant une

envie de tout envoyer au diable, je saute dans la vedette avec la ferme intention de jouer au journaliste, au moins pour une journée.

Combien de fois ai-je rêvé à la grandeur des fleuves tropicaux en voyant défiler les images de grands safaris, quelques hippopotames étant placés là, juste pour recevoir une balle en plein front. Rêves d'adolescents, quand j'avalais les bandes dessinées comme des pommes de terre frites. Ou rêves d'évasion, quelques années plus tard, pour tuer le temps au cours des interminables journées enfermées dans une cellule. Rien à voir avec les eaux agitées de l'Usumacinta qui n'ont jamais vu de tels animaux et encore moins avec mes rêves qui, depuis longtemps, ont trouvé refuge dans un champ de mines.

En revanche Monica, la rondelette animatrice du groupe Intento, rêve toujours. Elle profite du trajet pour me parler de son spectacle, de l'écrivain vénézuélien Aquiles Nazoa et de sa grande sensibilité pour les êtres sans défense comme les enfants et les peuples opprimés.

— Notre travail a été réalisé à partir d'un de ses poèmes, *Voilà, pour vous, l'histoire d'un beau cheval*. Je suis contente d'être ici. Dans cette région, les gens se tuent pour un terrain grand comme un mouchoir de poche, et c'est une bonne chose que les plus démunis recommencent à rêver comme ils en ont le droit, qu'ils comprennent que ce n'est pas avec la violence mais avec le jeu qu'ils pourront construire un monde meilleur. Je suis convaincue que nos arguments, à la longue, seront plus efficaces que les armes. Tu ne crois pas ?

Mais au même instant une vedette de l'armée passe devant nous et, avec la meilleure volonté du monde, je n'arrive pas à croire que ses histoires de chevaux auront le dessus sur les fusils mitrailleurs. Je regarde Monica. Dans ce monde de merde, chacun fait ce qu'il peut pour se donner l'illusion de participer librement à l'aventure.

Au cours de l'après-midi nous avons déjà fait étape dans quatre communautés, accueillis par l'attention des grands et les bonds de joie des petits qui veulent tout savoir sur les marionnettes et surtout comment on les fabrique. À terre,

aucune trace des militaires qui hantent les eaux comme des vautours, et pendant quelques heures, j'essaie d'oublier que je suis un faux reporter, un trafiquant d'armes improvisé et surtout quelqu'un qui traîne derrière lui une batterie de casseroles.

Il nous faut encore deux bonnes heures pour rejoindre l'*Halcon* mais moins d'une demi-heure après notre départ, une grande agitation sur la rive gauche attire notre attention. Nous nous approchons prudemment. Les gens qui nous aident à accoster n'ont pas l'air agressif. Un homme sur la cinquantaine, vêtu d'un tricot criblé de trous et bien trop petit pour sa taille, nous accueille en suppliant.

— *Por favor señores*, je suis don Nicolas, l'instituteur d'Amatitán. On vous a attendus toute la journée. Maintenant les familles sont parties, mais en quelques minutes ils peuvent être tous ici et... *por favor*, mon école a besoin de vous. Faites quelque chose !

Monica ne se le fait pas répéter deux fois. En un clin d'œil le décor est monté à l'ombre d'un cocotier, à la grande joie de l'instituteur et des trois mères de famille qui nous observent, extasiées, comme si nous étions des rédempteurs sur terre. Les indigènes commencent à arriver par familles entières. Au même moment, une dizaine de *cayucos* apparaissent sur la rive opposée.

— Don Nicolas, comment ont-ils fait pour le savoir de l'autre côté du fleuve ?

Il rit, satisfait.

— Ils ont entendu le tambour et ils ont certainement pensé qu'il y avait une fête.

Pendant que les acteurs préparent le spectacle, je lui demande s'il est possible de boire une bière, même chaude.

— *No señor*, ces choses-là n'arrivent pas jusqu'ici. Mais si vous voulez, nous pouvons vous offrir quelque chose à boire.

Quelques minutes après, nous nous retrouvons assis en face d'un tas de noix de coco et entourés de ces gens toujours prêts à offrir ce qu'ils ont.

Comme je connais déjà par cœur le spectacle, j'en profite

pour faire un tour et poser quelques questions sur la présence des militaires dans cette zone. Seul un enfant ose me répondre que la dernière fois qu'ils les ont vus, ils ont fui comme des lapins. Tous les autres, sous le prétexte de ne pas comprendre l'espagnol, se renferment dans un mutisme méfiant. Ce n'est pas difficile de se mettre à leur place.

Le groupe Intento, motivé par la fervente participation du public, décide de prolonger le spectacle par une improvisation, alors que les rayons rouge et violet du soleil couchant forment le décor le plus magique que j'aie jamais vu.

Les femmes, qui jusque-là se sont montrées les plus attentives, commencent à s'agiter en rassemblant leurs enfants autour d'elles. Puis c'est le sauve-qui-peut général. En l'espace de quelques minutes le dernier *cayuco* a quitté la rive. Nous restons seuls sur le sable déserté au milieu des palmiers incendiés par les derniers reflets du jour et des dragons en carton pâte. Monica, craignant que quelque chose dans notre attitude n'ait heurté la sensibilité des Indiens, me regarde, les yeux remplis de larmes.

La pensée d'une incursion de l'armée me traverse l'esprit. Je hasarde quelques pas prudents vers les fourrés, puis je cours observer le fleuve. Rien. Et pourtant il doit bien y avoir une raison.

À cet instant, le cri d'Alba, la frêle jeune fille qui, dans le spectacle, affronte héroïquement un dragon rouge, me glace le sang dans les veines. En quelques secondes, je réalise que ce ne sont pas ses nerfs qui ont lâché, mais qu'elle est entourée de la tête aux pieds par un nuage de moustiques dont elle cherche vainement à échapper en gesticulant comme une forcenée. Nous n'avons pas le temps de lui porter secours parce qu'en un clin d'œil nous sommes tous recouverts par des milliers de points noirs assoiffés de sang. La course vers la vedette et le moteur qui a du mal à démarrer sont fatals pour chaque centimètre de peau nue. Ce n'est qu'avec la brise de la vitesse que nous réussissons enfin à nous libérer de la morsure des insectes. C'est malheureusement trop tard, nous commençons à gonfler comme des cornemuses. Si nous étions

tombés sur une bande en uniforme, je crois que le résultat n'aurait pas été pire.

Le trajet jusqu'à Bocca de San Antonio est long et silencieux. Chacun regarde, effaré, le visage défiguré de l'autre, espérant ne pas avoir subi le même sort. Monica, dont les lèvres ont atteint des dimensions impressionnantes, tente une plaisanterie dans le but de dédramatiser la situation. Elle montre ma ceinture du doigt :

— Tu aurais pu t'en servir. Peut-être que ça marche avec ces sales bêtes.

L'*Halcon* trône au milieu de dizaines de *cayucos*. Dès que nous arrivons à bord, nous découvrons qu'une bonne moitié des artistes est hors d'usage pour la même raison que nous. Évidemment, les recommandations de Patricio auraient dû être appliquées à la lettre, mais personne n'a pu résister à la chaleur et donc à la tentation imprudente de se découvrir. Même Josefina a les genoux rouges comme des boules de billard. Avec l'aide de don Chicho, elle administre pommades et antibiotiques – comme s'il s'agissait d'une simple distribution de bonbons – dans l'espoir de sauver la tournée désormais sérieusement compromise. Je ne peux pas m'empêcher de noter que même « Stockfisch » a reçu sa ration de piqûres. Le glorieux bateau de don Chicho s'est transformé en hôpital de campagne. L'enthousiasme du premier jour n'est plus qu'un souvenir et ceux qui ont échappé au massacre commencent à nourrir de sérieux doutes sur le bien-fondé d'une expédition où les répulsifs les plus toxiques n'ont aucun respect pour l'art.

Je rôde à bord avec la vague sensation d'être à la recherche de quelque chose. Quand je l'aperçois, frais et élégant, appuyé au bastingage avant, je sais que c'est lui qui manquait à l'appel.

— Salut. Ces saloperies d'insectes n'aiment pas les photographes ?

Il se tourne lentement et me regarde comme si l'insecte en question, c'était moi. Je me demande pourquoi je continue à m'intéresser à cette gueule d'étron.

— C'est grâce à la graisse de phoque. Il faut en étaler sur tout le corps. Ça pue, mais c'est radical.

— Bien sûr... la graisse de phoque... et on peut savoir pourquoi tu ne l'as pas dit avant ?

— Parce que personne ne me l'a demandé. Et puis nous sommes tous des adultes, non ? – Il essaie de rire.

— Pense au papier sensationnel que tu vas écrire pour ton... journal. L'armée s'allie aux moustiques pour repousser les sympathisants de l'EZLN. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je dis que tes bottes sont à foutre à la poubelle.

Bocca de San Antonio se situe à la frontière entre le Sud ignoré et la civilisation de l'Est impossible à atteindre. Un délégué du *Partido Revolucionario Institucional* y a interdit l'alcool et a transformé tous les bistrots en chapelles catholiques. Un enfer pour les soiffards et une aubaine pour les trafiquants de *canita*, qui n'ont qu'à traverser le fleuve pour vendre leurs bouteilles à prix d'or.

Grâce à mon accent étranger et au bruissement de deux pesos, une matrone laide comme un pou me loue son gamin pour me guider jusqu'à une cabane où il y aurait de quoi « soigner mon mal à la gorge ». Le trajet se révèle plus long et tortueux que prévu. Juste au moment où je commence à me sentir « moins gravement malade », le gamin s'arrête net et plonge dans les fourrés. Instinctivement, je me lance à sa poursuite et je le rattrape quelques mètres plus loin. Le souffle court, il se jette par terre en me faisant signe de me taire. Quelques secondes plus tard, apparaît sur le sentier un groupe d'hommes armés qui se passent une bouteille en rigolant. Je les regarde s'éloigner.

— Qui c'est ?

— Des gardes, *señor*.

— L'armée ?

— Non, *señor*. Des gardes blancs. C'est pareil. *Vamonos* !

— Il y en a beaucoup par ici ?

— Je ne sais pas, *señor*. Maintenant, *vamos, por favor*.

Don Andres est une boule de graisse qui veut voir la couleur de mon fric avant de me refiler une bouteille en

plastique, fermée par un morceau de journal froissé en guise de bouchon. La couleur pisseuse du liquide est loin de me rassurer sur le contenu réel de la bouteille. J'aimerais bien en avaler une gorgée pour vérifier, mais le vieux fossile se fout en rogne et me pousse dehors, prétextant qu'il est interdit de boire chez lui. C'est un comble !

Il ne fait presque plus jour et le chemin du retour est plus difficile. À un certain endroit, je ne sais plus si je dois continuer par le sentier ou tailler à travers le champ de bananiers comme l'avait fait mon petit guide.

— Par ici, *güero* !

Je me retourne brusquement et je reconnais le sombrero en paille démesuré. Se tenant sous l'abri des arbres, il me fait signe d'approcher.

— Alors comme ça, toi aussi, tu as le vice dans la peau... hein, *güero* ?

Faire exploser sa tronche de connard d'un coup de .45 ne me ferait ni chaud ni froid, si la zone n'était pas remplie de flics.

— Je croyais que nous devions nous rencontrer plus au sud. Je me trompe ?

— Ha, ha, ha ! Voilà comment vous êtes, vous les civilisés. Vous prenez tout au pied de la lettre. Ne fais pas le con et lève-toi de là, une patrouille pourrait nous surprendre. Je sais que vous êtes plutôt mal en point sur l'*Halcon*. Est-ce que ça veut dire que l'intelligence des citoyens a fait chou blanc ?

Sur les produits alcoolisés régionaux, Juan doit être un expert. Je lui tends donc la bouteille en me disant que je ne pouvais pas trouver de meilleur cobaye que lui. Avec un peu de chance il pourrait crever de diarrhée. Il s'en envoie une bonne gorgée, fait une grimace de douleur mais recommence aussitôt.

— Quel salopard ce don Andres. Depuis que les militaires sont arrivés, il en vend tellement qu'il n'a même plus le temps de faire fermenter les cannes. Maintenant, il se contente de rajouter un peu d'alcool pur à l'eau du fleuve. Mais c'est mieux que rien, non ?

— C'est bien ce que je pensais.

Juan enlève son chapeau mais le remet immédiatement sur sa tête, pointant son nez en avant comme un chien de chasse. Puis il hausse les épaules, comme s'il voulait s'excuser de s'être alarmé pour rien.

— Il faut faire vite. Au ministère, ils ont sûrement entendu parler de quelque chose, mais ils ne savent pas encore sur quel pied danser et je ne te cache pas que les *compañeros* commencent à s'impatienter. Tôt ou tard ils vont finir par vous attaquer pour s'emparer du bateau. Je te laisse imaginer le désastre, *mi güero*.

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler *güero*.

— Hooo ! Comme vous êtes susceptibles, vous autres les *güeros*. *Buena onda, hermano*. Et à bientôt.

Il a déjà disparu.

Après avoir repéré les premières lumières du village, je ralentis le pas et je commence à réfléchir aux paroles de Juan. Il a dit qu'ils pourraient attaquer le bateau. Qui sait s'il ne parlait pas sérieusement. Le problème avec ces gens, c'est qu'on ne sait jamais s'ils racontent des histoires ou non. Après tout, qu'ils fassent ce qu'ils veulent, on en aura ainsi fini une bonne fois pour toutes. Et Patricio... ou diable peut-il bien être celui-là ?

La première gorgée me fait l'effet d'un coup de feu dans l'œsophage. J'attends que la brûlure se calme et, considérant que, dans ce coin, il doit être plus difficile de trouver du pesticide que de l'alcool, j'approche à nouveau prudemment le goulot de mes lèvres. À quelques mètres de là, le craquement d'une branche suspend mon geste. Je retiens mon souffle et tends l'oreille. Il s'agit peut-être d'un animal, mais il n'est pas dit que ce soit moins dangereux qu'un homme. Silence. Je repense à toutes les histoires de serpent que je connais et je me sens aussi bête qu'un boy-scout.

Je bois et, crânement, je reprends ma route. Après une dizaine de pas, j'entends plus distinctement un autre craquement sur ma droite. Cette fois, j'ai la nette impression que les bruits proviennent de deux endroits différents. Et c'est

trop tôt pour accuser les effets de l'alcool. J'empoigne le flingue à deux mains, la gorge nouée, et je recule de quelques pas en quittant le sentier. Une silhouette surgit alors du champ de bananiers et court vers moi. Je lève le canon et je vise approximativement entre la poitrine et la tête. Le coup est facile, pourtant j'hésite. Il s'agit peut-être de...

Trois coups de feu déchirent le silence du soir. L'homme sursaute, glisse en avant, tente de se redresser et retombe sur le dos. Je ne respire plus. Je ne pense plus. Immobile comme un tronc sec, je fixe cette tache obscure qui, un instant auparavant, était sur le point de bondir sur moi. Je suis sûr que mes doigts, douloureusement crispés sur la crosse du .45, ne sont pas responsables de tout ce vacarme. Je ne bouge pas. Une seconde passe, ou une minute, difficile à dire, et une silhouette aux jambes longues comme un jour sans pain surgit près de la tache obscure. L'homme se penche, essaie de bouger le corps du bout du pied et, sans regarder autour de lui, range son arme dans son sac. Puis, comme un chasseur qui découvre qu'il a abattu un gibier non comestible, il repart en passant à quelques mètres de ma cachette. Avant qu'il ne disparaisse complètement dans les feuillages, un trois quart de lune perce les nuages et c'es, sans l'ombre d'un doute, le blouson à carreaux de « Stockfisch » qui se balance placidement en direction du fleuve.

Il faudrait que je parte rapidement, que je disparaisse, que je me désintègre avant de tomber sur un uniforme, mais la curiosité l'emporte sur la prudence. Je m'approche de la victime. La tache obscure est chaussée de bottes en peau de serpent. Il a été tué sur le coup. Sa main droite est encore crispée sur une grosse arme automatique. Machinalement, je fouille dans la poche intérieure de sa veste kaki. Au milieu d'une liasse de pesos que j'empoche aussitôt, je vois briller un insigne en cuivre du ministère de la Défense. Je recule, je repars en titubant et je prends les jambes à mon cou.

Au lieu de traverser le village, je préfère faire un grand détour, en prenant garde cette fois de ne pas trop m'éloigner du grondement sourd de l'Usumacinta. Je remonte le long de la rive jusqu'à la petite rade où les lumières de l'*Halcon* scintillent sous un nuage d'insectes volants. Je n'ai pas le courage de remonter à bord comme si de rien n'était. Je m'assois donc sur un *cayuco* en construction, j'allume une cigarette et je me mets à observer le maigre va-et-vient à bord, en espérant pouvoir épier le visage de « Stockfisch ». Je caresse le bois taillé à coups de hache, écoutant le chuchotement indistinct des millions de bestioles grouillant autour de moi. J'allume une autre cigarette et je la jette après la première bouffée. Finalement, ces gens vivraient beaucoup mieux si nous ne nous donnions pas tant de mal pour inoculer quelques gouttes de poison dans leur vie. Mais ça aussi, c'est faux... je sais que demain, la malnutrition, la misère générale, les abus du pouvoir, tout ce que j'ai vu de mes propres yeux fera renaître en moi le désir d'agir... Don Chicho m'aborde dès que j'ai posé le pied sur le pont. Il m'attendait, c'est évident. Il pose sa main sur mon épaule et me pousse à l'avant du bateau.

— Ça ne va pas... ça ne va pas du tout, *hermano*. La moitié de ces crétins est hors d'usage. Ces citoyens à la peau délicate et au cerveau pervers sont en train de foutre en l'air tous nos projets. Si la Croix-Rouge décide de les faire entrer à l'hôpital, tu peux me dire comment on va continuer le voyage ? Tu peux me le dire ? Et celle-là qui s'est ramenée ici avec un nouveau-

né. T'as déjà vu quelque chose de plus stupide ?

Voilà notre timonier qui perd la boussole. Je ne m'attendais pas à ça. Et au lieu de m'inquiéter, je suis presque content de le voir enfin sous un aspect plus humain.

— Tu as vu le rédacteur de Radio Tabasco ?

— J'en ai rien à foutre de celui-là. Pourquoi, il est malade, lui aussi ?

— Non, je ne crois pas. Je suis même sûr que non.

Je le regarde droit dans les yeux. Mais don Chicho pense déjà à autre chose.

— Où est Josefina ?

— Elle est allée chez le délégué municipal téléphoner à la Croix-Rouge. Avec notre radio nous ne pouvons pas émettre jusqu'à Villahermosa.

Il commence à se rouler une cigarette. Dès qu'il a collé le papier, je la lui prends des mains et je l'allume avant de lui demander :

— Il faut combien de temps pour aller à Balancan ?

— En poussant au maximum, huit à neuf heures.

— Et par la terre ?

— Un peu moins. Sur ce trajet, le fleuve est très sinueux et le courant est puissant.

— Parfait. Prépare-toi à partir, nous ferons la livraison cette nuit.

— Cette nuit ? Mais où ? Et à qui ?

— Je viens de parler à Juan. Il m'a dit qu'il ne nous perdra pas de vue. S'il existe un moyen de communiquer avec eux, fais-le immédiatement. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Et qu'est-ce qu'on dit aux autres ? Et comment on fait avec les autorités qui ne nous trouveront plus ici demain matin ?

— Il me semble que nos artistes ont bien assez de soucis pour ne pas se préoccuper de nos déplacements. Quant aux militaires, si tout va bien, tu seras de retour demain vers midi. Sinon... les explications ne seront plus nécessaires.

Pendant quelques secondes don Chicho m'observe attentivement. Ses yeux brillent comme deux éclairs noirs

dans son visage ravagé par les rides. Puis il se dirige vers sa cabine, mais avant d'ouvrir la porte en bois, il revient lentement sur ses pas. Le regard perdu sur le fleuve, il étouffe un petit rire et me dit :

— J'espère que ces cons de marionnettistes ne vont pas se faire tirer dessus. Pour le reste... l'*Halcon* a fait son temps et je ne pouvais pas espérer pour lui une meilleure fin. *Pinche güero*, t'es moins con que t'en as l'air !

— Il ne s'est encore rien passé, *pinche indio*. Commence à faire tourner le moteur, on partira dès le retour de Josefina.

Je récupère ma bouteille et je descends dans la cabine, minuscule niche aménagée au fond du couloir, tout imprégnée de l'odeur de Josefina. À côté de la paillasse, au milieu de ses effets personnels, j'aperçois un rouleau de cartes. Supposant qu'il s'agit de cartes de la région, je déplie quelques feuillets pour localiser notre prochaine destination. Je suis du doigt le parcours sinueux de l'Usumacinta à travers une région parsemée de lacs minuscules. Les noms des communautés me sont parfaitement inconnus. Je m'apprête à ranger le tout quand une feuille de cahier pliée en quatre glisse par terre.

Il s'agit du tracé approximatif d'une région étroite coincée entre le site archéologique de Bonampak, dans la forêt Lacandona, et Yaxchilán, autre site archéologique en territoire guatémaltèque. Cet endroit est situé beaucoup plus au sud, c'est-à-dire au-delà des limites navigables de l'Usumacinta. Troublé par cette découverte, je remets le papier et les cartes à leur place et je m'offre une nouvelle gorgée au moment où Josefina entre dans la cabine.

Son premier coup d'œil est franchement désagréable. Puis, le regard de plus en plus doux, elle s'assoit près de moi, se frotte le visage avec ses poings fermés et laisse libre cours à sa fatigue.

— C'est complètement fou. Personne ne pourra croire une histoire pareille. On redoutait Dieu sait quel danger et on s'est fait avoir par les moustiques. C'est un vrai gag. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu as pu parler avec la Croix-Rouge ?

— Oui. Il n'y a rien à faire. Ils ne bougeront pas. Ils m'ont conseillé de consulter un médecin militaire ou de faire demi-tour. Ça fonctionne comme ça, au Mexique.

— Tant mieux *querida*. On va continuer tranquillement jusqu'à Balancan. On part dans quelques minutes.

— Mais... et les malades ?

— Les moustiques n'ont jamais tué personne et ce ne sont pas quelques heures de navigation en plus qui vont mettre leur vie en péril. Mais si tu préfères, tu peux camper ici avec tes marionnettistes et attendre la prochaine patrouille. Tu vois, il y a une solution à tout. Ah ! j'allais oublier. Il est possible que les militaires te posent quelques questions sur la disparition de notre sympathique photographe. Comme c'était l'un des leurs, il est possible qu'ils s'énervent un peu sur le sujet mais tu réussiras à t'en sortir, je te fais confiance.

Elle se dresse d'un bond. Puis elle se jette sur moi, m'arrache la bouteille des mains et la balance violemment contre le mur.

— Ne plaisante pas avec moi. Je croyais te l'avoir déjà dit, *cabron !*

— J'ai la mémoire courte. Tu sais où est « Stockfisch » ?

— Qui ?

— Le type de Radio Tabasco. Tu ne l'as pas vu ? C'est lui qui a tué l'autre, à quelques pas d'ici. Quelqu'un me suivait, je me suis caché juste à temps pour voir le photographe tomber à quelques mètres de moi. J'ai trouvé dans sa poche une carte du ministère. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Mais... mais tu es sûr que c'est lui qui l'a tué ?

— Sûr. Aussi sûr que de la fin que tu as réservée à ma bouteille, *querida*.

Si les yeux de Josefina jetaient vraiment des éclairs, il y a longtemps que je serais réduit en cendre. Mais elle vient se blottir contre moi, éclate en sanglots et maintenant, il faudrait que je la réconforte !

— Alors tu l'as vu, oui ou non ?

— Non. C'est-à-dire oui. Je l'ai rencontré il n'y a pas longtemps. Il était en train d'emprunter une vedette. Il m'a dit

qu'il devait retourner d'urgence à sa rédaction. Oh, mon Dieu, je n'y comprends plus rien.

— C'est vrai, c'est insupportable de ne pas comprendre. Surtout quand on est responsable d'un théâtre de marionnettes en pleine jungle, d'un précieux chargement d'armes et d'un meurtre qui, somme toute, a servi à protéger notre mission. Ah, *querida*, comme je te comprends ! Cependant, si tu te souviens de quoi que ce soit au sujet de « Stockfisch », même d'un tout petit détail, fais-le-moi savoir. Parce que j'ai la vague impression qu'on me cache quelque chose... pas toi ?

Son regard se voile. Chaque fois qu'elle me regarde ainsi, je ne peux m'empêcher de me sentir trahi. Je fais un geste pour lui caresser la joue, mais elle saute en l'air, furieuse.

— Voilà donc où nous en sommes. Et vive la confiance. Ha, on t'a pas loupé, toi !... Tu n'es qu'un pauvre type.

— Moi ?

— Oui, toi ! Toi qui crois n'importe qui et qui ne sais même pas reconnaître une femme qui t'aime. Tu te fous bien pas mal de moi. Si tu es ici, c'est parce que tu ne savais plus vers qui te tourner.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

Elle me regarde de la tête aux pieds. Avec ce mépris qu'affichent les femmes quand elles ne veulent pas céder d'un pouce.

— De toute façon, ici, c'est moi qui prends les décisions. C'est clair ?

Chacune de ses syllabes me met les nerfs en pelote.

— Parfait. Alors, à tes ordres.

— On va livrer les armes et ensuite, on fait marche arrière. La tournée est finie.

Sur le point de sortir, elle hésite. Elle se retourne lentement et, comme un joueur qui a déjà le match dans sa poche, elle me fait cadeau de quelques mots d'espoir.

— Patience, *mi güero*. Tu verras... je suis sûre que tu finiras par comprendre.

— Dès que je commence à m'attacher sérieusement à une femme, il faut qu'elle me prenne pour un crétin.

Don Chicho, sans quitter des yeux le rideau d'humidité plus épais que le smog londonien, ricane en me montrant l'emplacement de sa réserve personnelle. Il attend que j'en descende deux bonnes gorgées pour me dire avec philosophie :

— T'en fais pas. Les femmes sont compliquées mais on peut pas s'en passer. Le grand échalas est peut-être des nôtres et elle le savait pas. Qu'est-ce que ça peut faire ? L'important, c'est d'arriver à destination, non ? Et puis je crois qu'elle n'a pas l'intention de te lâcher si facilement. J'en ai vu des femelles en chaleur et Josefina, avec tout le respect que je lui dois – il incline la tête – doit être une dure à cuire.

Je me rends compte que ce roublard boit juste ce qu'il faut pour s'humecter la bouche alors que moi, j'ai déjà abondamment dépassé ma dose limite d'alcool et si je sens son regard bienveillant fouiller dans mes pensées angoissées, c'est sans doute à cause du rhum.

— Dis-moi un peu... à ma place, tu resterais ici à distraire le timonier ou tu te précipiterais en bas pour mettre les choses au point ?

— Moi ? À ta place ? Je la ferais monter pour tenir compagnie au pauvre timonier. C'est clair comme de l'eau de roche !

Il éclate de rire en se tenant les côtes. Mais ça ne dure pas longtemps. Sous le regard d'un *güero* qu'il n'a pas le droit de décevoir, il reprend très vite sa position altière pour percer

d'un œil exercé les bancs de brume qui signalent la présence des hauts-fonds. La barre tourne rapidement et nous rejoignons le couloir où la visibilité est dégagée, au milieu du fleuve. Pendant une minute ou deux, le ronflement du moteur résonne dans le silence qui règne à bord, la tisane préparée par Josefina ayant anesthésié tous les passagers, même la petite Mabet. Puis, avec un sourire de satisfaction, don Chicho replonge son bateau dans le doux manteau de vapeur d'eau. Et la nuit redevient sombre comme l'espoir d'un fugitif.

C'est sans doute cette atmosphère insolite qui me rend susceptible jusqu'à la nausée. C'est sans doute le silence de don Chicho, ou la crainte de voir briller le phare d'une vedette, qui me transporte jusqu'au pays des souvenirs où les fantasmes des rêves oubliés cheminent main dans la main avec les réminiscences précises du passé. Images toujours ballottées dans l'agitation de la fuite. D'ici aussi, je m'échapperai, traînant derrière moi le souvenir inachevé d'un pays où tout le monde s'appelle *hermano*. Je sais que je ne pourrai jamais raconter ma vérité, parce que ma vérité, je ne la connais pas.

Une secousse, un petit rire et la voix anxieuse de Josefina.

— Allez, réveille-toi, on est arrivés. Mais comment peut-on dormir dans une situation pareille ?

Surtout, avec une bouteille de rhum dans le corps. Je bouge mon cou et ma tête suit miraculeusement le mouvement. Don Chicho, les cernes gonflés comme deux calamars épuisés, tient la barre d'une main et le thermos de café de l'autre, pendant que Josefina, en pantalon et chandail moulant, se donne un mal de chien pour dégager un objet emballé dans des couches inépuisables de papier journal. Il fait encore nuit mais, derrière la vitre embuée, une lueur violacée commence à filtrer à travers la brume.

— Si on ne veut pas se laisser surprendre par le soleil, il faut accoster dans une demi-heure au plus tard. Tout va bien, *muchacho* ?

— Tout à fait bien. Où est-on ?

— On a dépassé Balancan. Près de Cancabal, il y a un endroit qui fera l'affaire. On y sera dans moins de dix minutes.

Je commence à réaliser l'imminence du moment fatidique. Une migraine lancinante me martèle les tempes.

— Aucun signal de la terre ?

— De la terre ? Tu veux aller jeter un coup d'œil ? Quelques brasses, juste pour te rafraîchir les idées.

Il est fatigué et son masque de vieux sage commence à donner des signes de faiblesse.

— *Hombre* ! Nous, on est la cerise sur le gâteau. Combien a-t-on de chances de rester dans le décor ?

J'aimerais bien répondre quelque chose de pertinent mais ma tête est sur le point d'éclater. Josefina m'observe, troublée.

Au milieu d'un tas de journaux déchirés, surgit une mitraillette. Une sorte de Sten, mais avec une crosse en bois et un viseur de précision. Josefina a du mal à extraire le chargeur. Elle m'adresse un regard impatient, suivi d'un sourire d'excuses. Je lui retire doucement l'arme des mains, je fais sauter le poussoir latéral et, avec l'air suffisant d'un expert, je lui remets les deux morceaux séparés.

— Pendant que tu y es, recharge-la et garde-la à portée de la main.

— Moi ? Pourquoi faire ?

— Ne me dis pas que tu n'as jamais utilisé un de ces engins !

— Non... et je n'ai aucune intention de le faire. Si tu crois que c'est absolument nécessaire, alors donne-moi un des joujoux cachés dans la soute.

J'enfonce ma main dans la boîte à munitions et je sors une poignée de cartouches de .45.

— C'est de la pure folie. C'est une pièce d'antiquité...

— Et toi, tu te prends pour un bijou japonais ?

La voix de Josefina est tendue. Je n'insiste pas et je commence à enfiler une à une les balles dans le chargeur. Nous réglerons nos comptes dans le confort de son appartement à Mexico. Si j'y remets les pieds un jour !

Un coup de barre, un rapide regard en quête d'approbation et don Chicho met le moteur au point mort. Je me penche pour essayer d'apercevoir au moins un semblant de rive, mais rien. Lui seul, avec ses yeux de chat ou sa mémoire d'éléphant, réussit à se tirer d'affaire dans cette purée de pois. Quelques minutes plus tard, une aube polluée perce le gris-vert de la forêt. En regardant tout mon bastringue, je me fais l'effet d'un crétin enrôlé comme figurant dans un film que personne ne verra jamais. Le vieux quitte à toute vitesse la cabine puis j'entends le splash de l'ancre qui tombe à l'eau. Il revient, toujours en courant, il me passe une corde et me montre un gros tronc incliné au-dessus de l'eau. J'évalue une

profondeur d'un mètre environ, mais dès que je saute, mes pieds s'enfoncent dans la vase et je me retrouve dans l'eau jusqu'au menton. De retour à bord, je récupère mon flingue, et j'allume la cigarette que m'a roulée don Chicho.

— Et maintenant ?

— Maintenant, on attend. Les *compañeros* devraient déjà être là. Ils sont sûrement en train de contrôler le fleuve dans les deux sens. Tiens, avale une goutte.

— Qu'est-ce qu'on va raconter aux acteurs ? Pour sortir les caisses, il faut passer devant les dortoirs et...

— Moi, j'ai fait ma part du boulot. Le reste, ça regarde *dona Josefina* et toi.

La petite Mabet éclate en sanglots juste au moment où, sur la rive, derrière le ridicule sombrero de Juan, entre en scène un groupe d'hommes qui semblent évadés d'un bagne. Don Chicho incline la tête en signe de salut et moi, cherchant Josefina des yeux, je leur fais signe d'attendre, la main tendue. Je me précipite sur le pont inférieur. Bien fort pour que tout le monde m'entende, je commence à secouer les hommes encore valides :

— On a besoin de vous pour décharger des caisses de vivres. Allez, levez-vous. Debout, *por favor*.

La jeune mère essaie de calmer son bébé. Elle a l'air de ne pas avoir fermé l'œil de la nuit.

— Où sommes-nous ? me demande-t-elle. Ici, il y a des gens qui vont très mal.

Pas culpabilisé pour deux sous, je lui mens effrontément.

— Ne vous inquiétez pas, on est sur le chemin du retour, vers Villahermosa. Tout va bien.

Josefina entre en souriant dans le dortoir. Elle prend la petite Mabet dans ses bras. J'en profite pour disparaître et m'occuper de l'organisation du déchargement. « Avant le lever du jour », a dit don Chicho.

Quelques hommes sont entrés dans l'eau pour former une chaîne entre l'*Halcon* et la rive. Je ne vois pas d'armes à feu, mais ils ont tous une machette accrochée à la ceinture. Je me demande si c'est une précaution pour ne pas alarmer les

passagers ou si je suis tombé sur une équipe de samourais révolutionnaires. Il y a aussi des femmes. La moyenne d'âge ne dépasse pas vingt ans. Les lourdes caisses de bois passent de main en main. Les inscriptions sur les couvercles ont été recouvertes à la hâte d'une couche de peinture verte. Un des acteurs volontaires ayant repéré une inscription *army* mal effacée, m'adresse un clin d'œil complice. Je fais semblant de n'avoir rien remarqué et je me dirige vers don Chicho qui me fait signe de le suivre dans la cabine de pilotage. Juan est là. L'œil hilare et le visage immobile, il palpe sa mitraillette comme s'il caressait une star de ciné.

— *Güero*, c'est avec des objets comme ça qu'on fait les guerres, les vraies.

Il me la passe en bandoulière puis il pose sur mes épaules une cape en si piteux état qu'il ne se vante pas d'en être le propriétaire.

— On y va, *güero*.

— On va où ? Ma promenade est terminée. Moi, maintenant, je repars et... bonne chance à vous, *compañero*.

Don Chicho me donne une claque sur l'épaule et recommence à œuvrer avec sa clé anglaise. Juan éclate d'un rire en cascade comme les sanglots d'un enfant abandonné. Il retrouve très vite son sérieux et me dit d'un ton amer :

— Ils sont vraiment ingrats, ces *güeros*. Tu te rends compte, don Chicho ? *El sub comandante* Marcos désire le rencontrer et lui, il s'en fout. Il n'y a plus de moralité. Allez, *güero*, le temps presse.

Comme je m'y attendais, il se fend d'un de ses sourires idiots qui me fait monter le sang à la tête. Fou de rage, je le saisis par le cou et je serre. Il fait un bond en arrière pour essayer de se libérer, mais je serre encore plus fort. Pendant un instant, je perds la tête et la seule chose que je désire, c'est sentir craquer le cartilage sous mes doigts. Don Chicho se dresse et me regarde, l'air effaré. Juan a les yeux qui lui sortent des orbites. Mais sur sa figure de canaille le maudit sourire a enfin disparu. La sueur coule à grosses gouttes sur mon front et je le lâche en sifflant entre mes dents :

— Je t'avais averti. La prochaine fois, réfléchis bien avant de prononcer le mot *giüero*.

Je sors de la cabine et j'entends sa menace enrouée.

— Je vais le tuer. Je jure que je vais le tuer, ce fils de pute.

Je descends dans la cale pour récupérer ma réserve de cigarettes et je trouve Josefina, debout devant la cabine. Il me suffit d'un seul regard pour comprendre qu'elle savait. Elle savait depuis le début que je ne reviendrais pas avec le bateau. Elle le savait et maintenant, elle ne fait rien pour le nier.

— Tu n'es qu'une bâtarde.

— Tu crois que tu me blesses ? Depuis cinq cents ans nous sommes tous des bâtards ici. Et puis de quoi tu te plains ? Dans deux ou trois jours nous nous reverrons à Tuxtla et de là nous prendrons l'avion pour Mexico – Elle serre dans ses bras mon corps rigide et elle fond en larmes – Pourquoi réagis-tu comme ça ? Tu te plains parce que tu te sens toujours de passage, mais quand on t'offre de vivre quelque chose jusqu'au bout, tu t'imagines aussitôt victime d'un complot. Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

— Je veux... je voudrais dormir pendant six mois. Ciao.

À une vingtaine de mètres au-dessus de nos têtes, pas le moindre petit bout de ciel n'apparaît à travers les feuillages des arbres. Depuis quatre heures nous marchons à la queue leu leu comme des fourmis. Les mulets chargés de caisses cheminent entre deux colonnes d'une vingtaine d'hommes, quelques-uns armés de M16 flambant neuf. Si mes yeux se sont rapidement habitués à la pénombre, on ne peut pas en dire autant de mes narines qui subissent une overdose de bois pourri et de sueur rance. En essayant de trébucher le moins possible, je garde le pas et j'oublie mes soucis devant la splendide arrogance du paysage. Personne ne m'a encore adressé la parole. Juan se déplace de la tête à la queue du groupe et me foudroie du regard quand il passe à côté de moi. Je commence à être fatigué, j'ai faim, mais je ne veux pas être le premier à manifester un signe de faiblesse. Pour être franc, j'espère que le vieux qui me précède va s'écrouler par terre pour pouvoir profiter d'une halte. En revanche, pas le moindre moustique en vue, la puanteur est plus efficace que les insecticides. Je me console en pensant que Josefina va avoir pas mal de problèmes avec les autorités militaires. Pour la énième fois, je change mon vieux clou d'épaule, quand le cri déchirant d'un oiseau provoque la confusion générale dans les rangs. Chacun regarde autour de soi, cherchant la confirmation de ses craintes dans le regard inquiet de l'autre. Personne n'ose bouger. Un deuxième sifflement et, en l'espace de quelques secondes, même les mulets ont disparu du sentier. Je suis l'exemple général et je plonge derrière une plante dont

les feuilles dépassent les dimensions d'un parapluie. J'espère qu'il ne va rien se passer, je mets la main à mon colt et j'attends, tapi comme un insecte.

Bruits d'hommes qui courent... paroles hachées par la tension... déclic métallique des obturateurs qui vibrent derrière ma nuque... Puis Juan, le visage halluciné, s'arrête à la hauteur de ma cachette. Il roule des yeux injectés de sang. Je sors la tête, en agitant le canon de mon flingue. Il paraît surpris :

— Ah, c'est toi ! Viens, sors de là, *güer... hombre*, c'est le moment de montrer de quoi tu es capable.

— L'armée ?

— Non, pire... une dizaine de gardes blancs de la propriété Setzer. Ceux-là ne font pas de prisonniers. Ils sont sur un sentier parallèle, mais ils ont entendu quelque chose et ils se dirigent droit sur nous. *Vamos, por Dio*.

— Mais pourquoi ne distribuez-vous pas les armes à vos hommes ?

— Parce qu'on n'a plus le temps. Et puis on ne doit ouvrir les caisses qu'en présence du *Sub Comandante*. *Vamonos !*

Vamonos... on dirait qu'ils ne savent rien dire d'autre, ces Mexicains ! On va où ? Et pour quoi faire ? Juan saute entre les arbustes avec l'agilité d'un cabri, glisse d'un tronc d'arbre à l'autre et la distance qui me sépare de lui est de plus en plus grande. C'était à prévoir, je finis par le perdre de vue. J'essaie de lutter contre la panique avec le peu d'énergie qui me reste. Derrière chaque arbre peut se cacher un fusil et je ne saurais même pas distinguer un ami d'un ennemi. Je maudis Juan de toutes mes forces et je regrette sincèrement le moment où je lui ai tordu le cou. D'après mes déductions, je n'ai pas dû faire plus de quatre cents mètres depuis que j'ai quitté le sentier. Je devrais donc pouvoir retourner au point de départ. Le silence est total. Caché derrière un arbre énorme, je prends ma mitraillette et, en accompagnant l'obturateur pour éviter de faire le moindre bruit, j'engage la balle dans le canon. Puis je hasarde quelques pas à la recherche de Juan et... un concert de rafales explose sur ma gauche. Instinctivement, je cours

dans la direction opposée. Soudain, mes jambes ne m'obéissent plus et je reste bloqué, immobile, à écouter l'écho des tirs isolés... puis plus rien. Je reprends mon souffle. Une rage impuissante me tord les boyaux. Petit à petit je retrouve mon assurance. Certes, je suis seul dans une forêt inconnue mais je suis armé. Je retourne lentement sur mes pas, souriant et satisfait de constater que tous mes sens ont repris du service. Incroyablement déterminé à faucher tout ce qui bouge, j'avance vers l'endroit d'où venait la fusillade. J'entends un bruissement de pas, des voix derrière moi et, sans réfléchir, je me jette la tête la première dans un trou, le visage complètement collé au sol. Les bruits sont si nets que je m'attends à voir apparaître quelqu'un dans la seconde qui suit. Mais c'est juste au moment où je commence à douter de mes tympanes qu'une paire de cartouchières croisées sur un gilet noir surgit à quelques mètres de moi. Trois hommes le suivent. Je ne les compte plus. Pour moi, ils représentent simplement une concentration de cibles. Comme s'ils hésitaient sur la direction à suivre, ils s'arrêtent bêtement sur le canon de ma mitrailleuse. L'un d'eux a les cheveux longs et une légère bosse dans le dos. Je le vise et je caresse la détente, paralysé par le doute. Et s'il était des nôtres ? Mais c'est la question d'une seconde, d'une fraction de seconde. Je repense à la scène d'un film où le héros avertit avant de tirer. J'ai envie de rire. Et c'est en riant que je fais partir la rafale. Le recul est fort mais je suis surpris par la faible cadence du tir. Je pensais qu'ils allaient tomber en tas tous ensemble, en fait je dois déplacer plusieurs fois ma ligne de mire avant de bondir hors de ma cachette pour les finir presque à brûle-pourpoint. Le doigt encore collé à la détente, je tourne et retourne au milieu des corps dont les yeux exorbités fixent la mort. Ils ont le même visage désespéré que les jeunots avec qui je marchais tout à l'heure. Le bossu, la poitrine lacérée à trois endroits, bouge encore. J'appuie le canon sur son front mais, avant que le coup ne parte, un râle vient mettre fin à sa souffrance. Je reste là, incrédule. Ce massacre, ni moi ni eux ne l'avons voulu, mais personne n'a essayé de l'empêcher.

Impressionné par mon propre calme, je commence à ramasser leurs armes, de fabrication israélienne. Je suis sur le point de dégager d'un ceinturon une splendide Galil quand j'entends un cri immédiatement suivi d'un bruit sourd. Je me jette à terre au milieu des corps de mes victimes et, en rampant comme un ver, j'essaie de regagner mon trou. Je soulève ma tête de quelques centimètres. C'est la voix moqueuse de Juan.

— Eh ! *güer...* *hombre* ! Viens ici, j'en ai pêché un qui voulait te faire la fête.

Prudemment, je vais à la rencontre de son sourire idiot. Derrière une gigantesque fougère, un type agenouillé, blessé à la tête, essaie de contenir le sang qui coule de sa blessure.

— Ce *cabron* s'apprêtait à te placer une balle dans le dos. Avance, bouge-toi, fils de pute, c'est rien à côté du reste.

Juan lui balance un coup de pied dans les reins et le type se met debout comme un ressort. En fin de compte la blessure n'est pas bien grave. Nous partons rejoindre les autres.

— Comment ça s'est passé là-bas ?

— Bien, bien. Ces bâtards ne s'attendaient pas à se trouver nez à nez avec l'EZLN. Ils croyaient attaquer un banal transport de vivres. Pas vrai, *cabron* ? Nous avons un blessé mais rien de grave.

— Et ces... cadavres, là-bas, on les laisse comme ça ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'on en foute ? Qu'on les empaille ?

Sur le sentier, seuls les mulets restent calmes. Les hommes et les femmes regardent le prisonnier et resserrent le cercle autour de lui. Juan l'oblige à lever la tête pour que tout le monde puisse voir le visage d'un garde blanc, d'un sbire à la solde des patrons.

Je m'aperçois seulement maintenant que ce type est un tout jeune garçon. Il tremble comme une feuille. Quelqu'un crie qu'il faut l'écarteler vivant mais Juan le foudroie du regard et, en crachant par terre, il répond qu'il n'y a pas de place pour les assassins parmi nous. Le garçon se met à genoux, il voudrait implorer la pitié mais il ne réussit qu'à articuler des mots qui n'ont aucun sens. Une autre voix crie

que nous ne pouvons pas nous permettre le luxe de nourrir ce salaud. Juan hésite, il ne sait plus quoi en faire, de sa prise de guerre. Je lui demande tout bas si, en le laissant libre, nous courons un danger. Il secoue la tête. Il répond que l'hacienda est loin et que le temps qu'il y arrive, nous serons déjà en sécurité.

La question semble résolue quand une femme s'avance et se plante devant le prisonnier. Elle le regarde de la tête aux pieds et des pieds à la tête. Elle a le visage effilé, osseux, l'air vif, deux yeux sombres et brillants, cernés de fines rides et une bouche dure mais aimable. Elle dit d'un filet de voix :

— Toi, tu es Ricardo, le fils de Luz. Pourquoi tu t'es mis au service de Setzer ? Pourquoi ? Réponds, malheureux.

Le garçon éclate en sanglots.

— *Dona Maritza*, pardonnez-moi. Vous savez comment c'est, chez nous. Il fallait que j'obéisse, sinon toute ma famille se serait retrouvée sans travail. Pitié ! Laissez-moi partir. Je vous jure que je disparaîtrai, je m'en irai aux États-Unis chez mon oncle.

— Chez ton oncle... Il fallait y penser avant... avant de violer cette pauvre *niña*. Tu as déjà oublié Angelita ? Réponds, tu l'as oubliée ?

— Non... c'est-à-dire oui... C'est pas moi qui... ils m'ont obligé et...

La machette surgit alors dans la main droite de *dona Maritza*. Elle la pointe vers le visage du garçon, puis elle descend lentement et, avec un rictus bestial, elle enfonce la lame entre ses jambes. Le garçon saute en arrière en portant les mains à ses couilles, puis il regarde, terrorisé, son pantalon trempé de sang et se laisse tomber sans une plainte. La femme reprend sa place dans les rangs. Personne n'ose dire un mot.

Deux coups de sifflet de Juan et la file laconique reprend sa marche. Je me mets à la queue comme un automate. Je viens juste de mitrailler trois personnes et pourtant, c'est l'expression terrorisée du jeune Ricardo que je n'arrive pas à digérer. Il y a des choses qui ne se font pas. Ni la colère, ni le sacro-saint amour-propre féminin ne peuvent justifier la

castration d'un homme.

D'accord, celui-ci avait violé une gamine, mais... Instinctivement, j'éprouve le besoin de me tâter les couilles, je ne suis plus très sûr de les trouver encore à leur place. Une centaine de mètres plus loin, je m'appuie à un arbre pour dégueuler.

Après l'épreuve du feu, j'ai droit à quelques attentions. Celui qui me précède caresse sa machette comme s'il ne rêvait que de la lubrifier sur le ventre de quelqu'un. De temps en temps il se retourne en me signalant le nom des villages que nous traversons, noms à consonance maya qui ne me sont d'aucun secours pour savoir où nous sommes. Enfin nous faisons une brève halte pour manger des fruits et de la *cecina*, une sorte de viande sèche tellement salée que je la mastique sans réussir à la faire descendre dans mon estomac. Nous repartons. Maintenant, le chemin gravit des collines brumeuses où les plantations de café se défendent péniblement contre l'invasion de la jungle. Vers le soir, nous nous rapprochons du bruit d'un torrent, puis nous rencontrons les premiers paysans. Cérémonieusement, ils enlèvent leur chapeau sur notre passage. Je suis déjà résigné à l'idée de devoir passer la nuit à la belle étoile quand j'aperçois une centaine de cabanes aux toits de paille, toutes construites sur le même modèle, alignées de chaque côté de la piste sinueuse et pleine de boue. Une femme sort pour embrasser Juan. Notre marche prend fin devant une cabane plus imposante que les autres, surmontée d'une croix en bois peinte en bleu. Des gosses font les fous dans une flaque de boue. On leur confie la garde des mulets, avec quelques vigoureux coups de pied au cul en prime.

Les femmes et les parents accaparent les membres de leurs familles pour leur offrir le repos du guerrier. Moi, je reste là, comme un *güero*. Je cherche autour de moi un endroit où poser mes fesses fatiguées. Mais Juan ne m'a pas oublié. Il revient sur ses pas et, avec un regard torve, il me pousse dans sa cabane.

— Viens, Juana est jalouse mais t'as pas l'air d'un pédé. En

tout cas, je l'espère ! Tu verras, c'est une brave femme. Elle voudrait bien m'épouser mais j'ai déjà une femme et des enfants et... en somme, c'est la même chose pour toi, non ?

— La même chose ?

— Tu te fais Josefina et ne viens pas me dire qu'il n'y a pas une autre femme qui t'attend quelque part !

Je repense au sourire sarcastique de Sylvie. Je regarde autour de moi et j'imagine la tête qu'elle ferait en me voyant dans une telle situation.

— Non, ou en tout cas je n'en suis plus très sûr. La distance guérit tous les maux.

— Vous êtes compliqués, vous autres les Occidentaux. Vous commandez le monde à coups de dollars mais vous n'avez pas l'étoffe pour vivre la vie avec insouciance.

— En somme, pour toi, tout n'est qu'une question de race ?

— Prouve-moi le contraire.

— Les dirigeants mexicains.

— Quel rapport ? Ceux-là, c'est une bande de *putas al servicio de los gringos*^{10}.

— Amen. Et il est où, ce *sub comandante* ?

— Du calme, du calme, *hombre*. Il y a plus de temps que de vie, tu ne le sais pas encore ?

Il fait grand jour quand je décide de me dérouler de la fine couverture sous laquelle j'ai claqué des dents pendant dix heures d'affilée. Dans la sierra du Chiapas on transpire dans la journée et on se gèle dès la tombée de la nuit. Cette nuit, derrière le rideau effiloché, mes hôtes n'ont pas pu se permettre le luxe de la discrétion. Juan continue à ronfler béatement, en revanche j'ai vu sa compagne s'habiller et sortir à la hâte avant l'aube. Je jette un coup d'œil hostile aux armes appuyées derrière la porte et je me précipite à l'extérieur pour vider ma vessie sur le point d'éclater.

La pluie a cessé de tomber pour le moment mais le magma au-dessus de nos têtes est lourd et plein de promesses. La bouche brûlée par les innombrables cigarettes que j'ai fumées pendant la nuit, je boirais volontiers une tasse de café ou de n'importe quel liquide buvable, mais je n'ose pas m'approcher

des feux où femmes et enfants s'affairent, ruisselants d'eau. En attendant que Juan émerge de son sommeil comateux, je décide de faire quelques pas autour du village. Une centaine de mètres après la dernière cabane, trois hommes me barrent le chemin.

— *Compañero*, c'est interdit, vous devez retourner.

Une écharpe masque presque entièrement son visage, il porte son fusil en bandoulière. Les deux autres, visiblement plus âgés et armés de machettes, n'ont pas ouvert la bouche.

— Mais pourquoi ? Je ne suis pas...

— Je sais très bien qui vous êtes, mais c'est dangereux de sortir seul du village. Les pourparlers avec l'armée gouvernementale ont été rompus et nous nous attendons à tout. Retournez, *por favor*.

Une femme d'une cinquantaine d'années trébuche sous le poids d'un lourd paquet. Elle pleure. En croisant mon regard elle cache son visage avec ses deux mains rugueuses. Les gardes la laissent passer.

— Et elle, alors ?

— Elle va voir son fils mort. Ils le lui ont assassiné, à deux pas d'ici.

Je fais demi-tour, maudissant le moment où je me suis fourré dans ce traquenard. Je ne suis pas sûr d'en être sorti à si bon compte.

Le village est plus animé que tout à l'heure. Tout le monde s'agite, on rentre les plus petits à l'abri dans les cabanes. Juan court en criant des ordres dans une langue que je ne comprends pas. Craignant une intervention des militaires, je me précipite pour récupérer mon arme, caressant la possibilité de filer à l'anglaise avant que les ennuis ne deviennent irréparables. Juan se précipite, lui aussi, vers son fusil. Il me flanque une grande tape sur l'épaule et, excité comme un adolescent, il me montre l'entrée du village.

— Ça y est ! Il arrive.

— Qui ça ? « Le grand pif » ?

— Oui, *El Sub Comandante*.

— Dis-moi, on parle toujours du *Sub*. Mais le *comandante*,

qui c'est ?

— Comment qui c'est ? C'est le peuple... c'est la race. Lui, comme beaucoup d'autres, il est au service de la cause indigène. Ne te fatigue pas trop les méninges, de toute façon, vous autres, vous n'y comprendrez jamais rien.

Voilà une phrase qui revient comme un refrain et je commence à y croire. Mais dans ce cas, il y a un os. Qu'est-ce que je fais ici, moi ?

— Ce qui est sûr, c'est que les touristes n'ont pas la vie facile, dans votre Mexico-Land !

— Pardon ?

— Laisse tomber. C'est trop compliqué pour toi.

Les moteurs ronflent péniblement sur les dunes de boue. Ils se rapprochent rapidement. Précédée par une forte odeur d'essence, la première des jeeps parcourt le village dans toute sa longueur et vient s'arrêter, suivie des deux autres, devant l'église. Une vingtaine d'hommes, en combinaison vert-olive et armés jusqu'aux dents, saute à terre. Parmi les six qui portent un passe-montagne noir et un foulard rouge, une femme roule des hanches. Juan va à leur rencontre et, une fois terminées les embrassades, tous pénètrent dans l'église.

Comme personne ne m'a demandé de les suivre, je reste dehors comme les esclaves sous le regard méfiant de ceux qui sont restés pour monter la garde devant les trois Dodge, butin de guerre évident, portant encore sur leurs flancs l'aigle de l'armée mexicaine maladroitement caché sous l'écusson rouge et noir. À l'intérieur, la discussion est animée. Quelqu'un gueule dans un dialecte local et je suis sûr d'avoir déjà entendu ces voyelles traînantes.

Un peu plus tard, ils commencent à sortir de l'église par groupes de trois ou quatre. Deux belles Tzeltales portant des paniers de fruits me sourient d'un air provocant et pénètrent à l'intérieur. La *comportera guerilleras*, d'une voix chaude et rauque, semble s'adresser directement à mes testicules.

— Eh ! beau mec ! Entre, on ne mord pas !

— Tu en es sûre ?

Elle se marre. Dans l'église, le sol est recouvert d'une

couche de ciment. Les tabourets ont été entassés les uns sur les autres pour laisser la place aux caisses d'armes. Au fond, un autel brille à la lumière de deux bougies. À ma gauche, derrière le visage bouleversé de Juan, trois passe-montagnes noirs attendent que je m'habitue à la pénombre.

Juan est sur le point de prendre la parole mais l'un d'eux l'interrompt brusquement.

— *Muy bien compañero*. Tout a bien marché et maintenant tu dois avoir envie de partir le plus vite possible, non ? C'est normal. À ta place, je serais déjà en train de rêver à un bon lit et à une bonne bouffe. Juan nous a dit beaucoup de bien de toi et il a sans doute raison. Tu as un visage *buena onda*.

Je fouille dans mes poches à la recherche de mon briquet.

— Peut-être. Dommage que je ne puisse pas en dire autant des vôtres.

Il regarde les deux autres encapuchonnés et éclate de rire. Puis il s'arrête net, se gratte le cou et reprend d'un ton solennel :

— Nous tous et *el sub comandante* – il se tourne alors vers l'homme assis au milieu – nous voulons te remercier de tout cœur pour ce que tu as fait.

Dans le silence qui suit on n'entend que le crépitement des bougies humides. Le *sub comandante* se lève. Les mains derrière le dos, il passe en revue le chargement pendant que le troisième homme sort une enveloppe en plastique de la poche de son blouson et dit en hésitant :

— Tiens, un passeport mexicain plus vrai que ceux des diplomates. Du fric, on peut pas t'en donner mais voilà l'adresse d'un *compañero* qui pourra te proposer un bon job. Nous savons que tu as des ennuis.

Je soupèse l'enveloppe et je dis, comme si je me parlais à moi-même :

— C'est vrai, nous n'avions pas fixé le tarif. D'ailleurs, est-ce qu'il en existe un pour un tel travail ?

— Un travail ? Je n'emploierais pas ce mot, *hermano*. Le travail, je veux dire le vrai travail, c'est ce que font les hommes qui triment huit heures par jour pour fabriquer les

machines qui serviront à les remplacer. Il y a quelque chose qui cloche dans ce système...

— L'espoir fait vivre, non ?

— La connerie aussi. Et je crois que personne n'y échappe vraiment. Mange quelque chose, *compañero*, tu as un long voyage devant toi et... *por favor*, éteins cette cigarette, nous sommes dans une église.

Aucune trace d'humour dans sa voix. Je tourne et retourne le mégot dans mes doigts et je jette un regard sur le *sub comandante* qui soulève le couvercle d'une caisse d'armes à l'aide d'une baïonnette. Juan a l'air de vouloir intervenir, mais il n'ose pas ouvrir la bouche.

— Une église ? On dirait plutôt une Sainte Barbe, mais si elle est bénie par Dieu, c'est pas une cigarette qui va tout faire sauter. D'ailleurs, qui me dit que cette cagoule ne dissimule pas un prêtre ? Dans ce cas, on peut compter aussi sur la grâce de Dieu.

— Je te conseille de ne pas confondre Dieu avec ses clercs. Il y a deux semaines, à Tuxla Gutierrez, dix mille paysans manifestaient pour la libération du père Joël. Pendant ce temps la veuve de José enterrait toute seule son mari assassiné par son patron. Il n'y a pas eu de cortège, pas une seule prière, pas une signature de protestation pour la mort de José. Mais ne sois pas étonné si les *compañeros* font le signe de la Croix avant d'entrer en action. C'est ça, le Chiapas. Un pays où un demi-million d'indigènes crèvent de faim en continuant à croire en Dieu.

— Amen.

— Attention, *compañero*, soyons réalistes. Le pauvre Antonio, il rêve que la terre qu'il travaille lui appartient. Il rêve de justice et de vérité, il rêve que l'école va combattre l'ignorance et que la médecine va faire reculer la mort. Il rêve, Antonio, mais maintenant, quand il se réveille... il sait ce qu'il doit faire. Il regarde sa femme à genoux attiser le feu, il entend son enfant pleurer, il contemple le soleil qui salue l'Orient et il aiguisse sa machette en souriant.

Il passe sa main dans son passe-montagne et il se frotte les

yeux. J'en profite pour allumer une autre cigarette.

— Mais ici on vit aussi de légendes. Et les plus anciens parmi nos anciens racontent l'histoire d'un certain Zapata. Il s'était levé au nom de son peuple et sa voix chantait plus qu'elle ne criait *Tierra y Libertad* !^{11} Et ces anciens disent que Zapata n'est pas mort, qu'il doit revenir. Et ils parlent, ces anciens, plus anciens que le vent, la pluie et le soleil. Ils disent au paysan qu'il doit préparer la terre, semer et récolter. Ils disent que l'espoir aussi se sème et se récolte. Le vent, la pluie et le soleil disent à la terre, en bas, qu'on en a marre de ramasser les morts, que c'est l'heure de la rébellion.

— Et vive la révolution ! Dommage que ça n'ait jamais rien changé...

— Ne viens pas nous casser les couilles avec ton pessimisme occidental. On n'a pas besoin de leçon.

Je jette ma cigarette par terre et je la fais disparaître sous mon talon. Puis je prends une banane dans un panier et, en l'épluchant comme si j'ouvrais un cadeau d'anniversaire, je fais quelques pas vers la porte. Le ciel s'est éclairci. On entend le son d'une *marimba*. Déstabilisé, je me retourne vers cette messe d'encapuchonnés.

— Bon. Et maintenant ?

— Jusqu'au péage de l'autoroute tout est planifié. Ensuite, pour entrer dans Mexico nous ne savons pas encore. Certains voudraient s'arrêter pour manger des *tacos* mais les autres ne sont pas d'accord. Pas vrai, *sub* ?

Ils rigolent tous, sauf lui. Si je n'avais pas entendu ses brillantes interviews dans les médias, j'aurais pensé qu'il était muet. Bien sûr, je ne m'attendais pas à être reçu comme un vieux compagnon d'armes mais, je dois le reconnaître, j'aurais aimé échanger quatre mots avec ce *Che* des années quatre-vingt-dix. Lui, il reste planté là, comme sa poupée *mariciuta*, à contempler son trésor made in USA.

Trêve de politesses, ils attendent avec impatience que je me tire gentiment de leurs jambes.

— Si vous avez besoin de faire appel à la charité chrétienne pour faire bouger les masses, c'est pas mon

problème. Mais moi, je ne suis pas venu ici par l'opération du Saint-Esprit. Je ne me suis pas invité tout seul et, cela dit en passant, le rôle que vous m'avez fait jouer dans cette histoire ne m'a pas plu du tout.

Juan s'enflamme et se précipite sur moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

J'ai enfin repris le dessus mais je suis désolé que ce soit Juan qui en fasse les frais.

— Rien de précis. Mais tu ne t'es pas demandé pourquoi un *pinche güero* s'est trouvé mêlé à une affaire de transport d'armes que vous pouviez parfaitement gérer tout seuls ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Juan reste interdit. Il fait un pas en arrière. Il réclame des yeux l'aide de ses amis encapuchonnés. À cet instant la main du *Sub* vient se poser sur mon épaule. Son pouce gauche est entouré d'un sparadrap taché de sang séché. Mais c'est toujours le même qui reprend la parole.

— Deux et deux ne font pas toujours quatre, *compañero* et c'est pas bon pour la santé de tirer des conclusion hâtives. Il y a une part de vérité dans ce que tu dis, mais ta tâche n'est pas encore terminée. Tu dois avoir confiance, tu n'as pas le choix. Maintenant il vaut mieux que tu t'en ailles. Je crois que tu as un rendez-vous à Tuxtla, non ?

— Bien sûr. Et je suppose que j'y vais à pied !

— Non, en jeep jusqu'à San Cristóbal puis en car. *Buena onda hermano*. Ah, j'allais oublier, si tu vois Patricio, salue-le.

— De la part de qui ?

— De nous tous. *Adios*.

La mitraillette qui m'avait été confiée est retournée aux mains du peuple mais heureusement, personne ne m'a réclamé le colt. Il s'incrute un peu plus dans mon ventre à chaque secousse de la jeep.

Plus de quatre heures pour parcourir à tout casser cent cinquante kilomètres. Je pense que nous aurions fait beaucoup plus vite si nous avions suivi la route goudronnée que j'ai aperçue à plusieurs reprises, à travers la forêt. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le chauffeur n'est pas bavard. Quand j'ai demandé s'il était possible de boire une goutte, j'ai essuyé un regard aussi méprisant que celui d'un pharmacien qui s'adresse à un client toxico.

Finalement il s'arrête au bas d'une colline verdoyante, clôturée par une barrière peinte en blanc. Au sommet brille le rouge colonial d'une ferme de luxe avec chevaux au pâturage et manèges sportifs. L'homme regarde autour de lui d'un air soupçonneux puis il descend, se dirige vers un rocher dégoulinant d'eau et, les mains en coupe, il se désaltère. Aussi prudent qu'un chat sauvage, il revient à la jeep et m'invite à descendre.

— Après le virage, à moins d'un kilomètre c'est San Cristóbal. Si tu es arrêté par une patrouille, tu dis que tu es l'hôte de Don Arturo. C'est son ranch que tu vois là-haut. Dans tous les cas, le meilleur des laissez-passer, c'est une vingtaine de pesos. Prends le premier bus, à Tuxtla on t'attend. *Adios* et bonne chance.

L'air d'un sinistré et le pas chancelant, je me dirige vers un

panneau qui annonce *San Cristóbal de las Casas. Antigua capital de la provincia de Chiapas. Altura 2210 metros*⁽¹²⁾.

Évitant d'emprunter les rues principales, j'entre dans le centre-ville. Tous les murs sont recouverts d'un embrouillamini de graffiti à la gloire de l'EZLN. Après avoir pataugé dans les marécages, j'éprouve un vrai plaisir à entendre le bruit de mes pas sur les pavés anciens.

Les passants sont rares, des Indiens pour la plupart, vêtus de couleurs voyantes, et quelques métisses coiffés de chapeaux texans. Pas l'ombre d'un touriste. Depuis un certain premier janvier, jour où la ville s'est réveillée sous l'occupation des zapatistes, les *gringos* doivent avoir déserté l'endroit pour aller dépenser leurs dollars sous des cieux moins agités.

Enfoncé dans le siège fatigué d'un car qui porte fièrement le nom de Christophe Colomb, je regarde défiler les dernières maisons de San Cristóbal. Une ville qui mériterait plus qu'un passage au pas de course, ne serait-ce que pour voir les balcons recouverts de drapeaux rouge et noir du fameux Palais Municipal, sur lesquels les télévisions ont immortalisé la brève gloire de l'EZLN. Quelques kilomètres et la nature vigoureuse et bouleversante reprend le pouvoir. Les prodigieux cirrus qui semblent nous menacer d'une pluie imminente se reflètent dans l'eau transparente des torrents. Si le vert indiscipliné et sombre était le symbole d'une idée, d'une race ou d'une coutume, cette forêt serait son maître-autel. Ici, on respire, on rêve et même on parle en vert. Seuls l'azur du ciel et mon mystérieux rendez-vous réussissent à me délivrer de ce martyre.

Sur le quai n° 11 de la gare routière de Tuxtla Gutierrez, personne ne m'attend. Je fais un tour dans la salle d'attente. Personne. Pas même l'ombre de Josefina.

Dans la gare, les policiers patrouillent deux par deux à l'affût du moindre mouvement. Au Mexique, par les temps qui courent, l'investissement le plus rentable est de louer quelques mètres de trottoir et d'endosser n'importe quel uniforme qui donne le droit de vider le plus grand nombre de poches. Je devrais me tirer le plus vite possible d'ici mais je perdrais

ainsi définitivement le contact de Tuxtla. En attendant que quelqu'un ou quelque chose me tire d'affaire, je me replie à côté de la billetterie. Je sors mon paquet de cigarettes.

Un regard dur comme de la pierre me frappe en plein visage. Je lève prudemment la tête et je croise une paire d'yeux flamboyants dans le visage le plus rugueux qu'il m'ait été donné de voir. Ses rides et sa peau brûlée se confondent avec le tas de tubercules qu'elle a devant elle. Une carcasse humaine qui, du fond de ses orbites, pétille de malice. La vieille me regarde comme si elle voulait me transpercer. Je n'ai pas besoin de yucca mais, vu que c'est la seule marchandise qu'elle propose, je décide de lui en acheter un kilo. Sans détourner les yeux, elle emballe quatre tubercules encroûtés de terre et, décollant ses lèvres d'argile, elle me réclame dix pesos. Le prix me paraît excessif mais je lui tends un billet sans sourciller. Elle ouvre un carton rempli de marionnettes aux couleurs voyantes et elle en choisit une. Avec le geste singulier d'un dealer, elle s'empare de l'argent et me glisse dans la main un pantin d'une dizaine de centimètres dont le nez pointu met à rude épreuve le tissu léger de son passe-montagne noir. Les typiques poupées *chamulas* aux rubans multicolores ont été supplantées par ces petites répliques du chef guérillero. Je l'interroge du regard. Elle me répond par un sourire horrible. Je m'éloigne à reculons.

Je décide de ne pas attendre une minute de plus. Le rendez-vous a foiré ou il n'a jamais existé. Je refile le paquet de yucca à un mendiant qui se fait passer pour un aveugle et je gagne rapidement la sortie. À l'extérieur l'air brûlant me coupe la respiration. Une nuée de taxis clandestins se ruent sur moi, mais à deux pas de leur proie, ils s'arrêtent pile et exécutent un demi-tour résigné. Je me retourne. « Stockfisch » me sourit comme une citrouille de Halloween.

— Tu en as mis un temps pour sortir de cette gare ! Allons-y, on t'attend.

Je me demande comment, pauvre crétin que je suis, je ne l'ai pas reconnu plus tôt, sous son déguisement de journaliste. Sans doute à cause de ses cheveux qu'il porte à nouveau en

arrière comme s'il venait de se faire lécher la tête par une vache. Ou bien, et ça me coûte de l'avouer, vu l'état d'éthylisme dans lequel je me trouvais ce jour-là, ma mémoire visuelle était hors service. Et pourtant c'est bien lui, le flic efflanqué qui était venu nous chercher, un certain Xavier et moi, dans un bar du Deèffe. Avant de monter dans la voiture, je tente un repli, alléguant que le seul rendez-vous qui m'attend c'est un bon repas. Imperturbable, il m'ouvre la portière arrière et me répond mielleusement qu'il a mieux à me proposer.

— Allez ! Tu as besoin d'une bonne bouteille et de la fille qui va avec. Viens, l'hôtel est à moins de dix minutes.

Je caresse mon flingue. La voiture glisse, silencieuse, le long d'un grand boulevard décoré d'un nombre incalculable d'enseignes publicitaires vantant les mérites des plus grandes marques américaines. « Stockfisch » tourne lentement à gauche, s'engage dans une ruelle ombragée et s'arrête devant la somptueuse façade de l'hôtel *Flamboyant*. Un pingouin se précipite pour ouvrir la portière et, un peu désappointé par l'absence de bagages, il exécute une série de courbettes. Un autre pingouin, en nœud papillon blanc, nous précède dans un corridor.

La porte de la suite six s'ouvre sur le visage blême de Josefina. Pour échapper à mon regard elle jette ses bras autour de mon cou et murmure :

— Reste tranquille.

« Stockfisch », d'une discrète mais ferme pression de la main, nous pousse dans la pièce. Sur une table ovale en marbre rose entourée de petits fauteuils en cuir clair et garnie d'un bouquet de fleurs blanches, sont posés deux bouteilles de tequila, quatre verres et l'étui d'une arme, vide. Par la porte entrouverte de la cuisine, je reconnais l'intonation incomparable du flic à qui je dois la plus grande cuite de ma vie.

— Un instant de patience, *muchachos*, j'arrive.

Peu après, le visage grassouillet et le costume de maquereau de Xavier entrent en scène. Sur un plateau, il

apporte du chorizo, des tranches de citron et une pyramide de sel fin. Son sourire s'élargit d'une oreille à l'autre et il esquisse un semblant de révérence et commence à remplir nos verres.

— Mon cher, voilà un vrai travail d'homme. Les femmes ne savent pas boire et quand elles s'y risquent... Dieu nous en garde !

Je m'efforce d'attirer l'attention de Josefina, mais je me heurte à un mur d'indifférence. Je ne sais pas pour quel genre de match elle est en train de s'entraîner, ni à quelle équipe appartiennent les adversaires, mais ce qui est clair, c'est que le rôle du pigeon m'a été soigneusement réservé.

Affable, Xavier me tend un verre.

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ? *Diablo de un hombre*^{13}, tu n'es jamais content ! Tu es ici, bien vivant et Dieu sait ce que ça m'a coûté. Tu retrouves ta ravissante copine dans l'hôtel le plus chic de la ville... Et puis nous sommes là, nous, tes meilleurs amis. Alors pourquoi fais-tu cette gueule d'empeigne ?

— Je voudrais dire deux mots en privé à Josefina, si cela ne vous dérange pas.

— Comme tu veux, *mi amigo*, mais à part quelques acrobaties horizontales, que je t'envie sincèrement, je ne crois pas qu'il existe de secrets entre nous. C'est pas vrai *mi reina* ?

Un haussement d'épaules, quelques battements de cils et elle me dit sèchement :

— Allez, assieds-toi qu'on en finisse, sinon on va y passer la nuit.

Xavier vide sa tequila et il sert une autre tournée.

— Bon. Maintenant, on peut commencer à parler affaires. Les armes sont enfin arrivées à destination et cela grâce à un crétin comme moi qui joue sa carrière pour le bien de ses compatriotes de Chiapas.

Il reprend une pincée de sel et avale une gorgée de tequila avant de continuer :

— À propos, ne t'en fais pas pour ta dette envers Otto... l'Allemand. Il est mort, paix à son âme, dans un accident à la frontière des États-Unis. Tu es né coiffé, toi ! Il y a toujours

quelqu'un pour te tirer d'affaire !

— Peut-être bien. Tout dépend du tarif des... disons bienfaiteurs.

« Stockfisch » me fixe comme un serpent devant un rat en cage. Xavier hoche la tête.

— Tu es trop méfiant. Ici, on est entre *compañeros*. Toi et moi, ensemble, nous pouvons faire beaucoup pour l'avenir du Chiapas : livrer d'autres armes, fournir des informations et surtout trouver de l'argent. Il en faut beaucoup pour financer une guérilla. Heureusement qu'il y a encore des crétins comme moi qui ne se laissent pas emporter par leur fougue idéologique et qui pensent encore à ces foutus problèmes matériels. Écoute bien, *güero*, en Amérique Latine, il n'y a pas un seul mouvement révolutionnaire qui n'ait pas les mains trempées jusqu'aux coudes dans le narcotrafic. C'est inévitable, il n'y a pas d'autres ressources. La coke, c'est notre tirelire. Mais Marcos ne veut pas en entendre parler.

Josefina n'a pas touché à son verre. Impassible, elle grignote des morceaux de chorizo et suçote des tranches de citron.

— C'est peut-être votre tirelire, mais c'est pas la mienne.

— Pas si vite. Tu as déjà oublié ton mandat d'arrêt international ? Je suis en train de t'offrir une occasion unique et je te jure sur la tête de ma mère que je le fais pour le bien de la cause. Ne fais pas le con et écoute. La *perica* qui arrive du sud est bloquée au Guatemala. De l'autre côté de la frontière il y en a tant que les prix ont chuté jusqu'à mille dollars le paquet. Or, l'EZLN contrôle une grande partie de la frontière avec le Guatemala. Avec son aide, ce serait une plaisanterie de passer la coke de Yaxchilán jusqu'à la zone archéologique de Bonampak. Et de là, jusqu'à la frontière des États-Unis. Cinquante pour cent des bénéfices pour nous et en prime la satisfaction d'intoxiquer les *gringos* impérialistes. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

— Pas mal. Je connais cette région. Josefina en a fait un dessin très clair sur le bateau. N'est-ce pas, *querida* ? Mais quel rôle je joue dans cette affaire ?

— Tu es un *güero*...

— Je crois l'avoir compris.

— Tu n'as pas grand-chose à perdre et ta réputation de militant n'est plus à faire. Tu es le maillon manquant entre moi et le chef de l'EZLN. Moi, j'ai déjà fait mon devoir en apportant mon aide à la livraison des armes et aussi en te sauvant la peau. Maintenant que tu as gagné leur confiance, à toi de les convaincre de signer un accord. Tu me dois bien ça, non ?

— La dernière fois que je me suis senti redevable envers quelqu'un, je me suis retrouvé au Mexique. Et je n'ai pas vraiment l'intention de renouveler l'expérience. Va te faire foutre...

— Calme-toi et ne complique pas les choses, me dit Josefina.

Elle a enfin ouvert la bouche. Elle fait le tour de la table et va coller son cul sous le nez de Xavier.

— *Mi reina*, ne remue pas trop le berceau, tu pourrais réveiller le bébé.

Et pour mieux se faire comprendre, il se gratte la bite en me regardant avec ses petits yeux délavés. Josefina a un mouvement de recul. Xavier éclate de rire :

— Elles sont toutes comme la chatte de *Dona Flora* qui se lamente quand on la lui met et qui pleure quand on la retire.

Je ris. Non pas à cause de ses plaisanteries douteuses mais pour avoir l'air indifférent à ses caresses provocantes sur le cul de Josefina.

— Et si je n'arrive pas à convaincre Marcos ?

— Dans ce cas un paquet de *compañeros* pourraient avoir de gros ennuis. Toi le premier, puis Patricio, Jaime surnommé « El Negro », Alberto et un tas d'autres types représentant la façade légale de l'organisation. J'ai un fichier en béton. Le mouvement serait décapité en moins de vingt-quatre heures. Josefina qui t'aime beaucoup peut confirmer point par point ce que je dis. N'est-ce pas *mi reina* ? Alors, pas de conneries, *hombre*.

Je parviens de justesse à maîtriser mon envie de lui casser

la gueule.

— Si vous croyez pouvoir me refiler le rôle de trafiquant en agitant sous mon nez le drapeau de la révolution, vous êtes à côté de la plaque. En admettant qu'on arrive à trouver un terrain d'entente avec l'EZLN, je veux voir la couleur du fric, de beaucoup de fric. Ensuite nous réglerons le problème des garanties.

Certain d'avoir la partie dans la poche, il reprend la bouteille.

— Voilà, c'est comme ça que j'aime t'entendre parler, *diablo* d'un *giüero* ! Le fric, c'est le dernier de nos soucis. Tu en auras tellement que tu ne sauras pas qu'en faire.

— Et qui me garantit que tu ne vas pas te débarrasser de nous, une fois l'affaire faite ?

— Soyons sérieux, bordel ! Si j'avais voulu vous baiser, je l'aurais déjà fait. Je n'aurais pas mis le diable à quatre pour faire arriver les armes à destination. Quant aux informations que j'ai sur vous, elles sont strictement confidentielles. En somme pourquoi devrais-je mettre en péril un réseau qui fonctionne aussi bien ?

En levant mon verre comme si j'avais conclu la meilleure affaire de ma vie, je m'adresse à Josefina :

— Qu'est-ce que tu en penses, *querida* ? Moi, ça me semble raisonnable.

Elle fixe le sol et remue légèrement la tête en signe d'approbation.

Xavier va remplir à nouveau mon verre et, la bouteille en l'air, il reprend son ton autoritaire :

— *Hombre*, un conseil d'ami. Tiens ton nez loin de la *perica*. C'est bon pour les *gringos* mais pas pour les hommes d'affaires. Compris ?

Je lui ris au nez. Malgré l'air conditionné je suis trempé de sueur. Rassuré sur mes intentions « Stockfisch » commence à se détendre, mais sa main droite reste toujours hors de ma vue.

— *Muy bien*, reprend Xavier. Il ne nous reste plus qu'à fêter ça dans le meilleur restaurant de Tuxtla. J'ai déjà réservé.

Allez, tu ne vas pas me dire que tu es fatigué, moi à ton âge...

Deux balles dans la poitrine de « Stockfisch » et une troisième entre les yeux porcins de Xavier. Je reste quelques secondes à jouir du contact étroit du pistolet entre mes mains. Puis j'abaisse délicatement le canon et avec une indicible délicatesse je le remets dans ma ceinture. C'est alors que je me rends compte qu'il n'y a plus personne en face de moi.

Je me rue de l'autre côté de la table et... elle est par terre, évanouie, les yeux révulsés et le corps secoué de spasmes de terreur. Les deux autres sont étendus devant la porte-fenêtre qui donne sur un merveilleux jardin de plantes tropicales. Je me souviens de scènes de cadavres gisant dans un bain d'hémoglobine et je réalise que tout ça, c'est du cinéma. Ces deux-là sont avares de leur sang. Josefina reprend ses esprits. Elle me regarde, terrorisée, se relève et s'éloigne à reculons. Je vais vers elle dans la seule intention de la rassurer, mais elle se plaque à la porte-fenêtre en agitant les mains pour me tenir à distance. Elle n'arrive pas à articuler le moindre son. Je ne l'ai jamais vue dans un état pareil et je me surprends à jouir de sa peur.

Trois coups de feu éclatent dans le couloir. Je reprends mon arme et, sans la quitter des yeux, je recule pour coller mon oreille à la porte quand soudain, trop rapidement pour que je puisse me jeter sur le côté, la porte s'ouvre. La tempe douloureuse, je vois Patricio bondir au milieu de la pièce, pistolet au poing. Josefina, qui n'a pas encore retrouvé l'usage de la parole, s'interpose entre nous deux et, tout en bégayant, elle lui montre les deux cadavres. Patricio jette sur eux un coup d'œil rapide, baisse son arme et secoue la tête, d'un air désespéré.

— *Cabron !* Tu croyais qu'ils étaient seuls ? Vite, tirons-nous d'ici pendant qu'il en est encore temps.

Prenant Josefina par le menton, il la secoue énergiquement. Nous nous précipitons tous les trois dans le couloir. Devant la suite deux, nous enjambons le corps d'un troisième cadavre. Dans le hall de l'hôtel, les employés se sont blottis derrière le comptoir. La porte automatique coulisse

sans bruit devant Patricio. Il pointe son nez à l'extérieur, observe attentivement les alentours et nous invite à le suivre. Josefina saute la première sur le trottoir. Ses joues ont repris leur couleur naturelle.

Patricio au volant, moi à ses côtés et Josefina derrière, nous partons à toute allure dans une Mustang bleu nuit. Collée sur la lunette arrière, une bande jaune porte l'inscription : PRESSE en caractères gras.

Loin du danger, Patricio ralentit et roule enfin à une vitesse raisonnable. En surveillant régulièrement le rétroviseur, il extrait les trois douilles de son Smith and Wesson et les remplace par trois balles blindées. À mon tour je sors mon colt, et je le dissimule entre mes jambes.

Patricio siffle entre ses dents.

— Reste tranquille. Tu as fait assez de conneries pour aujourd'hui.

— Occupe-toi du volant et donne-moi plutôt les explications que je suis en droit d'attendre.

Généralement, on pose ce genre de questions quand tout danger est écarté, et les visages tirés de Patricio et de Josefina semblent plutôt indiquer le contraire. Tous les trois crispés sur nos sièges, silencieux, nous regardons fixement la route.

Au-delà de l'imposant barrage Netzahualcōyotl, les plantations de café et de bananiers ondulent dans le paysage. Patricio freine en faisant une embardée pour éviter la charogne d'un âne recouverte de vautours qui s'envolent de quelques mètres à notre passage puis replongent placidement sur leur macabre repas.

— Attention. Nous entrons dans l'État de Veracruz et ici, normalement, il y a un barrage militaire. Toi, tu sors ta carte de journaliste et ton air européen le plus naturel possible. Si vous êtes crédibles, tout ira bien. Sinon...

Ce ton, cette voix qui cache maladroitement ses ordres sous le ton d'un conseil, ravivent ma mémoire. C'est la même voix, les mêmes voyelles traînantes que j'ai entendues devant l'église d'un village de montagne dont je ne connais même pas le nom. J'imagine aussitôt, sous le passe-montagne noir du

sub, le nez imposant de Patricio. Le montage est parfait.

Un panneau triangulaire annonce la bande cloutée du prochain barrage routier. Patricio ralentit et pose sa main droite sur le levier du changement de vitesses. Sur son pouce le sparadrap a disparu mais la cicatrice est évidente. Il capte mon regard et retire vivement sa main. Les M16 de l'armée s'agitent, menaçants, vers nous. Il y a beaucoup d'uniformes, trop pour tenter une sortie. Il ne nous reste plus qu'à compter sur nos dons de comédien.

Un sergent examine ma carte, les papiers de Patricio et les jambes de Josefina qui est descendue de voiture en s'étirant. Un coup d'œil au porte-bagages, un autre à la moquette, à la recherche de miettes de marijuana qui pourraient leur rapporter quelques dizaines de pesos. Le sous-officier déçu n'a rien trouvé et nous passons sans nous acquitter du péage habituel.

Josefina s'agite sur le siège arrière. Elle me demande une cigarette. Je la lui passe sans me retourner. Elle saisit mon poignet, soupire et me demande du feu. Patricio commence à se détendre. Son visage devient plus humain. Son nez paraît moins grand, il reste juste un peu tordu. Il ralentit, tourne à droite en direction de Mexico et soupire.

— Comment ça va ?

J'ébauche un sourire en coin.

— Comme une chaussette usée qui affirme qu'elle n'a pas de trous.

Il tousse, se gratte sous le bras et accélère.

— Il ne fallait pas les tuer. Pas maintenant, putain de Dieu ! D'abord, c'était trop risqué et ensuite, on a laissé échapper notre seule possibilité de remonter jusqu'au sommet de l'organisation. Heureusement qu'il avait une confiance aveugle en Josefina et qu'il n'avait prévu qu'un seul homme en couverture pour ce rendez-vous. Autrement... Qu'est-ce que tu crois ? Nous savions tout sur Xavier. « El Negro » lui collait au cul depuis des mois.

— Bien sûr on ne fait pas mouche à tous les coups et tous les *güeros* ne se laissent pas manipuler comme des demeures.

Plus j'y pense et plus je me rends compte que j'ai fait une connerie. J'aurais dû accepter l'offre de Xavier et me remplir les poches de fric. Vous m'avez manipulé et ça ne me plaît pas. Ça ne me plaît pas du tout. Et Alberto...

— Alberto est mort, il y a deux jours, dans un hôpital du Deëffe.

— Mort ? Mais...

— Avec ses expériences, il mettait sa santé en jeu. Il n'avait pas le choix. Il savait qu'il n'en avait plus pour longtemps, mais il n'a jamais joué les victimes.

À l'arrière, Josefina pleure à petits sanglots. Je ne me retourne pas, je n'ai rien à lui dire. Elle finit par se calmer et, pendant un long moment, on n'entend plus que le bruit du moteur. Le bout de ses doigts effleure doucement mes épaules tendues et je sens son haleine chaude dans mon cou. Elle murmure d'une voix lasse :

— Je ne sais combien de fois j'ai dû me retenir de tout te révéler. C'était insupportable d'être à côté de toi et de ne rien pouvoir te dire. Mais tu étais envoyé par Sam, et nous savions qu'il faisait partie du réseau de Xavier. En ce moment Jaime est à Paris pour s'occuper de ce fils de pute. Mon devoir était de découvrir de quel côté tu étais. C'était un rôle facile, un de ces rôles qu'on apprend une demi-heure avant d'entrer en scène, si tu... si je n'étais pas tombée amoureuse de toi. La seule solution, si nous voulions livrer les armes, c'était de faire semblant de rentrer dans leur jeu. Qu'est-ce que tu aurais fait, à ma place ?

— Et voilà. Marcos donne les ordres, Josefina obéit en souffrant et le crétin du village ravale son envie d'étrangler la moitié du monde.

Patricio soupire et, accentuant sa voix traînante, il me dit froidement :

— À ta place, je ne la ramènerais pas tant avec Marcos parce que... et je te dis ça en *buena onda*, le vrai Marcos est mort, et quelqu'un a ramassé son passe-montagne. Et maintenant ne nous casse plus les couilles et boucle-la, *por favor*.

Josefina fouille dans son sac, passe son bras par-dessus mon épaule et glisse une cassette dans le lecteur. Aux premières notes de *Paisaje de cumbia ritmo de tembor*, un léger sourire apparaît sur les traits tirés de Patricio. Elle glisse sa main dans la mienne. Nous pourrions continuer ainsi, sans étapes jusqu'au Texas, mais le voyant d'essence n'est pas de cet avis. Patricio tourne brusquement sur une aire de service à côté d'un important carrefour. Un panneau indique Oaxaca à gauche et Tehuacán-Mexico tout droit.

Pendant que le pompiste fait le plein, Patricio descend, claque la portière et se dirige vers les toilettes. Josefina est sur le point d'en faire autant mais sa main reste bloquée sur la poignée. Elle suit mon regard. Les clefs de contact pendent sur le tableau de bord. Elle m'adresse un clin d'œil malicieux. Je passe derrière le volant, délicatement, comme si le moindre mouvement brusque pouvait rompre le fil fragile de notre insolence retrouvée.

Comme un aigle en piqué, Patricio bondit sous la lumière jaune des réverbères. Il hésite, prend son élan, s'arrête et... il me semble qu'il nous salue de la main. Mais je n'en suis pas sûr. Nous sommes déjà loin.

— Regarde, il commence à faire jour.

— *Mi güerito*, la nuit ne finit pas avec le soleil du matin.

{1} En français dans le texte (*N.d.T.*).

{2} Nous sortirons ce bœuf du fossé (ironique). (*N. de l'auteur*).

{3} Auberge. (*N.d.T.*)

{4} Dans un coin de la patrie/Dans l'état de San Luis Potosí/Il existe un village fantôme/Qui s'est refusé à mourir/Real de Catorce est un village/Rempli de minéraux/Où abonde l'or et l'argent/Et où... (*N.d.T.*)

{5} Maison de la monnaie. (*N.d.T.*)

{6} Paysage de cumbia au rythme des tambours. (*N.d.T.*)

{7} Allons danser les enfants. (*N.d.T.*)

{8} Mon Dieu, si souûl je t'offense, avec ta cruauté, tu me rendras bien. (*N.d.T.*)

{9} Quand le pauvre a les moyens de s'acheter de la viande (comme par hasard) c'est le carême. (*N.d.T.*)

{10} Fils de pute au service des Américains. (*N.d.T.*)

{11} Terre et Liberté. (*N.d.T.*)

{12} San Cristóbal de las Casas – Ancienne capitale de la province du Chiapas – Altitude 2210 mètres.

{13} Quel drôle de type. (*N.d.T.*)